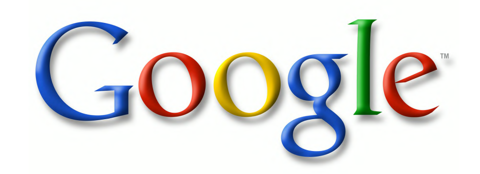

Google

H.-R. LENORMAND

—

Théâtre complet

I

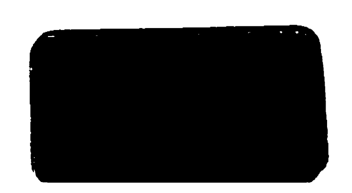
LES RATÉS
LE TEMPS EST UN SONGE

ÉDITION DÉFINITIVE





ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, PARIS



THÉATRE COMPLET

I

LES RATÉS

LE TEMPS EST UN SONGE

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE COMPLET (Editions Albin Michel) :

Tome I : **Les Ratés; le Temps est un songe.**

— II : **Le Simoun; le Mangeur de Rêves.**

— III : **La Dent rouge; Une Vie secrète.**

— IV : **L'Homme et ses Fantômes; A l'Ombre du Mal.**

— V : **Le Lâche.**

— VI : **L'Amour magicien; l'Innocente.**

— VII : **Mixture.**

— VIII : **Les Trois Chambres; Crépuscule du Théâtre.**

— IX : **Asie; la Folle du Ciel.**

— X : **La Maison des Remparts; Terre de Satan.**

Les Confessions d'un Auteur dramatique, tome I. (Albin Michel, éditeur.)

Déserts, nouvelles exotiques. (Albin Michel, éditeur.)

Une Fille est une Fille, roman. (Flammarion, éditeur.)

Les Cœurs anxieux, nouvelles. (Editions de l'Elan.)

Les Pitoëff, souvenirs. (Odette Lieutier, éditeur.)

H.-R. LENORMAND

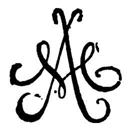
Théâtre complet

I

LES RATÉS

LE TEMPS EST UN SONGE

ÉDITION DÉFINITIVE



ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, 22
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 34 ET DE 35 A 40

LES RATÉS

*Pièce en quatorze tableaux
représentée pour la première fois, à Paris, sur la scène
du Théâtre des Arts, le 22 mai 1920.*

A MARIE KALFF

PERSONNAGES

LUI	MM. GEORGES PITOEFF.
MONTREDON, acteur, puis régisseur de la tournée.	CARPENTIER.
LE MUSICIEN	DULLIN.
LARNAUDY, acteur de province. . .	ARVEL.
SAINT-GALLET, acteur de province .	BIREL.
LE VIVEUR	FICHEL.
ELLE	Mmes MARIE KALFF.
LA DUÈGNE.	MAYLIANES.
L'INGÉNUE	L. PITOEFF.
L'HABILLEUSE	SYLVÈRE.

Le deuxième fantôme, un garçon d'hôtel, un acteur, un garçon de café, le président du Tribunal, sa fille, le conservateur du Musée, sa femme, le pharmacien, un caporal, un soldat, la tenancière du buffet, une bossue, un nègre, le commissaire de police.

La scène se passe en France, vers 1910.

LES RATÉS

PREMIER TABLEAU

Un local triste servant de salle de répétitions. Une rangée de chaises le long des murs. A droite, un piano. A gauche, une table où des manuscrits et des rôles sont éparpillés. Au milieu, des chaises figurent une mise en scène.

Au lever du rideau, Montredon est assis derrière la table. Lui, est à son côté, Elle, au fond. Tous trois sont silencieux, crispés par l'attente.

(Lui tire sa montre.)

MONTREDON

Quelle heure ?

LUI

Quatre heures moins dix.

MONTREDON

Mon cher auteur, les éminents artistes chargés d'interpréter votre belle œuvre au Nouveau Théâtre

Artistique s'étant donné le mot pour nous poser un lapin, je propose de lever la répétition.

(Lui ne répond pas, se lève et arpente nerveusement la pièce. Montredon continue :)

Je propose de lever la répétition, non sans faire peser un blâme énergique sur vos interprètes absents.

LUI, *s'arrêtant.*

Écoutez, Montredon, ça ne peut pas continuer ! Voilà deux mois que vous avez mis ma pièce à l'étude... Vos acteurs n'ont pas encore répété ensemble... et vous voulez passer lundi prochain !

MONTREDON

Je passe lundi prochain !

LUI, *nerveux.*

Je ne laisserai pas abîmer mon drame par des interprètes de fortune !

MONTREDON, *soupirant.*

Ah, si seulement ils voulaient venir répéter, les interprètes de fortune !

LUI

Vous conviendrez vous-même qu'on ne peut pas jouer une pièce sans l'avoir répétée !

MONTREDON

En principe, non... En réalité, si !

LUI

Eh bien, pour une fois, je m'en tiens au principe.

MONTREDON

Ne vous frappez donc pas. On travaillera les trois derniers jours et votre pièce sera jouée... ni mieux, ni plus mal que toutes celles que je monte.

LUI

Par qui sera-t-elle jouée ? Car enfin, depuis que je viens aux répétitions, à part vous et Juliette, qui arrive tous les jours à midi et demi, la malheureuse, je n'ai pas vu d'acteurs !... J'ai vu défiler un tas d'individus pleins de prétentions qui ont ânonné leurs rôles, une fois, deux fois, et puis n'ont plus reparu. Qu'est-ce qu'ils ont ? Pourquoi ne reviennent-ils pas ? Est-ce la pièce qui leur déplaît ? Sont-ce les rôles qui ne leur conviennent pas ?... Est-ce le côté symbolique de l'œuvre qui les effraie ?... Je ne sais plus, moi ! Je ne sais plus !

MONTREDON, *rassurant.*

Non, ce n'est pas le côté symbolique.

LUI

Alors quoi ?... Les seuls qui aient gardé leurs rôles sont des petits jeunes gens qui disent faux à vous faire rougir... Et même ceux-là ne viennent pas ! Pourquoi ?

MONTREDON, *philosophe.*

C'est bien simple : jusqu'à trois heures, ils font du cinéma... et à partir de trois heures, ils n'osent plus venir, parce qu'ils savent qu'ils seront engueulés.

LUI

Mettez la répétition plus tard.

MONTREDON

On ne me prête le local que jusqu'à quatre heures et demie.

LUI

Louez-en un autre.

MONTREDON

Avec quoi, mon bon ami? Vous me donnez huit cents francs, pour monter votre pièce.

LUI, *la gorge serrée.*

Huit cents francs... huit cents francs... Ça représente deux ans d'économies sur des leçons de français au rabais. Nous ne pourrons pas recommencer la petite fête de si tôt!

MONTREDON

Je le sais bien. Et vous savez, vous, que ça me fait mal au cœur d'avoir dû vous demander de l'argent. *(Frappant sur le manuscrit.)* Il est très bien, votre ours, et si j'avais seulement deux mille francs à moi, vous verriez comme ça marcherait!

ELLE

J'ai demandé cinq cents francs à mon oncle,.. il m'a envoyée promener.

LUI

Et si vous lui lisiez la pièce?

ELLE

Oh, alors, il se fâcherait tout à fait !... Un inceste, vous comprenez !

LUI, *decisif.*

Il faudrait trouver de bons acteurs qui ne se fassent pas payer. En leur faisant miroiter la chose... Une pièce de jeune... une belle création... ça devrait les intéresser.

MONTREDON

Ça devrait... mais ils s'en foutent !

LUI

Alors, que faire ?

MONTREDON

Harceler les crabes de dix-huit ans que nous avons. Je les ferai travailler jour et nuit...

LUI

Et mon drame sera tout de même par terre ! Eh bien, non.

MONTREDON, *à Elle.*

Croyez-vous qu'il est jeune ? *(A Lui.)* Mais puisque je le joue, votre drame ! Puisque Juliette le joue ! Qu'est-cē que vous craignez ?

LUI

Pardon. Il n'y a pas que deux rôles. Il y en a neuf. Et certaines scènes sont très difficiles à régler. Celle des deux fantômes, par exemple.

MONTREDON, *entre ses dents.*

Coupez-la donc. Je vous l'ai déjà demandé.

LUI, *furieux.*

Non, non et non ! Je ne laisserai pas mutiler mon œuvre parce que vous ne pouvez pas la monter intégralement ! Si vous revenez là-dessus, finissons-en. Je la retire. Rendez-moi le manuscrit !

MONTREDON, *calme.*

Est-il méchant !

LUI

Je me suis bien trompé sur votre compte, Montredon. Je vous croyais un artiste, un sincère... Et je vous trouve d'une indifférence ! D'une mollesse ! Ah ! vous n'avez pas le feu sacré, vous !

MONTREDON, *avec amertume.*

Je l'ai eu, mon garçon ! Mais c'est une maladie qui ne dure pas longtemps. On en claque... ou elle passe. Nous verrons, dans dix ans, si elle vous tient encore !

LUI

Excusez-moi, je suis dans un état de nervosité...

MONTREDON, *indulgent.*

Mais oui... Mais oui...

(Le Deuxième Fantôme passe timidement la tête au fond. Seize ans, l'air naïf, louchant légèrement.)

ELLE

Voici le Deuxième Fantôme !

MONTREDON, *s'amusant à le terrifier.*

Ah, c'est toi, espèce de navet?... Tu as encore

du toupet, de t'amener à ces heures-ci... La répétition est terminée, mon cher sociétaire ! Et si tu crois que c'est en adoptant des mœurs pareilles que tu apprendras ton métier, permets-moi de te dire que tu te goures étrangement !

LE DEUXIÈME FANTÔME, *étranglant de timidité*.

Monsieur Montredon...

MONTREDON

Regardez-moi ça... Ça se tient comme une asperge malade, ça a une voix de roquet et ça veut jouer les fantômes ! Mais tu ne ferais pas peur à un nourrisson !

LE DEUXIÈME FANTÔME

Monsieur Montredon...

MONTREDON

Eh bien quoi ? Parle donc !... Donne de la voix !... Articule !

LE DEUXIÈME FANTÔME

Monsieur Montredon... Il se passe des choses graves... J'ai vu le Premier Fantôme.

MONTREDON

Et puis après ?... Où est-il encore, celui-là ?

LE DEUXIÈME FANTÔME

Il est au café, monsieur Montredon.

MONTREDON

Ah, il est au café ? Eh bien, tu peux lui dire de ma part que c'est un veau !

LE DEUXIÈME FANTÔME, *sortant un rôle de sa poche.*

Monsieur Montredon... Il a rendu son rôle !

MONTREDON

A qui l'a-t-il rendu ?

LE DEUXIÈME FANTÔME

A moi, monsieur Montredon... Parce qu'il n'a pas osé vous le rendre, à vous. Il trouve que ce n'est pas assez important pour lui. Il dit qu'il a joué des rôles de pièce à Mostaganem... Alors, il ne marche plus pour un fantôme. Voilà.

MONTREDON, *s'amusant.*

Ah ? Mais je ne savais pas que ce monsieur avait tenu les premiers emplois à Mostaganem... Voilà qui change tout !... Evidemment, j'ai eu tort de lui offrir un fantôme... Que faire ?... D'abord, va tout de suite lui dire qu'il n'est pas un veau !

LUI

Il n'y a pas de quoi rire, Montredon. Encore un qui plaque ! C'est tout simplement effrayant !

MONTREDON

Et puis, dis-lui que l'auteur est effrayé...

LE DEUXIÈME FANTÔME, *s'enhardissant.*

Monsieur Montredon...

MONTREDON

Quoi ?

LE DEUXIÈME FANTÔME

Puisqu'il a rendu son rôle, donnez-le-moi !

LUI, *protestant.*

Ah non, non, c'est impossible.

MONTREDON

Qu'est-ce que tu veux, mon petit, l'auteur te voit en Deuxième Fantôme ; il ne te voit pas en Premier. Il n'y a rien à faire.

LE DEUXIÈME FANTÔME, *à Lui.*

Je vous promets de travailler, monsieur ! Vous me donnerez vos indications ; je ferai tout ce que vous me demanderez... J'ai un camarade qui jouerait le Deuxième Fantôme à ma place.

MONTREDON

Comment est-il, ton camarade ?

LE DEUXIÈME FANTÔME

Un peu gros pour un fantôme, mais il a un creux superbe.

MONTREDON, *à Lui.*

En somme, comment le voyez-vous, votre Deuxième Fantôme ? Gros ou mince ?

LUI

Je vous assure que je n'ai pas envie de plaisanter !

MONTREDON, *rêvant.*

Moi, je l'ai toujours vu obèse, les cheveux plats,

et des bajoues. *(Au Deuxième Fantôme.)* Amène ton camarade, mon garçon.

LE DEUXIÈME FANTÔME

Alors, monsieur Montredon, vous me donnez le Premier Fantôme ?

MONTREDON

Nous t'essaierons, mon petit.

LE DEUXIÈME FANTÔME

Merci bien, monsieur Montredon.

LUI, *très contrarié.*

Il y a une impression d'épouvante à produire : monsieur ne la produira jamais.

MONTREDON

Travaille. Tâche de produire ce que demande monsieur.

LE DEUXIÈME FANTÔME

Oui, monsieur Montredon.

MONTREDON

Demain, une heure et demie, avec ton copain.

LE DEUXIÈME FANTÔME

Sans faute, monsieur Montredon. *(Il sort.)*

LUI

Montredon, ne lui laissez pas jouer le Premier Fantôme, il sera ridicule.

MONTREDON

Il a beaucoup de qualités, ce garçon. Je l'engueule pour le faire travailler, mais je vous assure qu'il sera très bien.

LUI

Il ne sera jamais ef-fra-yant !

MONTREDON

Il manque peut-être un peu de moyens. Mais le masque y est. Il a un œil gauche terrifiant, cet enfant-là. Vous n'avez pas remarqué ? *(Elle rit.)*

LUI, *ouvrant les bras.*

Ah, si vous riez, vous aussi !...

(Le Musicien entre, un rouleau sous le bras, misérable et suffisant.)

MONTREDON

Tiens, voilà l'orchestre !

LUI

Comment allez-vous, mon chef Crouzols ? Eh bien, est-ce terminé, cette musique de scène ?

LE MUSICIEN, *enchanté de lui-même.*

Oui, je vous l'apporte... A dire la vérité, le public ne comprendra pas deux mesures à ma partition.

MONTREDON

Pourquoi donc ?

LE MUSICIEN

C'est très synthétique, vous comprenez... Excessivement synthétique.

MONTREDON, *avec des grimaces inquiètes.*

Jouez-nous donc un peu le cortège du *un*. Nous verrons si ça concorde avec mes jeux de scène.

LE MUSICIEN, *négligemment, se mettant au piano.*

Oh, je ne me suis pas occupé des jeux de scène. J'ai suivi, vous comprenez... J'ai suivi ma pensée.

MONTREDON

Diable !

(Le Musicien commence à jouer une succession d'accords prétentieusement dissonants.)

MONTREDON, *croyant, ou faisant semblant de croire qu'il prélude.*

Commencez, voulez-vous ? Je suis un peu pressé.

LE MUSICIEN, *se retournant, furieux, sans cesser de jouer.*

Mais c'est commencé !

MONTREDON

Oh, pardon !

(Il fait signe à Lui et à Elle. Tous trois se concertent à voix basse. Le Musicien joue toujours. Heurts et dissonances de plus en plus désagréables.)

MONTREDON, *qui a tiré sa montre.*

Halte !

LE MUSICIEN, *s'arrêtant.*

Comment, halte ?

MONTREDON

Deux minutes : le cortège est passé.

LE MUSICIEN

Mais je n'ai pas fini !

MONTREDON

Ça m'est égal ; les chevaliers sont sortis. Les amants restent seuls.

LE MUSICIEN, *fermant le piano avec un mépris négligent.*

Vous savez, si la musique vous déplaît, ne vous gênez pas pour le dire.

LUI, *vivement.*

Pas du tout, Crouzols ! Pas du tout ! C'est une question de durée, simplement.

LE MUSICIEN

Oh, je ne ferai pas de coupures !

MONTREDON

D'abord, moi, je l'ai toujours dit : à cet endroit-là, je voudrais un roulement de tambour, et voilà tout. Quant à votre musique, ma foi, écoutez : je la trouve... je la trouve...

LE MUSICIEN

Vous la trouvez ?

MONTREDON

Un peu trop synthétique. Voilà... Et je ne suis

pas le seul de mon avis. L'auteur aussi la trouve trop synthétique... Et même Juliette...

(Elle se détourne pour rire.)

LE MUSICIEN

Vous vous foutez de moi, n'est-ce pas ?

LUI

Mais non, Crouzols ! Montredon n'y connaît rien !

MONTREDON

C'est possible, mais l'auteur s'y connaît, lui... Et il l'a dit : « C'est de la musique trop synthétique. » N'est-ce pas, Juliette, qu'il l'a dit ?

LUI

Il n'y a pas un mot de vrai, c'est une plaisanterie !

LE MUSICIEN, *qui a repris sa partition.*

Dix mesures de moi et les cochons sont lâchés... Comme c'est curieux !... D'ailleurs, c'est ce qu'il faut. C'est pour cela que j'écris.

LUI

Je suis désolé. C'est un malentendu.

MONTREDON, *bas.*

Non, non, tout va bien.

LE MUSICIEN

Vous croyez me faire une muflerie et, sans le sa-

voir, vous acquiescez à l'originalité absolue de mes conceptions !

LUI

Ne vous fâchez pas, Crouzols !

LE MUSICIEN

Moi, fâché ? Comme vous me connaissez mal ! Je suis ravi.

LUI

Alors, continuez à jouer.

LE MUSICIEN

Inutile. Ma partition est de plus en plus agressive.

LUI

Qu'est-ce que ça fait ? J'aime beaucoup ce que vous écrivez, moi.

LE MUSICIEN

Ah, non, mon cher. Ne vous faites pas plus malin que vous n'êtes. A l'heure actuelle, il y a deux hommes en état de me comprendre... et ils ne sont pas ici...

MONTREDON

Oh, les veinards !

LE MUSICIEN, *imperturbable.*

L'un est à Pétersbourg et l'autre, à Munich.

LUI, *rouvrant le piano.*

Voyons, Crouzols, ne vous en allez pas ! Nous finirons par nous entendre...

LE MUSICIEN

Non. Monsieur me demandera des coupures et je suis décidé à ne pas changer une note. Ce n'est pas ma faute, si j'ai le respect de mon art. Vous, vous faites des concessions, vous truquez, vous flattez le public ; à votre aise. Moi, j'aimerais mieux claquer que de sacrifier une mesure... L'avenir dira qui de nous a raison.

MONTREDON, *soupirant.*

L'avenir... l'avenir... en voilà un qui ne cause pas facilement !

LE MUSICIEN, *à Lui.*

Je sais qu'il aura sur moi son mot à dire !... Je suis inconnu... Je vis dans une misère profonde... Et j'ai cependant la foi la plus absolue en moi-même. Vous, vous êtes déjà empoisonné par le doute. Vous comprenez que nous ne pouvons pas nous entendre. Bonjour. *(Il sort.)*

LUI, *à Montredon.*

Et nous voilà, grâce à vous, sans musique de scène ! C'est gai !

MONTREDON

Mais remerciez-moi donc. Mieux valent une casserole et une grosse caisse que les insanités de cet imbécile.

ELLE

Il a raison. La musique de Crouzols est impossible.

LUI

C'est toujours de la musique !... Et il nous faut de la musique. Et puis, sommes-nous sûrs de ce qu'il vaut ? Il aura peut-être un jour le génie qu'il se croit.

ELLE

Lui ? C'est le raté le plus définitif que j'aie jamais rencontré.

LUI

Nous ne savons pas.

ELLE

Mais si ; tout le monde le sait.

LUI

Tout le monde peut se tromper. Regardez les derniers quatuors de Beethoven : pendant quarante ans...

MONTREDON, *se levant.*

Mes enfants, la conversation devenant esthétique, musicale et dubitative, je décampe.

LUI

Alors, demain, une heure et demie ?

MONTREDON, *parlant à des acteurs imaginaires.*

Une heure et demie, tout le monde ! Répétition des mouvements de foule, avec costumes et accessoires ! *(A Lui.)* Je monte à Belleville, pour tâcher de vous trouver un prince Aldebert.

LUI, *effrayé.*

Comment ? Un prince Aldebert ? Mais nous en avons un. Le grand garçon qui est venu hier !

MONTREDON

Il a plaqué.

LUI, *furieux.*

Celui-là aussi? Mais pourquoi? Enfin, pourquoi?

MONTREDON, *pénétré.*

A cause de sa mère.

LUI

Qu'est-ce qu'elle a, sa mère?

MONTREDON, *lui tendant un pneumatique.*

Lisez.

LUI, *lisant.*

« Cher Montredon, ne m'en veuillez pas trop, s'il m'est impossible de créer le *Prince Aldebert.* Après avoir relu la pièce, je m'aperçois que ma mère, qui est à cheval sur les principes, ne me pardonnerait jamais d'incarner un vieillard amoureux de sa propre fille. »

C'est terrible! On ne peut pas prendre n'importe qui, pour jouer le Prince Aldebert! Il faut un physique!

MONTREDON, *alléchant.*

J'ai quelqu'un en vue.

LUI

Il aura treize ans, votre Prince Aldebert! Il faut un vrai vieux; autrement, sa scène est par terre!

MONTREDON

Mon cher, celui que je vais voir vous étonnera: Abdul-Hamid!

LUI, *soudain enchanté.*

Ah, ce serait parfait.

MONTREDON, *restrictif.*

Pourvu qu'il soit libre !... Allons, à demain. A demain, Juliette.

ELLE

Au revoir, Montredon.

(Montredon sort vivement.)

ELLE

Mon pauvre ami !

LUI

Cette lutte est épuisante, voyez-vous. On n'a pas de prise sur un homme comme Montredon. Rien ne sert de se fâcher, avec lui.

ELLE

D'autant plus qu'au fond, il est sérieux : il se donne du mal. C'est quand même un artiste.

LUI

Peuh ! Croyez-vous ?

ELLE

J'en suis sûre.

LUI

Je le trouve bien entamé.

ELLE

Que voulez-vous ? Quinze ans de batailles inutiles !... On perd son courage. Nous-mêmes, dans quelques années...

LUI, *d'un ton un peu forcé.*

Eh bien, non! Je crois que je ne perdrai jamais le mien... C'est la réalité qui décourage... La répétition des échecs... La gifle continuelle des faits... Mais cette réalité-là ne doit pas exister pour l'artiste. Il doit en posséder une autre, qui dépende de lui seul, à laquelle personne ne puisse toucher. Vous comprenez?

ELLE

Oui. Ce serait beau... Ce serait fort.

LUI, *s'écoutant parler.*

Il faut qu'il y ait, en tout artiste, une région silencieuse où la lutte ne soit plus qu'avec lui-même, où il n'entende plus briser les vagues du succès et de l'insuccès. Qu'importe que je sois inconnu et misérable, si je suis roi dans le pays de mes rêves, où tout est grand, où tout est parfait?

ELLE

Ça réchauffe de vous entendre parler ainsi. Vous doutez si souvent de vous-même!

LUI

C'est fini. Je ne veux pas me laisser empoisonner par le doute, comme dit Crouzols. Je ne veux plus m'interroger continuellement sur la valeur de ce que j'écris. C'est trop vain! Je ne veux plus que créer... Je veux, sur l'océan de la sottise humaine, lancer de grands vaisseaux d'idéal, aux voiles éclatantes! Si j'ai la force de les bâtir, je vous

jure qu'ils vogueront !... Il est impossible qu'ils ne finissent pas... *(Il s'arrête brusquement et rit.)*

ELLE

Qu'alliez-vous dire ? Pourquoi riez-vous ?

LUI

Je ris, parce que je parle comme Crouzols ! Lui aussi se figure...

ELLE, *vivement.*

Pas de ces comparaisons, je vous prie ! Vous avez le droit, le devoir de croire en vous ! Ah, que ça doit être bon d'avoir un peu de confiance en soi-même !

LUI

Mais vous n'avez pas le droit d'en manquer non plus !

ELLE

Quand il me vient un accès d'enthousiasme, quand je me crois capable de grandes choses, j'ai toujours peur d'être ma propre dupe.

LUI

Il ne faut pas, Juliette. Voyons, quand nous sommes ici tous les deux et que vous répétez votre rôle pour moi, pour moi seul, est-ce que je ne pleure pas.

ELLE

Oh, cela ne prouve rien.

LUI

Pourquoi ?

ELLE, *timidement.*

Quand je suis seule, chez moi, le soir, et que je relis vos vers, je pleure aussi... Cela ne prouve pas qu'ils soient beaux.

LUI, *réfléchissant.*

Vous voulez dire... que cela prouve autre chose, n'est-ce pas?

ELLE, *bas.*

Oui.

LUI, *même jeu.*

Une chose... dont je suis plus heureux que de tout le reste... vous le savez.

(Il lui prend lentement la main et la serre avec tendresse.)

ELLE

Moi aussi... moi aussi...

LUI

Une chose... qui suffit...

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

Une chambre, boulevard du Montparnasse. Le lit est masqué par un paravent. Une table encombrée de paperasses et de livres. Après-midi d'automne.

Lui, est assis devant la table. Il n'écrit pas. Il pense, la tête entre ses mains.

Elle, passe la tête à droite.

LUI

Tu peux entrer.

ELLE, *entrant.*

Je n'osais pas te déranger.

LUI

Oh, je ne travaille pas.

ELLE

Faudra-t-il offrir quelque chose à Montredon, tout à l'heure ?

LUI

Non. C'est une visite d'affaires. Il ne vient pas en ami... D'ailleurs, c'est un drôle d'ami ; voilà deux ans qu'on ne l'a vu.

ELLE

Il doit avoir une existence très pénible. Obligé l'abandonner son théâtre et de courir la province...

LUI

Je me demande ce qu'il va te proposer.

ELLE

Quelque tournée. Ce sera médiocre, évidemment Tant pis, j'accepterai quand même.

LUI

Non, pourquoi ?

ELLE

Parce que, mon chéri, voilà six mois que je n'ai ouvert la bouche à Paris. Les directeurs ne veulent pas de moi ; c'est assez clair. D'ailleurs, entre nous, ils ont raison ! Je me vois, depuis quelque temps.

LUI

Tu ne te vois pas du tout. Tu t'imagines, parce que tu as fait un four dans une pièce ridicule, que tout est perdu. C'est enfantin.

ELLE

Ah, on ne me l'a pas envoyé dire, que je n'avai aucun talent, que j'étais monotone, figée, qu j'alourdissais le texte, etc...

LUI

Tu passes ton temps à remâcher tes mauvaises critiques !... Tout le monde en a eu, de mauvaises

critiques. Ce n'est pas une raison pour se décourager.

ELLE

Ne reviens pas là-dessus, je t'en prie. Je sais à quoi m'en tenir... Ton travail marche-t-il, aujourd'hui ?

LUI, *évasif.*

Non, pas très fort.

ELLE

Qu'est-ce qui ne va pas ?

LUI

Oh, ce serait trop long à t'expliquer.

ELLE

Évidemment : voilà deux ans que tu n'as été joué. Il faudrait que tu puisses te rendre compte de ce que tu écris...

LUI, *haussant les épaules.*

Il faudrait ça... et le reste !

ELLE

Tu me fais des reproches parce que je me décourage... et toi-même, un instant après...

LUI

C'est tout à fait différent. Tu as subi un échec fortuit, complètement indépendant de ta personnalité... Tandis que moi, je me rends très bien compte de la pente que je descends. J'ai eu du

talent, oui, pendant une ou deux années. Et puis, c'est passé... Je me suis refroidi, décoloré, sans raison... Ce que j'écris maintenant n'a plus de chaleur, plus de vie... Je fais de la littérature, comme tout le monde.

ELLE

Tu es dans une mauvaise phase, voilà tout... Tu es fatigué... Tu travailles trop...

LUI, *ricanant.*

Je n'ai pas écrit dix pages, ce mois-ci !

ELLE

Ah ! si tu n'étais pas obligé de donner ces affreuses leçons pour vivre, je suis sûre que...

LUI, *arpentant la pièce.*

Laisse donc ! Quatre heures de leçons par jour, ce n'est pas là ce qui entrave mon *génie*. Non, va, ce desséchement de la pensée n'a pas de causes extérieures à moi-même... D'ailleurs, je ne le prends pas au tragique... Au contraire, il y a des moments où je suis presque soulagé de ne pas être un grand artiste, un de ces créateurs, emmurés dans leur art comme dans un tombeau, pour qui rien n'existe, en dehors de leur sacro-sainte fonction d'assembler des mots, toujours des mots, sans répit, jusqu'à ce qu'ils tombent en pourriture !... Oui, je me sens plus libre et plus profond que cette race-là... Je peux vivre davantage... J'aime mieux être un homme, tout simplement. Dans la vie, il y a tout de même autre chose que l'art.

ELLE

Pour toi, je ne sais pas.

LUI

Pour moi comme pour tout le monde. L'art ne peut combler que les grands, ceux qui se perdent en lui, totalement. Mais les autres hommes désirent plus loin que lui. Moi-même, je sens que j'aspire à quelque chose de plus vaste !

ELLE, *le regardant.*

Je ne sais pas encore ce que tu dois demander à la vie.

LUI, *s'arrêtant*

Moi non plus.

ELLE

Cela m'inquiète, souvent.

LUI, *absorbé.*

Je sais pourtant bien nettement que l'énigme est posée. Il y a un mot, une vérité, qui nous échappe, qu'il faut trouver... On ne peut pas vivre en paix, tant qu'on n'a pas trouvé.

ELLE

Quel mot, mon chéri ? Quelle vérité ?

LUI, *les yeux à terre.*

Est-ce que je sais, moi ? Voilà des années que je cherche... Quand j'avais dix-huit ans, il me semblait que tel pays, telle ville me donnerait une réponse... C'était stupide !... Enfin !... Je rognais

sur mes salaires pour voyager... Je partais... Naturellement, rien ne m'était révélé que des formes, des couleurs... et je revenais, encore plus désirant, encore plus tourmenté qu'avant... *(Il fait quelques pas.)* Il y eut des moments où j'en vins à croire qu'il n'y a rien à chercher, rien à trouver au delà de notre inquiétude.

ELLE

Non ; ce serait trop affreux !

LUI

Assurément. Faire les mêmes gestes, dire les mêmes mots, comme des machines, un jour après l'autre, sans jamais savoir pourquoi !... Si l'homme ne pouvait tirer autre chose de la vie...

ELLE, *bas et vite.*

Il y a autre chose. Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose. *(Réfléchissant.)* Mais ce n'est peut-être pas une vérité, une explication que l'esprit peut comprendre.

LUI

Que veux-tu que ce soit ?

ELLE

Peut-être... une manière de sentir... une façon d'aimer...

LUI

L'amour ne peut pas donner la réponse dont j'ai besoin..

ELLE

Il me semble, à moi, que si tu m'aimais davantage... tu te tourmenterais moins.

LUI, *surpris.*

Est-ce que je ne t'aime pas ?

ELLE

Tu n'as pas beaucoup de cœur, mon chéri. Tu es un cérébral...

LUI

Il me semble que je t'aime bien.

ELLE, *souriant.*

Oui, comme tu peux aimer.

LUI

D'ailleurs... ça n'a aucun rapport.

ELLE

Ne dis pas cela. Quand on est pris, roulé dans une grande passion, on ne pense plus à s'interroger, à s'inquiéter sans cesse ! Il n'y a plus d'énigmes, plus de questions. Tout ce fatras est balayé !

LUI

Oui, mais après ?

ELLE

Comment, après ?

LUI

L'inquiétude revient forcément... le doute... les questions... Tout le fatras, comme tu dis. *(On sonne.)*

ELLE

Ah, voici Montredon.

LUI

Je vais lui ouvrir.

(Il sort à droite et introduit aussitôt un Montredon alourdi et vieilli.)

MONTREDON

Bonsoir, mes enfants !

ELLE

Bonsoir, Montredon ; comment allez-vous ?

MONTREDON, *avec une amertume souriante, s'asseyant.*

Mais brillamment, comme vous voyez... J'organise maintenant les tournées de Fontenelle... Je suis son régisseur général... Haute responsabilité et nobles résultats artistiques !

LUI

Quel malheur que vous n'ayez pas conservé votre théâtre !

ELLE

Cela nous a beaucoup attristés de le voir disparaître.

MONTREDON

Que voulez-vous, c'était un théâtre d'art !

LUI

Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas soutenu ? Vous aviez cependant des commanditaires...

MONTREDON

Oui, mais je n'avais plus de commandite... Alors, les commanditaires m'ont mis en faillite.

LUI

Vos auteurs n'auraient pas dû vous lâcher.

MONTREDON

Oh, ils ne voulaient pas me lâcher : ils voulaient me fourrer en prison !

LUI

Oh, mais sous quel prétexte ?

MONTREDON

Peuh ! Des histoires de sous ! Des vieux traités ! Des paperasses... En réalité, ces gens-là ne m'ont jamais pardonné les services que je leur ai rendus. Car enfin, je les ai montés, leurs ours !... *(se reprenant)* la plupart de leurs ours !... Et ceux que je n'ai pas montés... ah, c'est encore un service que je leur rendais !

ELLE, *sans conviction.*

Quelle ingratitude !

LUI, *poli.*

C'est écœurant !

MONTREDON

Voilà... Je suis dégoûté, mes enfants. L'humanité me donne mal au cœur. Vous savez, n'est-ce pas, quel homme je suis en affaires, net et délicat...

Alors, naturellement, j'ai été étranglé comme la plus vile des canailles... Huissiers, protêts, saisies à domicile, arrêts sur les appointements, j'ai tout avalé, tout ! *(Il sort à demi des assignations de ses poches.)* Tenez... J'ai encore du papier bleu plein mes poches !... *(Il rit brusquement avec amertume et frappe sur l'épaule de Lui.)* Et vous, mon cher maître, vous en faites toujours, du grand art ?

LUI

Je travaille.

MONTREDON, *avec une gaieté grinçante.*

Eh bien, moi, j'ai piqué une tête dans l'ordure !... On n'y est pas si mal que ça, dans l'ordure... Et ça ne sent pas si mauvais qu'on le dit... Juliette, je vous invite à faire une pleine boue avec moi ! Allons, un peu de courage !

ELLE

De quoi s'agit-il ?

MONTREDON

La grande tournée d'hiver de Fontenelle... Six mois... Quatre pièces... Cent soixante-quinze villes... Tenez, voici l'itinéraire. *(Il sort par mégarde une assignation de sa poche.)* Toujours les papiers bleus ! *(Il sort un autre papier.)* Le voilà...

ELLE, *examinant l'itinéraire.*

Six mois de voyage... C'est une bien grande fatigue !

LUI

Je la connais : elle sera si dégoûtée de la tournée qu'elle plaquera au bout d'un mois.

MONTREDON, *sortant un engagement de sa poche.*

Coût : deux mille balles... Elle ne plaquera pas... Accompagnez-la. Ça lui donnera du courage.

LUI

Il faudrait abandonner mes leçons. Nous n'avons pas d'autre moyen d'existence.

MONTREDON, *pince-sans-rire.*

Avec les appointements que Fontenelle lui donne, vous vivrez comme des rois, tous les deux.

ELLE

Combien donne-t-il ?

MONTREDON, *même jeu.*

Vingt francs par représentation. Voyage payé, seconde classe...

ELLE

Quelle misère !...

MONTREDON

Tout de même, Juliette, vous auriez tort de refuser. Voulez-vous me dire où vous avez joué, depuis deux ans ?

ELLE

J'ai joué... sur des scènes d'avant-garde...

MONTREDON

Ça ne compte pas, ma pauvre amie. Je le sais : j'en dirigeais une.

ELLE

J'ai renoncé à me faire un nom.

LUI, *ricanant.*

Nous avons renoncé à la gloire !

MONTREDON

Et moi donc !... Mais nous parlons métier. Vous vous rouillez. Tandis qu'en jouant chaque jour devant un public différent...

ELLE, *soupirant.*

Toujours les mêmes pièces !

LUI, *qui étudie l'itinéraire.*

Et quelles pièces !

MONTREDON

Essayez donc de servir de l'Ibsen aux gens d'Elbeuf ou d'Issoudun !... Il n'y a rien à foutre, mon pauvre vieux !

LUI

Je le sais... je le sais...

(Un silence.)

MONTREDON, *ironique de nouveau.*

Allons, Juliette... Signez-moi « ce pacte d'infamie », comme on dit dans le répertoire de Fontenelle. *(Il lui tend l'engagement.)*

ELLE

Laissez-le-moi. Je vais réfléchir.

MONTREDON, *à Lui.*

Tâchez de la décider, hein ?

ELLE

Qui sont les autres acteurs ?

MONTREDON

Des gens pleins de talent. Vous n'en doutez pas, j'espère !... Il y a Saint-Gallet, qui a joué chez moi, dans le temps.

ELLE

L'éternel curé ? Oui, je le connais.

MONTREDON

Il y a une petite ingénue... un peu noiraude et mal embouchée... Mais enfin ! Elle plaira dans le Midi... Ah, puis, nous avons Larnaudy.

ELLE

Connais pas.

MONTREDON

Vous ne connaissez pas Larnaudy ?... Mais c'est la gloire des provinces ! *(Avisant un livre sur la table.)* Je vois que vous avez l'Almanach des Artistes... Sa gueule et sa biographie sont dedans. Vous allez me dire si ce n'est pas un lapin ! *(Il feuillette le volume.)* Larnaudy... Voilà. *(Ils regardent la photographie. Montredon lit :)*

« Officier d'académie depuis 1889, ce comédien « bien connu s'est fait applaudir sur la plupart des

« théâtres de France et même des colonies. Appar-
« tint successivement aux scènes municipales de
« Rouen, de Narbonne, de Caen, de Roubaix, de
« Limoges et de Montluçon, où il fut réengage
« jusqu'à six années de suite, sur les instances du
« public. Sa belle prestance, son élégance naturelle
« et l'ampleur de sa diction en font l'interprète rêvé
« du répertoire héroïque. A joué plus de quinze
« cents fois les *Trois Mousquetaires*, avec un succès
« toujours croissant. Sa brillante carrière et ses
« dons éclatants le désignent tout spécialement
« pour prendre la direction d'un grand théâtre à
« Paris, ce qui ne saurait tarder, si l'on en croit les
« bruits qui courent. »

Hein ? Quand je vous disais que c'était un lapin !

ELLE

Il n'y a pas de quoi rire, Montredon. C'est à pleurer !

MONTREDON, *feuilletant le volume.*

Tenez, la grosse fille en péplum, là, c'est la mère Gueuroz, qui est aussi de la tournée.

ELLE

Comment ? Elle joue encore, la pauvre femme ?

LUI

Je la croyais morte depuis dix ans.

MONTREDON

Elle est à l'apogée de son talent. Vous allez voir. *(Lisant.)*

« Cette noble tragédienne débuta au Trocadéro,

« dans un acte de *Phèdre*, aux côtés de Mme Sa-
« rah Bernhardt. Elle y remporta un si gros suc-
« cès qu'il fut aussitôt question de son engage-
« ment à la Comédie-Française. Que se passa-t-il
« alors ? Nous ne saurions l'expliquer. Toujours
« est-il que son caractère élevé ne lui permit pas
« de se plier à des bassesses et que son mérite ne
« suffit pas à lui ouvrir ce théâtre. Elle peut s'en
« consoler, car il n'est pas une scène de province où
« elle n'ait empoigné son public. « Il faut l'avoir
« vue dans *Horace*, écrit M. Lapomme, dans
« le *Petit Écho du Cantal*. Ses imprécations de
« Camille resteront le modèle du genre. On est
« saisi de crainte à son aspect. On tremble, on
« pleure, on frémit et pour un peu, l'on rugirait
« avec elle. On se demande, en vérité, ce qu'atten-
« dent les directeurs parisiens pour s'attacher une
« artiste de cette envergure. » Rassurons l'éminent
« critique : il est, de nouveau, et plus sérieusement
« que jamais, question d'engager Mme Gueuroz
« à la Comédie-Française. C'est là, et là seulement
« qu'elle trouvera une place digne de son grand
« talent et de son excellent cœur. » Pauvre bou-
gresse !

LUI

C'est effrayant !

ELLE

Cela me ferait mourir de honte, de lire des choses pareilles sur moi-même.

MONTREDON

Moi, ça me fait rigoler.

LUI, *désignant le volume.*

Vous êtes donc là dedans, vous aussi ?

MONTREDON, *le feuilletant.*

Certainement, pourquoi pas ? *(Lisant.)* « Montredon. Le célèbre fondateur et directeur « du Nouveau Théâtre Artistique débuta de ma- « nière éclatante, aux Bouffes-du-Nord. Une voca- « tion irrésistible, une ténacité inébranlable, telles « furent les premières armes avec lesquelles il « s'élança à la conquête de la gloire... » *(Il s'arrête et ferme le volume.)* Tiens, c'est rigolo... Aujourd'hui, ça ne me fait pas rigoler.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Une chambre d'hôtel. Onze heures du matin.

LUI, *crayonnant des chiffres.*

Le reste de ton mois, vingt-cinq... plus trente et un que j'ai sur moi, cinquante-six... Et nous sommes le 27.

ELLE

Je ne peux pas redemander d'avances avant le 15 du mois prochain.

LUI

Nous ne pouvons pas vivre dix-huit jours avec cinquante-six francs. Ce n'est même pas assez pour payer les chambres.

ELLE

Saint-Gallet nous racontait que l'an dernier, pen dant la tournée Baret, il couchait dans les théâtres... Il donnait des billets de faveur aux accessoiristes et on lui mettait un matelas dans sa loge. Il n'avait aucuns frais d'hôtel.

LUI

Et tu crois que je te laisserai dormir dans ces

boîtes puantes, sur un matelas ? Je ne supporterai pas que tes camarades se moquent de toi, t'humilient.

ELLE

Mais, mon chéri, puisque nous n'avons pas d'argent.

LUI

J'en trouverai... J'essayerai d'en trouver. Dans huit jours, nous passerons à Bar-le-Duc, n'est-ce pas ?

ELLE

Oui.

LUI

Je ne t'ai jamais parlé de Raymond ?

ELLE

Non.

LUI

C'est un ancien camarade à moi. Il habite Bar-le-Duc... J'irai le voir... S'il ne peut pas nous aider, ma foi, je ne sais ce que nous deviendrons.

ELLE

Ne te tourmente pas, mon chéri.

LUI

Tu es d'une légèreté !... Moi aussi, d'ailleurs... Il était pourtant facile de prévoir que nous en viendrions là.

ELLE

Mais nous l'avions prévu.

LUI

Oui. Voilà le plus absurde. Nous savions que si je t'accompagnais, au bout de deux mois nous serions à bout de ressources : et tu l'as quand même exigé.

ELLE

Je ne pouvais pas faire ce métier-là toute seule.

LUI

Tu te l'imagines. Mais il y a autre chose que tu ne dis pas, dont tu ne te rends peut-être pas compte...

ELLE

Quoi donc ?

LUI

Notre situation actuelle, non seulement tu la prévoyais, mais tu l'attendais, tu la désirais presque.

ELLE

Je ne la prends pas au tragique... Je ne redoute pas beaucoup la misère.

LUI

Parce que tu ne la connais pas... C'est curieux, quand on observe une plante, on la voit naïvement tendue vers le plus haut du ciel... Elle veut le plus d'air et de lumière possible... Tout ce qui vit s'élance vers la joie... Toi, je ne sais quel obscur instinct t'en éloigne... On dirait que tu as peur d'elle et qu'une force secrète t'incline vers la tristesse... Tu aspires à souffrir... Tu espères sourdement le malheur.

ELLE

Mais toi-même, n'espères-tu rien ? N'attends-tu rien ?

LUI

Pas la souffrance, voyons ! Ce serait trop stupide.

ELLE, *réfléchissant.*

Qui sait ce que peut la souffrance ?

LUI, *souriant.*

Les problèmes de ce genre perdent toute espèce d'intérêt, devant le fait qu'on a cinquante-six francs pour vivre quinze jours !

ELLE, *continuant sa pensée.*

Il y a peut-être un bonheur qui naît de la souffrance...

LUI

Et qu'importe que nous soyons heureux ou malheureux ! Tu crois toujours que la réalité est dans les sentiments... Elle est dans les faits, rien que dans les faits. Et le fait, c'est que nous avons... *(Il crayonne.)* pas tout à fait quatre francs par jour, alors qu'il nous en faudrait au moins vingt. En dehors de ce chiffre, il n'existe rien pour nous !

ELLE

Si, mon chéri... Je sens qu'il existe autre chose... quelque chose qui échappe à cette réalité-là, qui l'écrase, qui se moque d'elle.

LUI, *souriant.*

Je voudrais bien savoir ce que c'est.

ELLE, *bas, s'évertuant à raccommoder un gant noir.*

C'est en nous... tout au fond... petit... né depuis peu... Cela n'a pas encore de nom... Cela ne serait peut-être pas né sans notre misère... Quand j'étais enfant, il y avait une chanson qui m'apaisait toujours, je ne sais pourquoi ; elle n'avait pas grand sens... Eh bien, ce dont je parle est comme elle... Cela chante tout à coup... et l'heure la plus triste, la plus décolorée s'éclaire... Peut-être que tu ne me comprends pas ?

LUI, *grave.*

Si, je crois te comprendre.

ELLE

Tu ne l'as jamais entendue, notre chanson à nous ?... Elle n'a pas grand sens, non plus... Seule, une femme peut sans doute l'entendre... Toi, tu as peur de la misère, tu l'envisages, tu la détailles... Et bientôt, dans les préoccupations, dans les privations, tu cesseras de m'aimer...

LUI, *ému.*

Juliette !

ELLE

Tandis que moi... C'est singulier le peu qu'on sait de son propre cœur... Je croyais t'aimer, autrefois.

LUI

Tu ne m'aimais pas ?

ELLE

Je ne sais pas si une femme peut aimer un être heureux. Celle qui n'a jamais eu un peu pitié de celui qu'elle aime n'a probablement pas connu l'amour.

LUI

C'est cela qu'elle dit, ta chanson ?

ELLE

Voilà pourquoi tu ne pouvais pas l'entendre. Le jour où je te ferai pitié, tu ne m'aimeras plus.

LUI, *doucement.*

Mais non, mais non.

ELLE, *retenant ses larmes.*

Si. Quand je suis laide, flétrie par l'insomnie, tu m'aimes déjà moins. Il y a longtemps que je l'ai remarqué... Quand nous serons dans la vraie misère, quand je n'aurai plus qu'une seule robe, et qu'elle sera tout usée, quand je n'aurai plus un parfum, plus une dentelle, tu me regarderas avec cette curiosité froide que je te connais et tu regretteras la femme que j'étais.

LUI

Ce n'est pas vrai... Tu te trompes absolument... Et la preuve, c'est qu'il y a parfois en toi de petites choses misérables, ou maladroites, qui m'émeuvent... qui m'émeuvent bêtement, à pleurer... *(Il prend le gant qu'elle venait de poser sur la*

table.) Ainsi, tes gants troués que tu n'arrives pas à raccommoder.

ELLE, *l'embrassant.*

Mon amour, mon bien-aimé.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Une chambre d'hôtel au plafond bas. Cinq heures de l'après-midi. Un garçon d'hôtel entre, portant une valise et un sac.

Elle et Lui, le suivent.

LUI

Celle-ci est à combien ?

LE GARÇON

Trois francs.

LUI

Vous n'avez rien à l'étage supérieur ?

LE GARÇON

Vous y êtes.

LUI

Bien. Posez la valise.

LE GARÇON

Le dîner est à sept heures.

LUI

Merci.

LE GARÇON

Je commande deux dîners, n'est-ce pas?

LUI, *gêné.*

Nous ne prendrons pas le dîner.

LE GARÇON

Vous pouvez manger à la carte.

ELLE

Nous avons dîné.

LE GARÇON

Ah!

LUI

J'ai mangé en chemin de fer... Et madame.. madame ne prend rien avant de jouer.

LE GARÇON

Je vais vous dire... Si vous ne consommez pas, le patron augmentera le prix de la chambre.

ELLE

Comment cela?

LE GARÇON, *montrant une pancarte.*

Tenez, les clients sont prévenus.

LUI

De combien est l'augmentation?

LE GARÇON

Cinquante centimes par personne.

LUI, *lisant la pancarte.*

Tant pis... Nous avons dîné.

LE GARÇON

Faudra-t-il vous réveiller, demain ?

LUI

Oui, à six heures précises.

LE GARÇON

Entendu. *(Il sort.)*

LU

Tu as encore un petit pain de ce matin ?

ELLE

Oui, mon chéri ; j'ai du pain, du chocolat et des pastilles de menthe.

LUI

Mange, tu dois avoir faim.

ELLE

Pas du tout. C'est curieux, n'est-ce pas ?... Toi, tu vas descendre et te commander un plat chaud.

LUI

Jamais de la vie.

ELLE

Tu me l'avais promis.

LUI

Mais je n'ai pas faim, non plus.

ELLE

Prends au moins du potage.

LUI

Je te dis que je n'ai pas faim. D'ailleurs, il faut que j'essaye de trouver Raymond. *(On frappe.)* Entrez !

ELLE

Tiens ! Larnaudy !

LARNAUDY, *entrant. C'est un acteur de province, quinquagénaire, qui porte encore beau et s'écoute parler.*

Bonsoir, mes enfants... Figurez-vous que Sau madieu a sa crise ; il vient de tomber dans l'esca lier

ELLE

Pauvre homme ! *(Elle va pour sortir.)*

LARNAUDY

Inutile d'y aller. Il y a déjà un médecin... D'ailleurs, rien à faire qu'à le laisser se débattre. C'est la troisième fois que je le vois tomber en deux ans ; ça me connaît.

ELLE

Il ne pourra pas jouer, ce soir ?

LARNAUDY, *avec une satisfaction cachée.*

Impossible ! C'est moi qui prends le rôle. Oh ! ça

ne me gêne pas. Je le sais. Je les sais tous. Je n'ai besoin que d'un petit raccord avec vous.

ELLE

Quand vous voudrez.

LARNAUDY

Tout de suite, si je ne vous dérange pas.

ELLE

Allons-y.

LARNAUDY, *à Lui, sortant la brochure de sa poche.*

Vous nous suivrez. *(Disposant la table et deux chaises.)* Pauvre Saumadieu. Était-il mauvais, là-dedans!... Pas de son emploi... C'est un rôle pour moi... Je l'ai joué, il y a trois ans, au Caire... Après le spectacle, son Altesse le Khédive me fit appeler et me dit: « Mon cher artiste, permettez-moi de vous exprimer... »

LUI, *interrompant.*

Où prenez-vous ?

LARNAUDY

Acte II, scène IV.

LUI

Commencez, je vous en prie... Je suis un peu pressé. J'ai à sortir.

LARNAUDY

Voilà, voilà. *(A Elle.)* Vous êtes en scène. Le capitaine vous dit: *Tu étais fille de soldat et sœur aussi de trois soldats. Je dis trois encore, dont*

deux sont vivants. Eh bien, tu n'as plus ni père, ni frères. (A Lui.) Vous y êtes?

LUI, *lisant mécaniquement les répliques.*

Et toi, plus de sœur. — Si, encore une, l'infirmière, elle me suffit. — Trêve de paroles, mettons-nous à table. — Pas encore. — Tu attends un convive? — Non, un justicier!

LARNAUDY

Elle passe... et j'entre. *(Il s'avance et récite d'un ton conventionnel, faisant un sort à chaque mot.) Approche!... Il ne sera pas dit que le général Marquis de la Rocheflambée, bien qu'affaibli par l'âge et mis à la retraite, sanctionne par son silence... (A Lui.)* Qu'est-ce que je sanctionne?

LUI, *soufflant.*

Un acte déshonorant!

LARNAUDY

... Un acte déshonorant. Cette union, ce serait horrible et pire que tout. On ne livre pas sa fille à l'ennemi héréditaire, quand on porte encore dans on cœur l'uniforme et l'épée.

ELLE

Mon père...

LARNAUDY, *entre ses dents.*

Deux fois.

ELLE

Mon père!...

LARNAUDY

Regarde-moi bien en face, tes yeux dans les miens.

ELLE

Ils y sont, mon père!

LARNAUDY

Ta conscience, mets la main dessus.

ELLE

Elle y est.

LARNAUDY

Dis-moi, maintenant, si ce fatal amour n'a jamais révolté ton cœur. (Entre ses dents.) Et tu passes.

ELLE, *passant.*

Mon père, les yeux dans les vôtres et la main sur la conscience...

LARNAUDY, *entre ses dents.*

Va à ta réplique.

ELLE

... qui seul triompherait des frontières.

LARNAUDY

Enfin, je reconnais mon sang! Assieds-toi et partageons ce repas familial. (A lui.) Vous n'auriez pas quelque chose à mettre sur la table?

ELLE, *à Lui.*

Prends les provisions dans le sac, mon chéri.

LARNAUDY

C'est gênant de régler un dîner sans accessoires.

LUI, *a pris dans le sac un petit pain et quelques croquettes de chocolat qu'il dépose sur la table.*

Voilà !

LARNAUDY

Merci. *Laisse-moi te servir, ma fille. (Il romp le petit pain, s'en adjuge la moitié, ainsi que plusieurs croquettes. Il fait le geste de la servir, mais ne lui donne rien. Bas.)* Et nous mangeons. *(Elle fait semblant de manger; il dévore le pain et le chocolat.)*

ELLE

Ce gibier est exquis.

LARNAUDY, *mangeant.*

Il provient des bois séculaires de la Roche-flambée... Il est français, comme tout ici... Et ce vieux domaine, ces richesses, âprement disputées à la rapacité de la branche cadette, tu voulais les abandonner à un maître étranger?... Quelle criminelle folie!

ELLE

Mon père, j'essayerai d'étouffer en moi tout autre amour que celui de la patrie. J'essayerai de changer d'entrailles.

LARNAUDY

A la bonne heure! C'est ainsi que mon sang doit parler. Encore une aile, ma Gertrude?

LUI.

Ce n'est pas dans le texte.

LARNAUDY

Je le sais bien... c'est pour meubler... *(Il fait semblant de la servir, s'adjuge l'autre moitié du pain, le reste du chocolat et mange avec avidité. Elle fait le geste de couper sa viande et de manger.) Et maintenant, tranquillise-moi tout à fait : promets-moi que si la guerre éclatait, tu suivrais l'exemple de ta sœur, tu partirais comme cantinière.*

LUI, *soufflant.*

Infirmière.

LARNAUDY

... partirais comme infirmière.

ELLE

Je promets.

LARNAUDY, *à Lui, entre ses dents.*

Vous ferez le canon... *Dieu merci, la guerre est encore loin!...*

LUI, *lisant avec indifférence.*

Boum! Boum! Boum! Boum!...

LARNAUDY, *se levant.*

La voilà!

ELLE, *même jeu.*

Quoi?

LARNAUDY

Ces coups de canon... Elle est déclarée!...

ELLE

Je pars. Je cours où mon devoir m'appelle.

LARNAUDY, *l'enlaçant, la bouche pleine.*

Mon enfant! Mon héroïne! La seconde!

ELLE

Et vous, qu'allez-vous faire?

LARNAUDY, *grandiose, finissant le chocolat.*

Moi, je reste où l'honneur m'attend; je m'enferme dans ce manoir et j'aiguise ma vieille épée. Si les bandits veulent forcer ma retraite, ils ne passeront, je te le jure, que sur mon cadavre!

ELLE

Ah! mon père, que vous êtes affreux!

LARNAUDY, *vexé.*

Pas si vite! Il y a un effet! Laisse-les applaudir, que diable! Reprenons!... *sur mon cadavre! (Il suppute de la main la durée des applaudissements, puis lui fait signe de continuer.)*

ELLE

Ah! mon père, que vous êtes affreux! Vous venger! Si j'étais homme!

LARNAUDY

Les lâches ne me tiennent pas encore! Je leur montrerai que le Marquis de la Rocheflambée est un vieux chevreuil...

LUI, *soufflant.*

Un vieux cerf.

LARNAUDY

... est un vieux cerf, qui traqué, poursuivi, cerné, sait encore tenir les abois!

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Une loge d'artiste dans un théâtre de province. Elle, est assise devant une table, à droite, retouchant son maquillage. Glace fêlée; cuvette en zinc. Au fond, sa malle, portant les étiquettes de la tournée. L'habilleuse, une très vieille femme en caraco, y cherche des effets. Quelqu'un passe dans les couloirs en agitant une sonnette et en criant confusément : « Dans dix minutes... Dans dix minutes. »

ELLE

Combien?

L'HABILLEUSE

Dix minutes... Et ils n'aiment pas attendre, à Bar-le-Duc!

ELLE

Vous ne trouvez pas le manteau? C'est dans le premier compartiment.

L'HABILLEUSE, *sortant un manteau.*

C'est ce chiffon-là?

ELLE

Oui. Merci

L'HABILLEUSE, *l'examinant.*

Il n'est guère propre.

ELLE, *troublée.*

Voilà trois mois que la tournée dure.

L'HABILLEUSE

Ce n'est pas de la soie... ni même du satin... c'est de la faille. Et il est tout raccommodé...

ELLE

C'est exprès. Au premier acte, je joue le rôle d'une jeune fille pauvre.

L'HABILLEUSE

Mauvais rôle, mon enfant... Ils sont capables de l'emboîter, ce manteau-là.

ELLE, *inquiète.*

Vous croyez?

L'HABILLEUSE

C'est une ville cossue, Bar-le-Duc. Ils aiment les artistes cossus. Et ils ne vous passent rien... C'est des connaisseurs!... Les jours de débuts, ils viennent au théâtre avec des sifflets doubles.

ELLE

Mais je joue le rôle d'une jeune fille pauvre. Je ne peux pas m'habiller en grande dame.

L'HABILLEUSE

Pourquoi pas? A Bar-le-Duc, on aime les belles

frusques ! Savez-vous pourquoi la dernière tournée n'a pas fait d'argent ? Parce que c'étaient tous des rôles d'ouvriers. Ici, on ne se dérange pas pour voir des ouvriers... Et pourquoi donc qu'on se dérangerait ? Il y en a plein les usines, des ouvriers !... A votre place, moi, je me serais acheté un autre manteau pour la représentation de ce soir.

ELLE

C'était impossible.

L'HABILLEUSE, *l'observant.*

Ah ! Si vous n'étiez pas si fière, j'aurais bien une proposition à vous faire.

ELLE

Une proposition ?

L'HABILLEUSE

Eh oui... A Bar-le-Duc, on est cossu et on aime le théâtre, voilà !... Il y a plus d'un connaisseur qui ne demanderait pas mieux que d'aider une belle mignonne comme vous.

ELLE

Ah ?

L'HABILLEUSE

Ils sont cossus, vous savez, les messieurs de Bar-le-Duc ! Pour eux, cinq louis, c'est comme cinq sous pour vous et moi. *(Près d'Elle.)* Il y en a un à qui vous plaisez... Il me l'a dit tout à l'heure... Si vous vouliez le voir un moment, avant

d'entrer en scène, vous pourriez peut-être vous entendre?

(Elle s'accoude, la tête dans ses mains. Lui entre. Il porte un pardessus d'été, très usagé.)

LUI

Bonsoir, ma chérie. *(Baiser dans les cheveux.)*

ELLE

Eh bien, as-tu trouvé ton ami?

LUI, *accablé.*

Non... Il n'habite plus la ville.

ELLE

C'est terrible.

LUI

On croit qu'il est à Paris.

ELLE

Qu'allons-nous faire? *(Geste d'impuissance. Il s'assied.)* Comme tu as l'air fatigué!

LUI

Je le suis.

(Un temps.)

L'HABILLEUSE

Et vous ne devez pas avoir chaud, avec une pelure pareille!

ELLE

Ne reste pas au théâtre ce soir, mon chéri.

LUI

Tu ne veux pas que j'aille dans la salle?

ELLE

Non.

LUI

Pourquoi? C'est la première fois que...

ELLE

Je sens que je ne serai pas bonne, ce soir.

LUI

Je peux t'attendre ici.

ELLE

Retourne plutôt à l'hôtel. Repose-toi. Je rentrerai seule. *(L'habilleuse sort furtivement.)*

LUI

Comme tu voudras.

(Il se lève et va pour sortir.)

ELLE

Tu ne m'embrasses pas? *(Il l'embrasse; elle s'accroche à lui dans un sanglot.)*

LUI

Allons, ne pleure pas... Il est impossible que nous ne trouvions pas d'argent. Il faudra bien que tout s'arrange.

ELLE, *pleurant.*

Elle m'a dit... l'habilleuse... elle m'a dit que mon manteau était trop vieux pour la scène...

LUI

Elle disait cela pour te tourmenter. Ne la crois donc pas.

ELLE

Mais toi... Tu n'as même pas de pardessus... Je suis sûre que tu as froid, là dedans... Et tu dis que tout s'arrangera... Comment veux-tu?

LUI

Je vais réfléchir, chercher... Ne sois pas triste... *(Il sort. L'habilleuse rentre.)*

L'HABILLEUSE

Alors, nous avons pleuré? Voilà tout votre maquillage qui coule... Comment voulez-vous être gaie, tout à l'heure, dans votre rôle, ma mignonne?

ELLE, *s'essuyant les yeux.*

Ce n'est pas un rôle gai.

L'HABILLEUSE, *joviale.*

Il faut être gaie tout de même!... Il faut jouer gaiement ici, surtout les rôles tristes... Ils ont payé pour rigoler, ils veulent rigoler!... Quand c'est une tragédie, ils le savent, mais ils rigolent tout de même, pour ne pas regretter leur argent. *(Elle sourit.)* A la bonne heure, nous voilà consolée. *(Bas.)* Dites donc, ma mignonne, ce monsieur est là... Faut-il le faire entrer? *(Elle a un frémissement d'inquiétude.)* Ah! Je connais une petite femme qui ne serait pas embarrassée demain

pour se payer un manteau de soie, si elle le voulait!... Ni pour offrir un bon pardessus bien chaud à son petit mari! Allons, est-ce dit? Voulez-vous le voir?

ELLE

Qu'il entre.

(*L'habilleuse va ouvrir. Elle se lève et s'adosse à la table à maquillage, très gênée, les yeux baissés.*)

L'HABILLEUSE, *à la porte, s'effaçant.*

Entrez, monsieur Taurubour.

RIDEAU.

SIXIÈME TABLEAU

La chambre du IVme tableau. Trois heures du matin. Elle, est étendue sur un canapé, à moitié déshabillée, les cheveux dénoués. Elle, pleure. Lui, est debout à ses côtés. Il est en bras de chemise sous son pardessus.

LUI

Allons, tu as assez pleuré... Si tu continues, tu ne pourras pas t'endormir... Le train part à sept heures; il ne te reste plus que trois heures de sommeil. Couche-toi... *(Elle sanglote.)* Sois raisonnable. Quand tu te rendrais malade, quand tu te donnerais la migraine pour deux jours, est-ce que cela changerait quoi que ce soit ? Va, que tu pleures ou que tu dormes, rien de ce qui s'est passé ne pourra jamais être effacé. (*Elle sanglote plus fort.*) Non, non; ce n'est pas ce que je voulais dire... Je n'ai pas voulu te chagriner... J'ai dit ça bêtement, pour dire quelque chose !... Voyons, Juliette, puisque je t'ai pardonné, pourquoi ce désespoir ?

ELLE

Je ne veux pas que tu me pardonnes !

LUI

Qu'est-ce que tu voudrais ?... Que je t'injurie ? Que je te batte ?... Ma pauvre fille...

ELLE

Au moins, promets-moi que tu ne me pardonnes pas parce que je te suis devenue indifférente !

LUI

Comme si tu pouvais m'être devenue indifférente en cinq minutes, pour quelques mots prononcés !... D'abord, rien n'arrive comme on se l'imagine.

ELLE

C'est vrai. Rien n'arrive comme on se l'imagine.

LUI

Je devrais te haïr... me mépriser... C'est tout autre chose... Je ne crois cependant pas être si différent des autres hommes... Ni beaucoup plus lâche, ni beaucoup plus insensible... Et je n'éprouve aucun des sentiments classés, catalogués... Je me demande si la honte, la jalousie, la colère existent vraiment... Ce ne sont peut-être que des mots... Y a-t-il vraiment des hommes qui aient connu la honte ?... Et ces hommes-là valent-ils mieux que moi ?

ELLE

Dis-moi que tu m'aimes toujours... Tout le reste m'est égal.

LUI

Je t'aime toujours, ma Liette.

ELLE

Je ne veux pas que tu m'aimes par pitié.

LUI

Je t'aime.

ELLE

Je veux savoir si, quand tu m'approches, quand tu me touches, il n'y a pas quelque chose en toi qui se révolte, qui a mal... (*Il lui caresse la joue en silence.*) Il me semble, à moi, que nous ne pourrons plus jamais nous embrasser.

LUI

Je ne sais pas ce que c'est qu'être dignes l'un de l'autre, comme disent les gens, mais si l'un de nous deux est indigne de l'autre, c'est sans doute moi.

ELLE

Toi?

LUI

Je n'aurais pas dû te céder. J'aurais dû rester à Paris.

ELLE

Tu ne pouvais pas me laisser seule.

LUI

Il va pourtant falloir le faire.

ELLE, *tressaillant.*

Tu veux me quitter?

LUI

Nous ne serons à l'abri de la misère que quand j'aurai retrouvé des leçons, tu le sais bien.

ELLE

Ne me laisse pas ! Ne ne me laisse pas ! Encore trois mois de cette horrible tournée ! Trois mois d'hiver, toute seule, avec la troupe... Le froid... les sales hôtels... Je ne pourrais pas le supporter, je tomberais malade !

LUI

Comme tu es illogique, ma Liette ! Tout à l'heure, tu pleurais, tu te désespérais, comme si nos deux vies étaient souillées, perdues à jamais... Et maintenant, tu parles des hôtels, du froid, comme si rien ne s'était passé.

ELLE

C'est toi qui es illogique... Tout à l'heure, tu prétendais n'éprouver ni honte, ni jalousie, et maintenant, je sens bien que tu veux t'éloigner de moi parce que tu souffres et que tu me méprises.

LUI, *gravement.*

Non, ma Liette, jamais tu ne m'as été plus chère que maintenant... Il y a, dans l'espèce de candeur courageuse avec laquelle tu t'es livrée à cet imbécile, une noblesse, une simplicité désespérée qui m'émeut infiniment... Mais si je te semblais prêt à accepter le renouvellement d'un tel sacrifice, est-ce que je ne te deviendrais pas odieux ?

ELLE, *avec volubilité.*

Pourquoi veux-tu que nous retombions dans la même détresse ? Ces cent francs nous ont sauvés ! Réfléchis... Dans une semaine, je touche des avances. Il nous restera encore au moins... oh ! au moins cinquante francs ! C'est plus qu'il ne faut pour atteindre la fin du mois... et alors...

LUI

Tes chiffres ne me convainquent pas, ma pauvre chérie !

ELLE

Nous ferons des économies... Il y a des dépenses qu'on peut éviter... Je nettoierai mes gants moi-même et nous ne donnerons plus de pourboires dans les hôtels.

LUI

Ne me tente pas... Ce serait tellement plus fort, de nous séparer pour trois mois...

ELLE

Je ne suis pas forte... Je n'ai jamais dit que j'étais forte... Je ne veux pas que tu t'en ailles, mon chéri... (*Elle s'accroche à ses épaules.*) Et tu ne t'en iras pas, quand tu sauras toute la vérité... Écoute, ce que j'ai fait ce soir, c'est à cause de toi, de toi seul, que je l'ai fait !... Sans toi, j'aurais accepté la misère... Ce n'est pas si terrible... Une camarade vous prête cinq francs... Une autre vous paye à dîner... et on vivote... Mais, c'est la pensée que je ne pourrais plus bien te soigner, comme

autrefois, que tu vivrais mal, que tu serais associé à cette espèce de mendicité, que mes camarades te le feraient sentir, qu'ils se moqueraient de toi... Voilà ce que je n'ai pas pu supporter... Tu me trouves stupide, ou folle, je le vois bien... Mais c'est ainsi... J'aime mieux me vendre que de te voir humilié.

LUI, *à genoux devant Elle.*

Liette ! Ma Liette !

ELLE

Promets-moi que tu ne me quitteras pas !

LUI, *l'enlaçant avec passion.*

Non, je ne te quitte pas, ma chérie... Je t'aime, je reste avec toi !... Et tant pis pour ce que l'avenir nous réserve !

ELLE, *souriant.*

C'est bien. Je suis contente.

LUI

Il faut dormir, maintenant, mon amour. On parle... on parle... et regarde, il fait presque jour...

ELLE

Je n'ai pas sommeil.

LUI

Nous avons sept heures de chemin de fer, aujourd'hui.

ELLE

Je dormirai dans le train.

LUI

Tu sais bien que tu n'y dors jamais... Sois raisonnable... Couche-toi... (*Elle rit.*) Pourquoi ris-tu ?

ELLE

Je t'assure qu'il me serait impossible de dormir.

LUI

Pourquoi ?

ELLE, *même jeu.*

Parce que j'ai trop faim !

LUI

Tu as faim ?

ELLE

Dame ! Nous n'avons pas mangé depuis hier matin !

LUI

C'est vrai... Comment faire ? Inutile de sonner, à cette heure...

ELLE

Habillons-nous... Et dès qu'il fera jour, nous irons dans une boulangerie.

LUI

Tu as raison.

ELLE

Les petits pains seront tout chauds.

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU

Dans une cathédrale gothique, au déclin d'une après-midi d'hiver. Au fond et très haut, une verrière aux tons éteints. Un rayon sulfureux la traverse et tombe, comme au fond d'un puits, sur la scène où trois chaises sont échelonnées.

L'ingénue et la duègne paraissent à droite.

L'INGÉNUE, *les larmes aux yeux. C'est une petite femme brune et exubérante.*

Non, il n'avait pas le droit de me traiter comme ça !... Un régisseur ne dit pas à une artiste qui répète : « Va-t'en! ». Je ne troublais pas la répétition, je demandais ma réplique à Larnaudy.

(*Elles s'arrêtent.*)

LA DUÈGNE, *une vieille cabotine, déteinte, usée et maternelle.*

Ne te frappe pas, ma biche. Des couleuvres, tu sais, à part la souffleuse, personne n'en avale autant que moi... Est-ce que je me frappe ? Quand on m'ennuie, je pense à mon chien, qui m'attend dans son petit panier... Fais comme moi. Pense à autre

chose... Tiens, regarde la verrière... C'est du vrai vieux, ça, ma fille !

L'INGÉNUE

Je m'en fous, de ta verrière !... Il faut que je fasse attraper Montredon par l'administrateur ! Ce n'est pas difficile, tu sais ! Je l'ai déjà fait engueuler, une fois que j'étais dans mon tort. Alors, cette fois-ci que j'ai raison, tu penses s'il y coupera !... Il n'a pas le droit de me dire : « Va-t'en ! »

LA DUÈGNE, *l'emmenant.*

Il t'a dit : « Va-t'en ? »

L'INGÉNUE

Oui, « va-t'en ». Et je n'avais même pas troublé la répétition !... Je demandais ma réplique à Larnaudy.

LA DUÈGNE

Eh bien, sais-tu ce qu'il m'a dit l'autre jour, à moi, une veuve ? une femme qui a cinquante ans d'âge ?

(*Elles disparaissent à gauche. A droite paraissent Montredon et un acteur. Ils marchent avec insouciance.*)

L'ACTEUR

Elle chiâle toujours ?

MONTREDON

Une autre fois, je la mettrai à l'amende. Je l'ai renvoyée pour ne pas être obligé de lui coller dix sous !

L'ACTEUR

Qu'est-ce qu'elle a fait ?

MONTREDON

Mon vieux, elle montre ses nichons en scène !

(*Ils disparaissent à gauche. Larnaudy et Saint-Gallet paraissent à droite. Larnaudy compte ses pas.*)

LARNAUDY

Quarante-sept... quarante-huit... quarante-neuf... cinquante... (*Il s'arrête devant la verrière.*) Cinquante mètres ! Hein, quel orchestre ! Et comme je fous du populo plein les bas côtés, plein la tribune, j'arrive à cinq mille places, au bas mot !

SAINT-GALLET, *un individu chétif, râpé, aux allures vaguement sacerdotales.*

C'est possible, mon vieux, mais personne n'y viendrait, à tes spectacles... C'est religieux, ce patelin-là !... Le théâtre à l'église, ça les révolterait !

LARNAUDY

Je ne fais pas de théâtre. Je monte des mystères, comme au moyen âge. Je leur en colle un tous les dimanches, après la grand'messe. Je fais payer quatre sous la chaise ! Tu ne vas pas me dire qu'ils ne viendront pas !

SAINT-GALLET, *regardant la verrière.*

Ça me gênerait, de vendre ma salade ici.

LARNAUDY

Toi, Saint-Gallet, à force de jouer les curés, tu finis par te croire du bâtiment. Tu exagères.

SAINT-GALLET

Jamais tu n'obtiendras l'autorisation.

LARNAUDY

Je vais aller voir l'archevêque aujourd'hui même. Je lui dirai : « Monseigneur, voilà... Je ne vous demande ni publicité, ni participation aux frais. Je vous apporte le spectacle tout monté et je vous offre la moitié des recettes... » Il marchera !

SAINT-GALLET

Mais non, mon vieux !... Un évêque, ça ne raisonne pas comme nous autres... Et puis, il faudrait de l'argent.

LARNAUDY, *serein.*

De l'argent, non. Il faut cinquante mille francs.

SAINT-GALLET

Où les prendras-tu ?

LARNAUDY

Oh ! Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, va. Une fois l'affaire sur pied, on trouve toujours l'argent.

SAINT-GALLET

Et ton idée de théâtre en plein air, tu ne t'en occupes plus ?

LARNAUDY

Pas pour le moment... D'ailleurs, dans le cas où

celle-ci échouerait, j'en ai une autre qui est peut-être encore plus belle. Là, il n'y a qu'à vouloir. L'affaire sera debout en deux jours. Allons au café, je vais t'expliquer cela. (*Regardant la verrière.*) Il est bien, leur vitrail... Un peu sombre... Si on me donne le local, je foutrai une projection rouge par derrière... Hein, ça en aura une gueule? (*Ils passent.*)

SAINT-GALLET

Oui, rouge... ou verte!...

LARNAUDY

Mais non, mon vieux, le vert... (*Ils disparaissent à gauche.*)

(*Elle et Lui paraissent à droite. Ils sont appuyés au bras l'un de l'autre. Ils s'avancent lentement en chuchotant.*)

ELLE

Tu crois qu'ils sont partis?

LUI

Oui. Ce sont eux qui sortent là-bas.

ELLE, *avisant la verrière.*

Oh, regarde la belle verrière!

LUI

Oui. Elle est bien moins obscure que les vitraux du chœur.

ELLE

Il y a un rayon qui la traverse.

LUI

Comme on est pâle, là-dessous...

ELLE

Asseyons-nous un moment.

(Ils s'assoient chaise contre chaise. Ils se tiennent la main. Un silence.)

A quoi penses-tu, mon chéri ?

LUI, *tourmenté.*

C'est singulier... Il faut que je te dise, que je t'avoue quelque chose... Oh, ce n'est pas important, mais je sens tout à coup que je ne pourrais pas te le cacher plus longtemps... Avant-hier soir, à Bordeaux, pendant la représentation, j'ai suivi une femme et j'ai été avec elle.

ELLE, *surprise.*

Tu as fait cela ?

LUI

Oui... Et je ne la désirais pas... Je ne la voyais même pas. C'est elle qui m'a jeté un regard, en me dépassant dans la rue... Alors, une force inconnue, une espèce de bizarre nécessité m'a accroché à cette jupe... C'était une fille comme il y en a des milliers... Je ne crois pas qu'elle fût jolie... Je ne me souviens que d'une chair blanche, très froide, et de bras solides qui pendaient, inertes, comme privés de vie.

ELLE

Pourquoi as-tu fait cela ?

LUI

J'y ai souvent repensé, pendant ces deux jours... sans pouvoir le comprendre.

ELLE

Et maintenant, tu l'as compris?

LUI

Je n'en suis pas sûr... En tout cas, ce n'est pas beau, tu sais...

ELLE

Appuie ta tête contre moi... Je pose mes mains sur tes yeux... Je ferme les miens... Je ne te vois plus...

LUI, *bas, comme avec honte, cherchant ses mots.*

Eh bien, c'était peut-être de l'orgueil... un dernier sursaut d'orgueil imbécile... Me prouver que je n'étais pas un être humilié, accablé... Quelque chose, en moi, qui voulait retrouver de la dignité, de l'honneur perdu... Comme si j'avais perdu de l'honneur! Et comme si d'aller avec une fille eût pu m'en rendre!... *(Un silence.)* Non, c'est trop absurde! Ce n'était pas cela! Ce devait être plutôt un de ces mouvements de vengeance irraisonnés, qui font qu'une femme se donne au premier venu, quand elle sait que son mari la trahit.

ELLE

Tu voulais te venger de moi, mon chéri?

LUI

Non, je ne voulais pas!... Mais qui peut savoir

ce que veulent en nous nos sales instincts ?... *(Un temps.)* Et puis, ce n'était pas cela seulement. C'était aussi... un obscur désir de m'abaisser, de me souiller, pour être plus près de toi...

ELLE

Près de moi ?

LUI, *tout bas.*

Pour être avec toi... Me salir comme tu t'es salie. (*Un silence.*)

ELLE, *même jeu.*

Depuis le jour... depuis ce jour, là-bas, à Bar-le-Duc... il me semble que nous nous aimons autrement...

LUI

Oui... autrement.
(*Un silence.*)

ELLE

Il fait tout à fait nuit, mon chéri.

LUI

Rentrons.
(Ils passent.)

RIDEAU

HUITIÈME TABLEAU

Un beuglant de province. Deux heures du matin. Le spectacle est terminé. Les lumières sont éteintes, sauf un bec de gaz, à droite. Au fond, un piano et une petite estrade. À gauche, dans un coin, un garçon de café dort, affalé sur une table.
Lui et le Musicien sont attablés à droite.

LUI

Je ne vous ai reconnu qu'après la dernière chanson, quand vous avez quitté le piano.

LE MUSICIEN

Qu'avez-vous pensé?

LUI, *gêné.*

Mais...

LE MUSICIEN

Oh, ne craignez pas de me blesser...

LUI

J'ai été stupéfait, je l'avoue... Vous retrouver, vous, Crouzols, dans ce trou de province... et tenant le piano d'un beuglant... Mais ce n'est sans doute qu'une crise passagère.

LE MUSICIEN

Non. C'est définitif... Je n'ai aucun espoir d'améliorer ma situation.

LUI

Vous n'êtes pas le seul à qui la vie ait été mauvaise.

LE MUSICIEN

Que faites-vous ici?

LUI

Ma femme joue dans la tournée théâtrale. Elle m'a donné rendez-vous dans ce café, après le spectacle.

LE MUSICIEN, *le regardant.*

Je ne peux pas dire que la vie m'ait été mauvaise.

LUI

Cependant...

LE MUSICIEN, *vivement.*

Le beuglant, les vêtements râpés, cela n'existe pas... Qui vous dit qu'elle ne m'ait pas comblé?... Vous ne me croyez pas?

LUI

Je vous comprends mal.

LE MUSICIEN

Vous attendez votre femme ici?

LUI, *consultant sa montre.*

Oui... je m'étonne même... L'heure est déjà passée...

LE MUSICIEN, *allumant une cigarette.*

Nous l'attendrons ensemble.

LUI

Très volontiers.

LE MUSICIEN

Vous savez, n'est-ce pas, comment il arrive qu'un homme dégringole d'échelon en échelon, rigoureusement, sans pouvoir remonter jamais?... C'est assez banal... Je vous épargne les détails. Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'avant d'échouer ici, j'ai commis tous les crimes contre mon art... J'ai été aux gages d'un éditeur qui, pour des raisons commerciales, m'obligeait à souiller, à ridiculiser dans son journal les œuvres des grands maîtres. J'ai bavé sur tout ce qui m'était cher... Je me suis vendu, prostitué cyniquement. Ah, mon employeur en a eu pour son argent!... Aucune injure n'était assez basse, aucune manœuvre assez fourbe pour déprécier ce que, dans le fond de mon cœur, je vénérais!

LUI

Était-ce une nécessité pour vous d'accepter cette besogne-là?

LE MUSICIEN

J'aurais peut-être pu me tirer d'affaire autrement... Mais voilà... j'avais pris goût à mon métier de salisseur!... Dans l'écroulement total de mes espoirs personnels, j'éprouvais une espèce de joie à cracher sur mes maîtres! Oui, je me saoulais de négations et d'insultes!... Je me vengeais, com-

prenez-vous?... Je me vengeais de mon malheur et de mon impuissance!

LUI

Je ne vous blâme pas... je vous comprends.

LE MUSICIEN

En fin de compte, que croyez-vous qu'il soit advenu de mes ignominies? J'en ai été récompensé!... J'ai souffleté mon art, je l'ai traîné dans l'ordure!... Et il m'a royalement gratifié! C'est assez drôle, n'est-ce pas?

LUI

Que voulez-vous dire?

LE MUSICIEN

Jugez-moi présomptueux, aveugle, peu m'importe : je vous donnerai des preuves de ce que j'avance. Je veux dire qu'au milieu de mes saletés, je suis devenu un véritable artiste... J'étais un raté, du temps où nous nous connaissions. Eh bien, j'ai trouvé dans l'avilissement cette espèce de grâce qui m'avait été refusée dans la pureté de ma vie, dans l'amour de mon art... La trahison, la haine et la déchéance ont libéré en moi une source de beauté!... Elle coule mystérieusement, mais à pleins bords!... Ce que j'écris est si neuf, si étrange, que j'en ai peur... Dites, comprenez-vous qu'un rat de beuglant qui accompagne six heures par jour des chansonnettes à des putains puisse être un créateur? Comprenez-vous ça?

LUI, *très ému.*

Oui... je crois le comprendre.

LE MUSICIEN

Pourquoi la plus pure ivresse que l'homme puisse connaître, pourquoi la joie et le salut m'arrivent-ils à présent?

LUI

A cause de vos fautes, Crouzols. Il ne suffit pas d'aimer pour rendre sa passion vivante et féconde!... Peut-être faut-il encore souiller ce qu'on aime... Il est possible que la grandeur, la beauté, l'amour soient à ce prix!... Et nous, nous qui aspirons, qui désirons dans des tourments intolérables, ah! nous ne pourrons sans doute jamais rien posséder qu'à ce prix!

LE MUSICIEN

Mais qui vous a soufflé cette réponse?

LUI

Voilà des semaines qu'elle me travaille.

LE MUSICIEN

La question était donc posée, en vous aussi?

LUI

Peut-être.

LE MUSICIEN

C'est de votre art qu'il s'agit?

LUI

Non, pas de mon art.

LE MUSICIEN

Alors?

LUI, *se levant.*

Pourquoi voulez-vous que je sois personnellement en cause?... On pense... on réfléchit... Il suffit de regarder la vie pour s'apercevoir que le bien, la pureté de l'âme sont devenus aussi vides que des outres crevées... et que toute force, toute possession, toute plénitude viennent du mal.

LE MUSICIEN, *même jeu.*

Allons chez moi. Je veux que vous entendiez ce que j'écris.

LUI

Allons!

LE MUSICIEN

Et votre femme?... Si elle ne vous trouve pas ici?

LUI, *se détournant.*

Je pense qu'elle ne viendra plus, maintenant.

LE MUSICIEN

Quelle heure est-il?

LUI, *consultant sa montre.*

Trois heures moins le quart.

LE MUSICIEN

En tout cas, le théâtre est fini depuis longtemps.

LUI, *oppressé*.

Oui... Elle sera rentrée... à l'hôtel.

LE MUSICIEN

Venez!

(Ils sortent.)

RIDEAU

NEUVIÈME TABLEAU

Une chambre d'hôtel, le soir. Elle et Lui, sont enlacés sur un canapé. Une lampe éclaire faiblement.

ELLE

Mon chéri...

LUI

Ma Liette... je ne t'ai jamais aimée comme à présent!

ELLE

Moi non plus, mon amour!

LUI

Je n'ai jamais connu pareil bonheur. Et toi? Vois-tu dans ta jeunesse, dans le brouillard d'or de ta première enfance, un seul moment qui passe en douceur et en plénitude celui-ci?

ELLE

Non... Cette longue existence qu'il a fallu traîner jusqu'ici... Elle me paraît tout à coup étrangère... Je ne la comprends plus... Je ne désire plus rien... Sentir tes bras autour de moi... et rien d'autre... Je ne veux rien d'autre.

LUI

Il me semble que nous avons atteint notre limite... Une frontière au delà de laquelle il n'y a rien. S'il fallait mourir demain, je dirais oui, sans un regret.

ELLE

Moi aussi : j'accepte que tout finisse.

LUI

Comme nous nous aimions mal, autrefois! Toujours des méfiances, des inquiétudes, et même aux heures les meilleures, cet aiguillon vers l'inconnu, cette angoisse désirante...

ELLE

Tandis que maintenant, il y a entre nous deux comme de l'eau... une eau sans fond, qui respire perpétuellement...

LUI

Quelque chose s'est apaisé en nous. Ah, me suis-je assez tourmenté! Ai-je assez cherché le mot, la vérité vers lesquels je me croyais poussé!

ELLE

C'était bien plus simple!

LUI

Il n'y avait pas de mot, pas de vérité, mais seulement cette façon de nous aimer qui est la nôtre... cette pitié de nos lèvres pour nos lèvres... nos deux âmes attachées par la misère, comme le gibier encore vivant qu'on porte au marché... Moi,

je crois que tu avais tout deviné, tout pressenti dès le premier jour!

ELLE

Mais non, mon chéri... Je ne savais rien... Je me trouvais même déraisonnable de partir en tournée et de risquer la misère. Qui pouvait deviner qu'elle nous ferait si riches!... C'est presque incompréhensible, ce qui nous est arrivé... Tout trahit, tout manque; on est enfermé dans son désespoir comme dans une cave... et soudain, quelque chose vous saisit, vous emmène doucement... Une porte s'ouvre, au plus bas de la douleur, et voilà qu'il entre une lumière, une tendresse qu'on ne connaissait pas... On est tranquille... on ne s'inquiète plus... Il n'y a plus rien de terrible... On est arrivé... Comme c'est étrange!

LUI

Il y a une chose que je ne t'ai jamais dite... Je n'en suis sûr que depuis peu.

ELLE

Qu'est-ce donc, mon chéri?

LUI

C'est qu'il ne suffit pas d'être malheureux pour voir briller la lueur dont tu parles.

ELLE

Et que faut-il encore?

LUI

Être coupable.

ELLE, *réfléchissant.*

Mais... je ne me sens pas coupable.

LUI

Ma pauvre Liette!

ELLE

D'ailleurs... ça n'a aucun rapport...

LUI

Si... Il y a, dans la vie, certains sommets qui sont entourés comme d'un lac d'eau trouble et fangeuse. On ne peut pas les atteindre sans avoir d'abord traversé le lac.

ELLE, *gênée.*

Tu crois vraiment que notre manière de vivre...

LUI

Je ne crois pas : je sais.

ELLE

Voilà que tu vas encore te tourmenter avec cette idée.

LUI

Je ne me tourmente pas. Je m'analyse.

ELLE

Moi qui croyais que tu m'aimais assez pour ne plus penser!

LUI

Il faut pourtant se connaître. Ah, le fond de

l'âme est un joli marécage ! Il y vit des monstres... plutôt fétides !

ELLE

Ça m'est égal. Ça ne m'intéresse pas.

LUI

Il n'y a pas un bonheur humain qui ne soit bâti sur le dos d'une bête au visage répugnant.

ELLE

On dirait que tu prends plaisir à te calomnier, à t'abaisser.

LUI

Bah ! qui donc aurait surmonté toute espèce de souffrance et d'orgueil, sinon une crapule comme moi !

ELLE

Tu dis cela, mais tu pleures !

RIDEAU

DIXIÈME TABLEAU

Le foyer du public, dans un petit théâtre de province, pendant un entr'acte. A droite, un comptoir-buffet derrière lequel trône une opulente tenancière. Deux petites tables de fer et quatre chaises l'encadrent. Les spectateurs défilent, par couples. Ils tournent solennellement, en rond, de gauche à droite, comme un manège de pantins. Les couples sont ainsi composés : le président du tribunal, un grand vieillard pontifiant, au verbe autoritaire, à la démarche automatique ; sa fille, une créature pointue habillée de taffetas noir. Le conservateur du musée, front bossué, des cheveux fous, à moitié aveugle, gestes désordonnés ; sa femme, hydropique, marchant avec difficulté, monstrueusement serrée dans une éclatante toilette de satin pourpre. Le pharmacien, allures débraillées et le viveur, chauve, mais pourvu de fortes moustaches horizontales qu'il caresse continuellement ; les manières d'un maquignon. Une jeune fille bossue, en robe à pois, seule. Enfin, un caporal et un soldat, l'air accablé.

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL, *passant, au bras de sa fille.*

Jusqu'ici, l'impression est favorable... La pièce n'est pas malsaine... Les personnages s'expriment

avec élégance et leurs sentiments sont irréprochables... Le petit couplet de ce vieux marquis a vraiment du panache...

LE SOLDAT, *passant.*

Malheureux d'avoir sorti vingt ronds et de pas même rigoler.

LE CAPORAL

Je t'avais prévenu. Comment veux-tu rigoler, dans une pièce où il n'y a que six personnages ?... C'est pas possible.

LE BIBLIOTHÉCAIRE, *passant, au bras de sa femme.*

Nous sommes gâtés, voilà ce que c'est ! Quand on a vu, comme nous, du Wagner à l'Opéra *(Il prononce Ouagnère.)* et Sarah Bernhardt dans la *Dame aux Camélias ! (Mimique d'admiration désordonnée.)*

SA FEMME

Je n'ai pas vu cela, moi.

LE BIBLIOTHÉCAIRE, *se fâchant.*

Voyons, Valentine ! Tu ne te rappelles pas la *Dame aux Camélias ?*

SA FEMME

Est-ce celle qui va sur l'échafaud ?

LE VIVEUR, *passant, au bras du pharmacien.*

Vous avez remarqué la poule qui joue la fille du Marquis ?

LE PHARMACIEN

Je vous crois ! Je l'ai même vue de près. Elle est venue à la pharmacie cet après-midi.

LE VIVEUR

Tiens ! Tiens ! Quel genre de médicament vous a-t-elle acheté ?

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL, *passant.*

J'entends bien... j'entends bien... Tu préfères le drame en vers... Mon Dieu, c'est un goût qui, en soi-même, n'a rien de répréhensible... Seulement, il ne faut pas abuser des vers... Le clair de lune, la poésie, le vague à l'âme, c'est malsain !

LE SOLDAT, *passant.*

Mon vieux, ces typesses qui jouent la comédie, c'est comme les femmes d'officiers... Tu pourrais leur allonger cent sous, et encore cent sous, et encore cent sous, et encore cent sous... elles se laisseront jamais toucher par un caporal.

LE CAPORAL

Savoir... savoir... Il y a une petite brune...

LA FEMME *du bibliothécaire, passant.*

Alors, le traître, c'est le fils du vieux marquis ?

LE BIBLIOTHÉCAIRE, *toujours fâché.*

Mais non, c'est son gendre.

SA FEMME

Pourtant, la demoiselle est sa nièce ?

LE BIBLIOTHÉCAIRE

Mais non, c'est sa fille ! Ah, ma pauvre Valentine, ce n'est pas la peine de venir au théâtre, si tu ne comprends même pas les éléments essentiels...

LE VIVEUR, *passant.*

Finalement, elle m'a donné rendez-vous ici.

LE PHARMACIEN

Après le spectacle ?

LE VIVEUR

Non, tout à l'heure, pendant le troisième acte. Elle n'en est pas. *(On entend la sonnette de l'entr'acte. Tous cessent de tourner.)*

LE PRÉSIDENT

L'action va continuer. Regagnons nos fauteuils. *(Il sort au fond avec sa fille.)*

LE SOLDAT

On va peut-être rigoler, à cet acte-ci. *(Il sort avec le caporal.)*

LE BIBLIOTHÉCAIRE, *même jeu.*

Tâche de comprendre, hein ?

LE VIVEUR, *se détachant.*

Je vous laisse.

LE PHARMACIEN, *sortant.*

Bonne chance !

(Pendant que le public achève de sortir, le viveur s'approche du buffet.)

LA TENANCIÈRE

Qu'est-ce que je verse à monsieur? Un petit Calvados?

LE VIVEUR

Non, du doux, j'attends un poule.

LA TENANCIÈRE

Sirop d'orgeat?

LE VIVEUR

C'est ça... Et deux verres.

(*La tenancière verse le sirop et dispose les verres sur une table. Elle paraît à gauche. Elle porte son costume de scène, une robe de soie grise, sur laquelle elle a jeté un manteau. Une écharpe sur les cheveux. Son maquillage doit produire l'impression d'un maquillage de théâtre, vu à la ville.*)

LE VIVEUR, *allant à Elle.*

Ça, c'est gentil!

ELLE

Vous trouvez?

LE VIVEUR

J'avais une peur que vous ne veniez pas! Asseyez-vous. (*Ils s'assoient.*) Vous êtes toute rouge, pauvre petite caille!

ELLE

C'est que je ne suis pas démaquillée!

LE VIVEUR

Comme ça doit être malsain, ce maquillage!

ELLE

Malsain ?

LE VIVEUR

Pour l'épiderme. Il y a des hommes à qui ça déplairait. *(Égrillard.)* Moi, c'est tout le contraire... Oui, tout le contraire ! *(Elle baisse les yeux.)* Buvez un peu. C'est du sirop. *(Elle boit.)* Savez-vous ce que j'ai pensé, quand nous nous sommes croisés devant le théâtre ?

ELLE

Non.

LE VIVEUR

Je me suis dit : « Cristi, la jolie fille ! » Et vous, qu'est-ce que vous avez pensé ?

ELLE

Je me suis dit : « Tiens, voilà le marchand de billets ! »

LE VIVEUR, *inquiet.*

Marchand de billets ?

ELLE

Je suis très myope.

LE VIVEUR

Au moins, je ne vous déplais pas ?

ELLE

Mais pas du tout.

LE VIVEUR

Ces Parisiennes ! On ne sait jamais ce qu'elles pensent. Ah ! je les connais, les mâtines !

ELLE

Ah oui ?

LE VIVEUR, *transporté.*

Ah ! Paris ! Paris ! Les théâtres ! Les cafés ! L'Hôtel de Ville ! Monumental, l'Hôtel de Ville !... Et la Porte Maillot ! Et la Madeleine !

ELLE, *énigmatique.*

Et la Bastille !

LE VIVEUR

Et Saint-Germain-des-Prés !

ELLE, *même jeu.*

Et Montmartre !

LE VIVEUR, *éperdu.*

Montmartre ! Quel paradis !... J'y allais tous les soirs !... J'y ai connu des tas d'artistes, dans les brasseries !... Ah ! ils ne s'embêtent pas, les gaillards ! Bon Dieu ! Quelle vie ! Ici, voyez-vous, le terrible, c'est qu'un homme intelligent ne peut pas trouver l'emploi de ses facultés !... On finit par se dire : « Mais à quoi bon l'intelligence ? » Il ne m'arrive pas une fois par an de rencontrer une femme avec qui je puisse échanger des idées ! Vous l'êtes, vous, intelligente !

ELLE

Vous croyez ?

LE VIVEUR

Ça se voit tout de suite. Et puis, vous êtes triste... J'adore ça !

ELLE

Tant mieux.

LE VIVEUR, *l'enlaçant*

J'ai toujours rêvé d'être aimé par une femme triste... Vous avez des épaules épatantes !... J'ai horreur des poitrines trop hautes ! *(Il la caresse. Elle ferme les yeux, douloureusement.)* Alors, c'est convenu ? Cette nuit, chez moi, après le théâtre ? *(Elle fait signe que oui.)* Et vous savez, ma mignonne, vous ne le regretterez pas. Oh, je ne m'en fais pas accroire. Je sais bien que je n'ai pas toujours été aimé pour moi-même.. Mais enfin, de tous les fils de famille de la localité, je suis le moins décati, le plus généreux... et je suis surtout celui qui connaît le mieux la femme !

(Pendant qu'il parle, Lui est entré à gauche, a fait quelques pas indécis, a traversé la pièce et est sorti au fond. Elle tressaille.)

Qui est cet individu ?

ELLE

C'est quelqu'un... quelqu'un de la troupe... *(Elle se retourne et s'aperçoit que Lui les observe, se dissimulant. Au viveur :)* Il faut que je rentre dans ma loge.

LE VIVEUR, *lui tenant les mains.*

Déjà ?

ELLE

Oui, tout de suite.

LE VIVEUR, *la retenant.*

Vous avez le temps... L'acte vient de commencer.

ELLE

Je dois changer de costume.

LE VIVEUR, *même jeu.*

Rien qu'une minute encore, ma chérie ! J'ai tant de choses à vous dire !

ELLE, *d'un ton très naturel.*

Avez-vous peur des coups de revolver ?

LE VIVEUR, *ahuri.*

Hein ?

ELLE

Je vous demande si vous avez peur des coups de revolver.

LE VIVEUR

Quoi ? Quel revolver ?

ELLE

Si vous ne me lâchez pas, il est possible que l'homme qui est là tire des coups de revolver.

(Le viveur la lâche brusquement avec un Ha ! de saisissement. Puis, il se reprend et éclate de rire. Elle traverse vivement et sort à gauche.)

LE VIVEUR, *la suit en riant.*

Ah ! Sacrée petite blagueuse ! Elles sont épatantes, ces Parisiennes ! Seulement, tu sais, avec

moi, ça ne prendra pas !... Je connais la femme, moi !. . Je connais la femme !...

(Il sort à gauche, riant et parlant toujours. Lui descend lentement du fond, la démarche incertaine. Il tourne autour de la table où Elle était. Il s'assied sur la chaise qu'elle avait et joue machinalement avec sa cuiller.)

LA TENANCIÈRE

Qu'est-ce que je verse à monsieur ? Un petit Calvados ?

RIDEAU

ONZIÈME TABLEAU

Une chambre d'Hôtel. Obscurité complète. Elle, est couchée. On entend un bruit de clef à la porte.

ELLE, *se retournant.*

C'est toi, mon chéri ? *(Il entre, portant un bougeoir. Lueur vacillante.)* Impossible de fermer l'œil ! J'ai entendu sonner minuit et demie une heure moins le quart, une heure. Je n'en peux plus de fatigue. *(Il s'arrête au milieu de la chambre, son bougeoir à la main et la regarde, l'air hébété.)* J'avais peur, toute seule... Cette vieille bâtisse est pleine de bruits... Sans doute le vent de la mer dans les greniers... Et puis, il y a des souris... *(Elle touche la cloison.)* Le papier est collé sur toile... On les entend courir tout près, là-derrière... Je suis contente que tu sois rentré. *(Brusquement, il laisse tomber le bougeoir qui s'éteint. Il reste immobile.)* Qu'est-ce que tu as, mon chéri ? Attends, j'ai des allumettes. *(Elle se lève.)* Où est le bougeoir ? Tu ne l'as pas ramassé ? *(On entend qu'elle heurte du pied le bougeoir. Elle le ramasse, l'allume et le pose sur la table.)* Mais qu'est-ce que tu as ? Pourquoi ne dis-tu

rien ? *(Il a un rire gêné. Elle s'approche de Lui.)* D'où viens-tu si tard ? *(Tout à coup, Elle comprend qu'il a bu. Avec compassion :)* Ah ! tu sens encore l'eau-de-vie, mon chéri !

LUI, *ivre*

Pas l'eau-de-vie... whisky soda ! Whisky soda... J'étais au bar américain... Ce sont des Anglais qui me l'ont offert... Ils m'ont raconté leurs vies... Voilà... voilà des vies !... En Russie, au Japon, aux Indes, toujours en route ! Et ils en font, de l'argent !

ELLE

Assieds-toi. Je vais te déshabiller.

(Elle le conduit à une chaise où il se laisse tomber en bavardant.)

LUI

Il faisait bon, dans ce bar... Les chaises, les tables, tout est en bambou... et il y a deux mulâtres qui servent... Avec les histoires de ces Anglais, je me croyais aux colonies... ou sur un paquebot... Tu sais... le paquebot des Indes, qu'on a vu tantôt ? J'ai froid, ici.

ELLE

J'ai demandé au garçon de faire du feu... Il a refusé. Il a dit que la cheminée ne tirait pas, que la chambre serait pleine de fumée... Ce n'est peut-être pas vrai...

(Elle lui prend son chapeau, dénoue sa cravate, enlève son col. Elle s'agenouille de-

vant lui et commence à délacer ses bottines. Peu à peu, les larmes la gagnent Elle appuie sa tête sur ses genoux et pleure.)

Tu avais donc tant de chagrin... tant de chagrin que ça ?

RIDEAU

DOUZIÈME TABLEAU

Une salle d'attente dans une gare, la nuit. A droite et à gauche, banquettes noires. Au milieu, une table. Un bec de gaz invisible éclaire vaguement, d'en haut. Sur la banquette de droite, on distingue une forme assoupie, l'ingénue. Sur celle de gauche, la duègne somnole, ayant à ses côtés le panier de son chien. Saint-Gallet estaccoudé à la table, face au public. Il bâille. Des valises, des cartons sont épars.

LARNAUDY, *entre par le Ier plan gauche, de mauvaise humeur.*

Le buffet est fermé !

SAINT-GALLET, *bâillant.*

A quelle heure ouvre-t-il ?

LARNAUDY

A six heures.

SAINT-GALLET

Et le train part ?

LARNAUDY

A cinquante-huit. Pas moyen de bouffer. *(Il s'assied à gauche, grommelant.)*

SAINT-GALLET, *bâillant.*

Je m'en moque, j'ai des sandwiches. *(Il prononce " sandouiches ".)*

LARNAUDY

Eh bien, mange-les, mais n'en parle pas.

SAINT-GALLET

Je n'ai pas faim.

LARNAUDY

Alors, offre-m'en.

SAINT-GALLET

Non, mon vieux, je me connais ; j'aurai faim dès qu'on roulera.

LA DUÈGNE, *se penchant au-dessus du panier.*

Ça y est, vous l'avez réveillée ! *(Parlant à sa chienne.)* Oui, ma fille, oui... Ils nous ont réveillée, les vilains hommes... Nous qui dormions si bien !... Est-ce pas, ma fille... qu'on dormait bien dans cette petite gagare ?... Na, on va se rendormir. Dodo, mon petit chienchien, dodo...

LARNAUDY

Vous feriez mieux de lui donner un peu de chocolat.

LA DUÈGNE

Pourquoi, du chocolat ?

LARNAUDY, *vague.*

Du chocolat...

MONTREDON, *entrant à gauche.*

Le buffet est fermé !

LARNAUDY

Nous le savions, monsieur.

L'INGÉNUE, *saute brusquement sur ses pieds.*

C'est la dernière fois qu'on me fait partir à ces heures-là ! C'est trop stupide, à la fin, d'éreinter les artistes pour rien, pour le plaisir ! On sort de scène à minuit ! Le temps d'emballer ses robes, il est une heure. On rentre à l'hôtel à la demie. Il est deux heures quand on a bouclé sa valise et tu nous fais partir à cinq ! Pas moyen de se pagnoter... Il faut pioncer dans une salle d'attente ! Et on ne peut même pas, avec ces salauds qui vont et viennent tout le temps ! Ah ! non, j'en ai assez ! Si ça continue, je lâche la tournée.

MONTREDON, *se moquant d'elle.*

Mademoiselle a des doléances ? Eh bien, que mademoiselle les exprime à l'administrateur. Moi, je fais exécuter l'horaire.

L'INGÉNUE

Tu nous fais prendre des trains impossibles, exprès pour nous embêter. Il y en avait un autre, à dix heures du matin. Pourquoi ne l'a-t-on pas pris ?

MONTREDON

Parce qu'il n'arrive à Roubaix qu'à sept heures du soir.

L'INGÉNUE

Pour jouer à neuf, c'est assez tôt, il me semble !

MONTREDON

Mademoiselle oublie que j'ai ma répétition de décors

L'INGÉNUE

Je m'en fous, de ta répétition de décors !

MONTREDON

Mademoiselle préfère recevoir un plafond sur la gueule au milieu de la représentation ?

L'INGÉNUE

Je préfère ne pas crever ! Ah, oui, je vais me plaindre à l'administrateur. Et dès ce soir encore, tu peux y compter !

MONTREDON

Bon. Moi, je lui dirai que mademoiselle est arrivée, hier, au théâtre avec une heure de retard et qu'elle a raté son entrée.

L'INGÉNUE

Je m'étais endormie.

MONTREDON

Avec qui ?

L'INGÉNUE

Ah ! toujours pas avec toi, espèce de cochon !

LARNAUDY

Mange, ma petite fille... Ça te calmera les nerfs... Mange un peu de chocolat.

L'INGÉNUE, *pleurant d'entêtement.*

Je n'ai pas faim... j'ai sommeil! Ça devrait être défendu par la loi, de priver une femme de sommeil!

LA DUÈGNE

Elle a raison!... Depuis trois jours, on dort en chemin de fer, dans les gares... Ça ne peut pas continuer... Ma chienne est surmenée.

MONTREDON, *levant les bras.*

Ah! si le cabot commence à fatiguer!

LA DUÈGNE

Cette petite bête a besoin de repos, aussi bien qu'un grand corps comme vous, monsieur Montredon! Et davantage, peut-être!

LARNAUDY, *avec conviction.*

Moi, je peux me passer de sommeil, mais à une condition, c'est de manger solidement.

SAINT-GALLET, *lamentable, la tête dans ses mains.*

L'embêtant, c'est que ma mémoire fout le camp... Encore trois semaines de cette vie-là et je ne réponds plus de moi.

MONTREDON

Ce sera gai! Tu restes déjà en carafe six fois par représentation.

SAINT-GALLET

Non, mon vieux, je ne reste pas en carafe; j'embrouille mes rôles, c'est différent. Quand on joue

depuis vingt ans, et toujours des curés, il vous revient du vieux texte. Ça ne s'appelle pas rester en carafe.

MONTREDON

Le résultat est le même.

ELLE, *entre par la gauche, portant un carton à chapeaux, suivie de Lui, enveloppé d'un cache-nez, une valise à la main.*

Vous savez que le buffet est fermé?

LARNAUDY, *se levant brusquement.*

Pas possible!

MONTREDON, *la main sur le cœur.*

Vous m'en donnez, un choc!

ELLE, *s'asseyant.*

Je n'en peux plus, Montredon!... Je ne sais pas si je pourrai jouer ce soir.

LUI

Elle n'a pas fermé l'œil depuis deux jours, c'est terrible! *(Il tousse.)*

ELLE

Voyez au moins si on peut avoir un peu de lait chaud, du café, n'importe quoi.

MONTREDON

Puisque le buffet est fermé!

ELLE

Tâchez de le faire ouvrir!

MONTREDON

Bon, je veux bien essayer. *(Il sort à gauche.)*

LARNAUDY, *à Lui.*

Et cette laryngite, mon cher maître?

LUI, *toussant.*

Ça ne va pas fort!

LARNAUDY

Je connais un remède que Guitry m'a indiqué. Nous voyagions en Russie, quand un soir, à Moscou, le Grand-Duc Constantin, qui m'honorait de son amitié...

SAINT-GALLET

Ah! non, mon vieux, pas l'histoire du Grand-Duc! Je t'en prie!

LARNAUDY

Mais monsieur ne la connaît pas... *(Montredon rentre à gauche.)*

ELLE

Eh bien?

MONTREDON

Rien à faire pour le moment. Mais on aura largement le temps de bouffer tout à l'heure.

LARNAUDY

Comment cela?

MONTREDON

Le train a une heure vingt de retard. *(Mur-*

mures de désapprobation.) Quoi? Vous n'êtes pas contents? Vous vouliez dormir, dormez!

L'INGÉNUE

Crotte! Crotte! Crotte!

MONTREDON

Qu'est-ce qu'il lui prend, à celle-là?

L'INGÉNUE, *furieuse.*

Il me prend que je ne reste pas ici pendant deux heures encore... Je rentre à l'hôtel et je me fous au pieu!... Si je rate le train, tant pis, vous prendrez le suivant. C'est trop fort!... Nous pouvions passer la moitié de la nuit dans nos draps et Monsieur nous fait poireauter des heures ici!... Tu ne pouvais pas le savoir, qu'il avait du retard, ce train? *(Elle sort.)*

LA DUÈGNE, *inquiète.*

Il faudrait lui donner son billet...

MONTREDON, *qui en a vu bien d'autres.*

Vous frappez pas, madame Gueuroz! Elle sera là dans un quart d'heure... Elle est allée finir le garçon d'étage.

RIDEAU



TREIZIÈME TABLEAU

Une chambre d'hôtel, en Flandre. Elle, est couchée. Lui, est assis dans un grand fauteuil, près d'une table où sont posés une bouteille et un verre. On entend un carillon.

ELLE, *énervée.*

Quel ennui d'être à côté du beffroi! Ce carillon, tous les quarts d'heure, c'est insupportable!

LUI, *la tête penchée en arrière, rêvassant.*

Non... c'est joli... c'est caressant... c'est comme une idée qui cherche à vous séduire... c'est l'idée de Dieu qui vous dit : « Je suis là, au-dessus de vous, attendant.. Tâchez donc de venir jusqu'à moi »... Évidemment, il faudrait. Ce serait la paix... l'acceptation...

ELLE

Ne t'endors pas là, mon chéri... Viens te coucher.

LUI, *la regardant.*

Pas la peine... je ne dormirais pas.

ELLE

Pourquoi?

LUI

Je sens que je ne dormirais pas. (*Elle soupire profondément et se lève.*)

ELLE

Il faut tout de même essayer... Il est deux heures et demie...

LUI

Inutile.

ELLE

Nous partons à huit heures.

LUI

Recouche-toi. Ne t'occupe pas de moi.

ELLE, *passant un peignoir.*

Ça ne peut pas continuer.

LUI

Quoi?

ELLE

Tu ne peux pas continuer à te tourmenter ainsi.

LUI

Je n'y peux rien.

ELLE

Autrefois... tu ne souffrais pas... Et maintenant que tu n'as plus de raisons de souffrir... c'est maintenant que tu souffres.

LUI

C'est ainsi.

ELLE

N'avais-tu pas tout accepté?

LUI

Alors toi, tu as tout surmonté?...

ELLE

Je ne me laisse pas, comme toi, dévorer par le passé.

LUI

Les femmes ne peuvent regarder ni huit jours en avant, ni huit jours en arrière.

ELLE

Toi, tu ne vis que de souvenirs... Et quels souvenirs! Les plus tristes, les plus honteux! C'est comme une eau noire où tu te plonges sans cesse. Impossible que tu ne deviennes pas malade ou fou... Aie la volonté d'oublier.

LUI

Il n'y a qu'un moyen d'oublier... et c'est malheureusement un moyen imparfait... Dès que je suis dégrisé... tout revit... tout recommence...

ELLE

Quand je te sens aussi profondément malheureux... je m'en veux presque de ne pas souffrir autant que toi.

LUI

C'est tout à fait maladif de se ronger ainsi, je le sais bien... Mais il ne suffit pas de voir son mal pour le guérir... *(Il se lève.)* Allons, tu as raison, il faut faire semblant de dormir. *(Il enlève son veston.)* On gèle, ici. Ça sent la suie froide, le moisi. C'est un vrai bouge!

ELLE

Et Larnaudy qui nous recommandait cet hôtel!

LUI

Les cabots y sont descendus?

ELLE

Presque tous. Je me demande pourquoi. Tu as vu les gens qui étaient au café? Quelles vilaines figures! Ce nègre qui faisait la cour à la demoiselle du comptoir... Il doit avoir la chambre voisine... J'ai entendu parler dans une langue étrangère... Ce n'était ni du Flamand, ni de l'Allemand, ni de l'Anglais... Ce n'était pas une langue européenne. *(Elle frissonne.)* Quel froid! Couche-toi donc.

LUI, *comme malgré lui.*

Il devait faire meilleur à Bourges, dans ta chambre de l'hôtel Jacques-Cœur.

ELLE, *le regardant.*

Pourquoi devait-il faire meilleur?

LUI

Ce n'est qu'une supposition... Je n'y suis pas entré.

ELLE

Encore?

LUI

Dis-moi donc comment les choses se sont passées, avec ce jeune homme que tu as rencontré à la brasserie.

ELLE

Tu me l'as déjà demandé dix fois!

LUI

Je me suis aperçu que tes explications ne concordaient pas.

ELLE

Quelle idée!

LUI

Tu m'as dit qu'il était entré malgré toi.

ELLE

C'est la vérité.

LUI

Ta porte n'était donc pas fermée au verrou?

ELLE

Non.

LUI

Pourquoi? Puisque tu ne voulais pas le laisser entrer?

ELLE

Je ne sais pas... Je ne me rappelle pas...

LUI

Tu étais décidée à le recevoir. Premier mensonge!

ELLE

Mais non... je...

LUI

Ensuite?

ELLE, *avec lassitude.*

Je t'ai tout dit!... Tu sais tout... Sauf pourtant l'incroyable platitude et le vide et l'ennui d'une pareille aventure. Cela, tu ne peux pas l'imaginer!

LUI

Il y en a peut-être eu d'autres, moins ennuyeuses et que tu ne m'as pas avouées.

ELLE

D'autres? Mais je ne t'ai jamais menti... Et tu sais bien que depuis un mois...

LUI

Qui me prouve que tu n'as pas continué? Par habitude? Par vice? Par indifférence?

ELLE

Tu es complètement fou!

LUI

Je n'ai aucun moyen de savoir si parmi les gens

qui traînent chaque soir dans ta loge... si parmi tes camarades de la tournée...

ELLE

Tais-toi. C'est trop absurde.

LUI

Logiquement, il est nécessaire que je me pose la question.

ELLE

Je me moque de ta logique !

LUI

Elle n'en vaut pas moins.

ELLE

Et voilà... voilà ce qui te sert à détruire ta vie! (*Un silence.*)

LUI

J'ai parfois l'impression que nous nous survivons... que nos véritables vies sont terminées depuis longtemps.

ELLE

Oui, j'ai souvent pensé la même chose.

LUI

Combien de temps estimes-tu que nous ayons été heureux ?

ELLE

Deux, trois semaines... je ne sais pas...

LUI

C'est bien cela... Nous n'aurions pas dû continuer à vivre au delà.

ELLE

Si tu l'avais voulu, je n'aurais pas eu peur de mourir.

LUI

Et maintenant? Tu aurais peur?

ELLE

Peut-être pas... Les gens parlent toujours de leur vie comme d'une pièce d'étoffe, immense, terne... et qu'il faut dérouler, dérouler pendant près d'un siècle... Pour nous, cette lenteur, ce gris seraient insupportables.

LUI

Le jour où tu voudrais, ce ne serait pas difficile. J'ai un revolver... Mais je pense à tous les idiots qui diront que nous avons manqué nos vies! Et l'irritant, c'est qu'ils auront raison! Nous avons manqué la vie!

ELLE

Laquelle?

LUI

Celle qui est faite pour les gens qui aiment un peu, qui mentent un peu, qui souffrent un peu... La vie... Nous n'avons même pas connu ça! Ah! si du moins j'avais la certitude que notre vie, à nous, celle qu'il était dans notre nature de vivre, nous l'avons pleinement vécue!

ELLE

Mon chéri... Songe à ces quelques semaines... (*Il ricane.*) Ne ris pas... Ne doute pas... Ah! qu'il y ait au moins derrière nous une chose sainte et forte que nous n'avons pas détruite!.

LUI

Ma pauvre Liette!... Alors, tu y crois donc si fermement, à ce fameux bonheur?

ELLE

Sans doute! Et toi aussi, tu y croyais! Tu disais qu'il nous était donné à cause de nos fautes!

LUI

Tu te rappelles Crouzols, le musicien, que j'ai retrouvé dans un beuglant?... Il croyait, lui aussi, que ses saletés lui avaient valu l'inspiration, le génie!

ELLE

Eh bien?

LUI

Il m'a emmené chez lui et m'a joué ce qu'il écrivait : des raclures de musique russe... de lamentables réminiscences! Je n'ai pas eu le courage de le détromper.

ELLE

Nous ne nous sommes pas trompés.

LUI

Orgueil! Orgueil! Fumées de cervelles ma-

lades !... On ne veut pas que la fange où l'on roule soit de la fange ordinaire ! On demande qu'elle sente bon ! On veut y être heureux ! On crie partout qu'on l'est ! Et il faut absolument le croire, pour ne pas défaillir d'écœurement. Ah ! duperie imbécile !

ELLE, *avec force.*

Non ! Notre amour n'était pas une duperie. N'as-tu pas honte de le renier ainsi ? Quelle affreuse manie de tout suspecter ! Je sais, moi, je sais que nous nous sommes aimés !

LUI, *comme à lui-même.*

Trois semaines !

ELLE, *tendrement.*

Il ne faut pas se tourmenter, mon chéri. Il ne faut rien regretter. On ne peut pas manquer sa vie.
(*Un carillon sonne.*)

LUI, *ricanant.*

Et l'autre, là-haut, qui vous tend ses pièges !... Ah, si seulement on pouvait s'y laisser prendre !

ELLE

Tu m'avais promis d'essayer de dormir.

LUI

Buvons, plutôt.

ELLE

Tu as assez bu, ce soir.

LUI

Suis-je ivre?

ELLE

Non, Dieu merci.

LUI

Alors, je n'ai pas assez bu... *(Il se verse à boire.)* Et toi, tu n'en veux pas?

ELLE

Non.

(Il boit.)

LUI

Il y a un poème chinois qui dit :

La vie est noire, la mort est noire;
Un singe sautille sur les tombes.
Je bois... je bois... tant que je peux boire!

(Il ricane.)

Il n'y a vraiment rien de mieux à faire! *(Il boit de nouveau.)* Tu me regardes comme si je te répugnais.

ELLE

Non, mon chéri, au contraire... Ça me fait du bien d'avoir quelque chose de mauvais à te pardonner.

(Il vide son verre, le remplit de nouveau et boit. Elle pleure.)

LUI

Pourquoi pleures-tu?

ELLE

Je ne sais pas.

LUI

Tu pleures tout le temps, ces jours-ci... Il n'y a pourtant pas de quoi. (*D'une voix forte.*) Est-ce que je pleure, moi ? (*Il boit.*) Il y a quelque chose de brillant qui s'enroule et se déroule constamment dans ma tête... On dirait un fil d'acier... C'est tout à fait agréable.

ELLE

Ne bois plus, mon petit !

LUI

Pourquoi donc ? Je me sens déjà plus gai. (*Il boit.*) C'est curieux comme ça vous éclaircit les idées ! Tu as raison : les gens qui se tourmentent sur leur destinée, le but de leur vie et autres balivernes sont des idiots ! De funèbres idiots ! (*Il boit.*) Quel but ? Quelle destinée ? Ça n'existe pas ! On n'atteint rien... On n'arrive nulle part ! Il n'y a pas d'endroit découvert où l'on puisse se maintenir et respirer... On ne peut rien posséder en paix, pas même la fange... On ne peut pas s'arrêter. Il faut rouler, rouler... Comme dans ta tournée... changer de trains, de gares, de théâtres... On a un fer rouge dans les reins, qui vous pousse de seconde en seconde... Le temps ne veut pas que nous possédions même une minute ! (*Il boit.*) Un but ? Mais qui l'aurait placé là ? L'univers se fout de nous ! La terre tourne, et elle ne connaît pas les hommes ! Personne ne sait que nous sommes là ! (*Il boit.*) Alors, à quoi bon vouloir devenir quelque chose ? Qu'est-ce que ça peut me faire d'être ho-

noré, ou de vivre dans les crachats? D'être un génie ou un gâteux ? Puisque tout homme est condamné à la même imbécillité? Pourrir sans avoir rien compris, sans avoir rien achevé, aussi seul et inutile qu'une charogne dans les sables...

(*Il remplit son verre.*)

ELLE

Assez ! assez !

LUI

Pourquoi ? Si ça me plaît de rouler par terre? Si ça me plaît d'en crever?

Je bois... je bois tant que je peux boire!

(*Il boit longuement ; très ivre.*) Fini de me faire de la bile ! A présent, je me fiche de tout! même de tes saletés !... Tu peux coucher avec qui tu voudras... Le portier de l'hôtel, si ça t'amuse. Tu entends?... Le portier de l'hôtel... Je m'en fous totalement.

(*Il boit.*)

ELLE

Calme-toi, mon chéri !

LUI, *complètement ivre, la regardant avec méchanceté.*

Je ne t'interdis qu'une chose : c'est de te moquer de moi avec tes amants ! Ça, je ne le supporterai pas !

ELLE, *interdite.*

Moi ?... j'ai...

LUI, *avec éclat.*

Tu l'as fait !

ELLE

Ne crie pas, mon chéri. Ne te mets pas en colère !

LUI

Oui... Oui... Tu fais semblant de croire que je ne sais pas ce que je dis... Ça ne prend pas... Je suis saoul, mais j'ai ma tête... Tu m'as tourné en ridicule !

ELLE, *suppliante.*

Mon petit !

LUI

Et je vais te dire avec qui : c'était avec le sous-lieutenant de Falaise !

ELLE, *interdite.*

De Falaise ?

LUI

Je vous ai entendus. Vous vous êtes moqués de mon cache-nez, à la sortie du théâtre.

ELLE

Je ne sais même plus de qui tu veux parler.

LUI, *criant.*

Admirable ! Elle lui a fait du genou dans l'omnibus, elle l'a eu dans son lit et elle l'a oublié ! Les femmes de maison non plus ne reconnaissent pas leurs clients. Elles en voient trop !

ELLE

Tais-toi. Tu n'es plus dans ton bon sens.

LUI

Ça ne m'empêchera pas de te corriger, sale fille! Et comme tu le mérites!
(*Il la brutalise.*)

ELLE

Tu me frappes? Moi? Moi?

LUI, *la frappant.*

Et après? Qui es-tu donc? Hein?... Qui sommes-nous?...

ELLE, *gémissant.*

Tu me fais mal!

LUI, *la frappant.*

Tant mieux! Et gare aux coups de pieds, si tu cries!

ELLE, *à terre, sanglotant et criant.*

Ah! tu me fais mal! Tu me fais mal!

(*On entend, venant de la pièce voisine, une voix furieuse qui gronde dans une langue incompréhensible, aux intonations bizarres. Il s'arrête. Elle se relève. Ils écoutent. Après un silence, elle éclate d'un rire hystérique.*)

LUI

Qu'est-ce que tu as?

ELLE, *riant sans pouvoir se maîtriser.*

Le nègre ! C'est le nègre !

LUI, *marchant sur Elle, menaçant.*

Ne ris pas comme ça... Tu entends ?... Ne ris pas comme ça...

(*Elle rit toujours.*)

RIDEAU

QUATORZIÈME TABLEAU

La même chambre, aux premières lueurs du matin. Le lit est en désordre. Lui, est assis à terre, adossé à la cloison, à l'autre extrémité de la chambre. Le carillon sonne. On entend frapper des coups précipités.

LA VOIX DE MONTREDON

Êtes-vous là, Juliette ? Il est sept heures et demie ! Nous partons. *(Un silence. Une autre voix prononce quelques paroles auxquelles Montredon répond :)* Vous êtes sûr qu'ils ne sont pas sortis ?... Ni l'un ni l'autre ? *(Il frappe.)* Réveillez-vous, sacrebleu, vous allez manquer le train !

(Lui, qui regardait intensément à terre, devant lui, fait un mouvement. On s'aperçoit alors qu'il tenait un revolver à la main. Il le met dans sa poche. On entend passer dans l'escalier quelqu'un qui fredonne.)

UNE VOIX

Qu'est-ce que c'est ?

MONTREDON

Juliette ne répond pas.

LA VOIX, *gouailleuse, parodiant une tirade du répertoire.*

Déjà, l'aurore aux doigts de rose
Entr'ouvre les portes du ciel
Et toi, près d'un époux morose,
Tu perds de cette heure le miel.
Réveille-toi, charmante Aline !
Viens humer l'odeur de mon parc
Et dis si ta bouche câline
Préfère aux baisers...

MONTREDON

Tais-toi donc ! (*Il frappe plus fort.*) Êtes-vous là ?

(*A quelqu'un, dans l'escalier.*)

Avez-vous un passe-partout ?

UNE VOIX

Vous voulez ouvrir ?

UNE AUTRE VOIX

Pourquoi ne répondent-ils pas ?

MONTREDON

On va le savoir.

UNE VOIX

C est une blague.

(*Bruit de serrure. Montredon entre avec Larnaudy. Lui reste immobile.*)

MONTREDON, *sans voir Lui.*

Comment ? Personne ?

LARNAUDY, *tirant un rideau et ouvrant la fenêtre.*

Attends, je vais donner du jour. (*Apercevant Lui.*) Tiens !

MONTREDON

Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

SAINT-GALLET, *qui est entré derrière eux.*

Parbleu, il est saoul !

LARNAUDY

Ce n'est pas la première fois. Ah, jeune homme ! Quel avenir vous vous préparez ! Et pas à vous seulement ! Mais aussi à votre charmante compagne !... Où est-elle donc, sa charmante compagne ?

MONTREDON

Où est Juliette ?

(L'Ingénue et la Duègne, qui descendaient l'escalier, sont entrées. Celle-ci porte le panier de son chien. Derrière elles, se glisse le nègre de la chambre voisine. Il s'immobilise dans la contemplation extasiée de l'Ingénue.)

LA DUÈGNE

Juliette n'est pas là ?

LARNAUDY, *se penchant vers Lui.*

Hé !... On vous demande où est votre femme, mon cher maître.

LUI

Je suis seul.

MONTREDON

Comment... Elle est déjà sortie ?... Mais la porte était fermée à clef... Et vous ne semblez guère en état de l'avoir fermée vous-même.

(*Le nègre, s'enhardissant, s'est approché de l'Ingénue. Il lui caresse le bras.*)

LE NÈGRE

Jolie mad'meselle ! Jolie ! Jolie !

L'INGÉNUE, *qui le remarque pour la première fois, avec un petit cri de surprise.*

Ah !... D'où sort-il, celui-là ?... Qu'est-ce qu'il lui prend ?

(*Elle le repousse contre le lit, où il se laisse tomber assis. Mais il se redresse aussitôt avec un cri d'épouvante, traverse la chambre et s'adosse, tout tremblant, près de l'entrée, désignant le lit avec des gémissements enfantins. Tumulte. Montredon et Larnaudy se précipitent vers le lit, arrachent les couvertures et découvrent le corps de Juliette. Elle est à demi nue. Un filet de sang coule de la poitrine. Le nègre sort, affolé.*)

SAINT-GALLET

Ah ! mon Dieu !

MONTREDON

Elle est évanouie !

LARNAUDY

Mais non. Tu vois qu'il y a du sang !

L'INGÉNUE, *criant.*

Ah ! ah ! à l'assassin ! à l'assassin !

MONTREDON, *se retournant.*

Toi, tu vas te taire, ou sortir d' ici !

SAINT-GALLET

Elle n'est peut-être pas...

MONTREDON

La tête... Soulevez-lui la tête.

LARNAUDY

L'oreiller, là...

MONTREDON

Il faut la redresser.

SAINT-GALLET

Non... comme ceci... là...

(*Ils la redressent. Montredon prend une des mains du cadavre et, sans rien dire, la place dans la main de Saint-Gallet.*)

SAINT-GALLET

Oui... Tout est fini.

MONTREDON

Et depuis longtemps.

LARNAUDY, *d'un ton pénétré, un peu trop à la hauteur de la situation.*

Vos chapeaux, messieurs.
(*Les trois hommes se découvrent.*)

LA DUÈGNE, *pleurant.*

Ma pauvre Juliette !

LUI, *toujours immobile.*

Sortez d'ici, racaille.
(*Les hommes se retournent.*)

MONTREDON, *désignant le cadavre.*

C'est vous, n'est-ce pas ?

LUI

Qui voulez-vous que ce soit ?

SAINT-GALLET

Vous entendez. Il avoue !

LARNAUDY

Lequel d'entre nous, messieurs, ira chercher la police ?

SAINT-GALLET

J'y vais. (*Il sort précipitamment.*)

LUI

Laissez-moi seul avec elle.

LARNAUDY, *du ton dont il démasque les traîtres, dans le répertoire.*

Jamais ! Nous gardons les issues !

LUI

Imbéciles !

LARNAUDY, *bas à Montredon.*

Il n'a même pas l'air de comprendre... Ah ! l'alcool ! (*Il va à Lui.*) Regardez, misérable ivrogne ! Votre compagne ! Notre camarade bien-aimée, pleine de jeunesse, de talent, de beauté. Regardez-la !

LA DUÈGNE, *pleurant.*

Ma pauvre Juliette !

(*L'Ingénue pleure. Montredon s'essuie les yeux. Lui reste impassible.*)

LUI

Je ne sais qui a dit : « On finit toujours par tuer la chose qu'on aime. » Oui... Ou bien, c'est elle qui vous tue. L'un ou l'autre arrive fatalement. Ce n'est qu'une question de temps.

MONTREDON

Qu'est-ce qu'il dit ?

(*Larnaudy se touche le front.*)

LUI, *tranquillement, comme discutant avec lui-même.*

Montredon aimait son art, autrefois. Mais il lui a proprement tordu le cou... Oui... Larnaudy, lui, c'est la gloire qu'il aimait... Mais il y a longtemps que la gloire l'a étranglé... étouffé sous des pannes... C'est une mort étrange, quand on y pense... Jusqu'à cette pauvre Mme Gueuroz, qui a eu, dans sa jeunesse, l'amour de la tragédie... Mais oui... Et la tragédie s'est vengée. Quant à la vie, ah, malheureuses poupées, c'est peut-être parce que vous l'aimez tant qu'elle s'amuse à vous démolir à petits coups... de surmenage en surmenage... de saison en saison... de tournée en tournée... Votre amour vous tue, ou vous tuez votre amour... On ne peut pas sortir de là.

LARNAUDY

Inutile de simuler la folie. Cette comédie ne vous sauvera pas.

LUI

Écartez-vous... Je ne la vois plus... Laissez-moi lui dire adieu. (*Il se traîne jusqu'au lit.*)

LA DUÈGNE, *pleurant.*

Ma pauvre Juliette !

LUI, *luttant contre les larmes.*

Adieu... chérie... Je ne veux pas pleurer sur toi... Je ne veux pas penser que tes épaules sont froides... et tes petites mains déjà raidies... Je ne veux pas te demander pardon... Je sais que tu ne

me reproches rien... J'étais ivre... je n'avais pas ma raison... J'ignore ce qui a soulevé mon bras... Et voilà... J'ai pourtant accompli une action sage... Nous ne souffrirons plus, ma chérie... Nous ne vieillirons pas comme ceux-ci... dans la fatigue et le besoin... jusqu'à soixante ans... jusqu'à l'hôpital... Je t'ai donné la mort... Je ne sais pas ce qu'elle est... Ah, elle ne peut pas être plus terrible que cette vie...

MONTREDON, *bas.*

Il est révoltant.

LUI, *après l'avoir longuement contemplée, étreint par une émotion puissante.*

Chérie... Tu m'as tellement aimé... il y a encore tant d'amour dans tes yeux... je me demande... Voilà qu'un nouveau doute m'assaille... et plus formidable que tous ceux d'autrefois... Tes yeux ont l'air de savoir... de comprendre quelque chose... Si l'espoir n'était pas aussi absurde que je l'ai toujours cru ?... S'il était possible que tout ne fût pas encore fini ?... Revois-tu nos souffrances ? Les comprends-tu ? Et l'infini, que nous avons cherché dans la misère, dans la boue... t'est-il enfin révélé ?... (*Un silence anxieux.*) Ou bien n'as-tu plus de souvenirs ?... plus de conscience ?... Es-tu seulement sur une rive où autre chose commence ?... au premier jour d'une autre vie ?

MONTREDON

Écartons-le. Finissons-en.

LARNAUDY

Vous ne pouvez pas rester ici.

LUI

Je sais... e sais...

LARNAUDY

Votre attitude est indécente.

MONTREDON

Relevez-vous et taisez-vous.

LARNAUDY, *avec une indignation mesurée.*

Si vous avez le cœur trop endurci pour répandre des larmes sur la dépouille de celle qui... (*Il hésite*) sur celle... enfin, si vous ne pouvez pas pleurer, respectez du moins le dernier sommeil de celle... pour qui... (*Il s'embrouille et feint que l'émotion lui ait coupé la voix.*)

LUI, *accroupi au pied du lit.*

Il n'y a pas de souffleur, à cet acte-ci, mon pauvre Larnaudy... pas de brochure, pas de texte... On ne sait plus du tout où l'on va.

LARNAUDY

Assez de blasphèmes ! Taisez-vous.

(*On entend un bruit de pas et de voix dans l'escalier.*)

MONTREDON

Voici la police !

LARNAUDY, *retrouvant tout son prestige.*

Va leur dire que l'assassin est entre mes mains ! (*Montredon sort. La Duègne et l'Ingénue reculent. A Lui :*) Préparez-vous à les suivre.

LUI

Je suis prêt.

LARNAUDY

Allons, debout !

LUI, *fouillant dans sa poche.*

Inutile.

LA VOIX DE MONTREDON, *dans l'escalier.*

Par ici, messieurs !

LARNAUDY

Vous voulez vous faire traîner ? Vous n'irez pas en prison comme un homme ?

LUI

En prison ? (*Il sort l'arme de sa poche et l'appuie contre sa poitrine. Il regarde devant lui avec une expression d'avide curiosité.*) Peut-être pas...

LARNAUDY, *se précipitant, avec un cri emprunté au répertoire.*

Que faites-vous, malheureux ?

(*Mais il a tiré. Il s'abat, la tête en avant. Aussitôt, par la fenêtre ouverte, arrive, puissante, éclatante, la musique du carillon.*)

LARNAUDY, *au Commissaire de police qui paraît à la porte, suivi de Saint-Gallet et de Montredon.*

Monsieur le Commissaire... C'est l'assassin qui vient de se faire justice !

LE COMMISSAIRE, *se penchant sur Lui.*

Vous ne l'aviez donc pas désarmé ?

LARNAUDY, *interloqué.*

Mais monsieur... Je n'avais pas cru devoir...

MONTREDON

Ce n'est pas un grand malheur, vous savez !

SAINT-GALLET

C'était un triste individu !

L'INGÉNUE

Un sale maquereau, on peut bien le dire, monsieur le Commissaire ! J'avais prévenu Juliette que ça finirait mal. Si elle m'avait écoutée...

(*Saint-Gallet la fait taire d'un geste.*)

LE COMMISSAIRE, *se relevant.*

Il est mort.

MONTREDON, *bas, à Larnaudy, se dirigeant vers le fond.*

On prend le train de midi. (*Même jeu, à Saint-Gallet.*) Le train de midi. (*A l'Ingénue qui est sur le seuil.*) Va donc apprendre, toi ; tu la doubles, ce soir !

(*Il va pour sortir, mais le Commissaire, qui a tiré son carnet et un crayon, le rappelle.*)

LE COMMISSAIRE

Non... que personne ne sorte... Les témoignages, d'abord.

(*Les hommes se regardent, ennuyés.*)

LA DUÈGNE, *sanglotant.*

Et on ne lui a même pas fermé les yeux !

(*Elle dépose le panier de son chien, va au lit et ferme les yeux de Juliette. Le Commissaire, qui se disposait à écrire, abaisse son carnet et la regarde faire avec une déférence conventionnelle.*)

LE COMMISSAIRE

Qui de vous est entré le premier ici ?

LARNAUDY

Moi, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE

Votre nom ?

LARNAUDY

Larnaudy ; par un y.

LE COMMISSAIRE, *écrivant.*

Profession ?

LARNAUDY

Artiste dramatique.

LE COMMISSAIRE, *écrivant.*

Age ?

LARNAUDY

Trente-neuf ans.

LE COMMISSAIRE, *le regarde, puis continue.*

Eh bien, dites-moi ce que vous avez vu.

LARNAUDY, *s'écoutant parler.*

Voici... Je venais de quitter ma chambre. Je descendais l'escalier pour me rendre à la gare, quand, en passant devant la porte de ma camarade...

(*Le Commissaire écrit. La toile baisse pendant que Larnaudy pérore.*)

RIDEAU

LE TEMPS EST UN SONGE

Pièce en six tableaux
représentée pour la première fois, à Paris, sur la scène du Théâtre des Arts, le 2 décembre 1919.

A GEORGES PITOEFF

PERSONNAGES

NICO VAN EYDEN..............	MM.	GEORGES PITOEFF.
SAIDYAH.....................		SOLÈNE.
ROMEE CREMERS...............	Mmes	MARIE KALFF.
RIEMKE VAN EYDEN........		LUDMILLA PITOEFF.
MADAME BEUNKE...............		SYLVÈRE.

La scène se passe de nos jours, en Hollande.

LE TEMPS EST UN SONGE

PREMIER TABLEAU

Un salon dans une vieille propriété de la province d'Utrecht. A gauche, une vaste baie ouvrant sur un parc aux verdures épaisses par trois panneaux de vitres légèrement violacées. A droite, une cheminée monumentale. Des deux côtés de l'âtre où brûle un feu de tourbe, faisant corps avec la structure de la cheminée, sont aménagés deux coins confortables chargés de coussins. Tout près, un lampadaire. Tentures grises. Sarongs. Meubles anciens. Une table à thé. Un appareil téléphonique sur un guéridon. Entrées au fond et à gauche.

Trois heures de l'après-midi, l'automne.

Au lever du rideau, Riemke Van Eyden arrange des fleurs dans un vase. C'est une jeune fille de vingt-cinq ans, aux manières douces, un peu vieillottes. Elle est vêtue avec une simplicité qui n'exclut pas une espèce de coquetterie minutieuse et désuète.

Mme Beunke, la femme de charge, entre du fond. C'est une fragile petite vieille attifée avec une élégance surannée.

MADAME BEUNKE

C'est bien à quatre heures et demie qu'arrive le train, mademoiselle?

RIEMKE

Oui, madame Beunke.

MADAME BEUNKE

J'ai dit à Jan d'atteler pour le quart. C'est assez tôt?

RIEMKE

Certainement... Je n'irai pas à la gare. Mlle Romée a téléphoné qu'elle viendrait tout à l'heure.

MADAME BEUNKE, *sortant son carnet de comptes.*

Vous n'auriez pas une minute pour vérifier les comptes, mademoiselle?

RIEMKE

Plus tard, madame Beunke, plus tard.

MADAME BEUNKE, *avec une nuance d'inquiétude.*

C'est que voilà trois jours que vous ne les avez regardés... C'est une responsabilité pour moi!

RIEMKE

Demain, je vous promets de les revoir.

MADAME BEUNKE, *remettant son carnet dans sa poche.*

Merci, mademoiselle... Ah! faudra-t-il servir le thé dès que Mlle Romée sera arrivée, ou attendre M. Nico?

RIEMKE

Je ne sais pas... Nous verrons. *(La regardant.)* Comme l'arrivée de mon frère vous agite, madame Beunke!

MADAME BEUNKE

Il faut bien que tout soit en ordre! Je me demande si je n'ai rien oublié... J'ai mis des fleurs dans sa chambre. J'aurais voulu des chrysanthèmes; il n'y en a plus dans la serre... Je n'ai trouvé que des dahlias.

RIEMKE

Chrysanthèmes ou dahlias, toutes les fleurs de Hollande lui paraîtront médiocres à côté de celles de Java. Dites-moi, vous avez pensé à la chambre de Saïdyah?

MADAME BEUNKE

Oui, mademoiselle. On a préparé celle qu'il occupait autrefois... J'ai fait enlever le lit... et mettre des nattes partout. *(Avec dégoût.)* Vous me croirez si vous voulez, mais la natte sur laquelle il couchait il y a dix ans a conservé son odeur...

RIEMKE

Vous serez indulgente pour lui, madame Beunke. Vous savez que pour mon frère, ce n'est plus un domestique. C'est un ami, presque un confident.

MADAME BEUNKE

Je sais, mademoiselle. Autrefois déjà, il en était ainsi. Moi, je n'ai jamais compris ce qu'un jeune homme de bonne famille peut raconter à un nègre.

RIEMKE, *souriant.*

Nico aime les noirs. Quand il était enfant, à Java, il se sauvait toujours dans l'habitation des boys, de l'autre côté du jardin. Et comme il y avait presque chaque jour des cas de choléra chez eux, ces escapades étaient la terreur de notre mère.

MADAME BEUNKE

Des maladies, voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là.

RIEMKE

Saïdyah donnerait sa vie pour lui, sans une hésitation, sans une phrase.

MADAME BEUNKE, *soupirant.*

Oui, s'il pouvait seulement ne pas fumer sa pipe accroupi sur les meubles et ne pas cracher sous les tapis!

RIEMKE, *posant le vase sur la cheminée.*

Voilà qui est fait.

(Elle s'assied. Mme Beunke l'imite.)

MADAME BEUNKE

Et comment avez-vous trouvé M. Nico, mademoiselle?

RIEMKE

Un peu déprimé, naturellement. Quand on a vécu sous les tropiques...

MADAME BEUNKE

Était-il content de revoir la Hollande?

RIEMKE

Oui... Je crois qu'il a conservé d'elle une certaine appréhension.

MADAME BEUNKE

Vous a-t-il parlé de sa maladie?

RIEMKE

Non, le sujet lui est encore pénible. Mais je suis sûre qu'il n'a rien oublié.

MADAME BEUNKE

Après tant d'années !

RIEMKE

Oh, ses souvenirs sont d'une précision extrême. Il m'a retracé hier des scènes de notre enfance qui étaient presque effacées de ma mémoire. Quand nous sommes arrivés des Indes, j'étais si faible que maman me portait dans ses bras. Et il paraît qu'on me nourrissait avec des œufs battus parfumés de vanille. Est-ce vrai?

MADAME BEUNKE

Oui. Vous étiez jaune comme un baby chinois et vos grands yeux cernés de fièvre se fixaient curieusement sur tout le monde. Je vous vois encore.

RIEMKE

Lui, trottait par la maison dans ses petits vêtements javanais qui faisaient rire les enfants du jardinier. Il se rappelle la tristesse que ces moqueries lui causaient... Il était déjà d'une sensibilité excessive.

MADAME BEUNKE

Et quelles nouvelles vous a-t-il données de M. et de Mme van Eyden, mademoiselle?

RIEMKE

Mes parents vont bien, madame Beunke. Il paraît qu'ils ont seulement un peu grossi et pâli, comme il arrive aux pays chauds, quand on ne mène pas une vie très active. Mon père ne va plus que deux heures par jour à son bureau. Maman ne sort presque pas. Elle remue le moins possible. Nico me l'a si bien décrite : toujours en peignoir de toile blanche dans des pièces obscures... et touchant souvent du doigt les perles de moiteur qui se forment sur son front, à la naissance des cheveux gris... Il me semble que je l'ai vue. Elle s'est habituée à mon absence. J'imagine qu'il s'est fait dans son esprit un grand calme, presque vide.

MADAME BEUNKE, *émue.*

Quelle tristesse, mademoiselle! Pourquoi Dieu ne permet-il pas qu'une fois au moins toute la famille soit réunie?

RIEMKE

Plus tard, madame Beunke, plus tard. Dans quelques années, mes parents quitteront les Indes et reviendront se fixer ici. Cette maison sera de nouveau vivante.

MADAME BEUNKE, *soupirant.*

Oui, mais alors M. Nico sera reparti. J'ai tou-

jours pensé qu'il ne resterait pas avec nous plus de deux ou trois mois. Et jusqu'au retour de vos parents, ce sera de nouveau la solitude.

RIEMKE

Eh bien, eh bien, madame Beunke, est-ce qu'on ne s'endort pas très doucement dans la solitude? Il n'est peut-être pas prudent de demander à la vie autre chose qu'un demi-sommeil.

MADAME BEUNKE

Seigneur, est-il imprudent de souhaiter vieillir parmi ceux qu'on aime?

RIEMKE

Peut-être, madame Beunke. L'affection use les forces. Et nous n'avons pas beaucoup de forces, voilà la vérité. L'heure qui sonne, un appel au téléphone, vos petits devoirs de ménagère suffisent à vous agiter, à fatiguer votre cœur. Quant à moi, s'il me fallait assumer une charge supplémentaire de tendresse, je la supporterais difficilement. Je deviens une vieille fille, madame Beunke. Je devrais aimer un perroquet ou un poisson rouge. L'amour des êtres humains est épuisant.

MADAME BEUNKE, *se levant.*

J'entends la voiture. Je vais dire à Jan qu'il ne vous attende pas.

(Elle sort par la gauche. Romée Cremers entre presque aussitôt. C'est une jeune fille de vingt-trois ans. Elle est grande, se tient droite et porte

non sans fierté une tête sculptée dans la plus saine matière vivante. Le regard de ses yeux gris et le charme un peu fantasque de ses manières révèlent un caractère impulsif et passionné. Elle porte un costume tailleur de coupe sportive.)

ROMÉE, *embrassant Riemke.*

Bonjour, chérie. Eh bien, il est là ?

RIEMKE

Pas encore ; il arrive tout à l'heure.

ROMÉE

Tu ne l'as pas ramené hier de Rotterdam ?

RIEMKE

Non. Mon père l'avait chargé d'une mission importante auprès des directeurs de sa Compagnie. Il a préféré s'en acquitter tout de suite.

ROMÉE, *s'asseyant.*

Je suis venue par le bord de l'eau... Je me sens... un peu fatiguée.

RIEMKE, *la regardant.*

C'est vrai. Tu es toute pâle. Tu n'es pas souffrante ?

ROMÉE

Ce n'est rien. N'y fais pas attention. Comment l'as-tu trouvé ?

RIEMKE, *vivement.*

Oh ! en parfaite santé.

ROMÉE

Content de son voyage?

RIEMKE

Oui. Surtout des Indes anglaises. Il s'y est arrêté plusieurs mois.

ROMÉE

Je ne le reconnaîtrai pas... C'était un adolescent, quand il est parti... C'est étrange de retrouver un homme qu'on tutoie et dont on ne sait plus rien

RIEMKE, *la regardant.*

Comme tu as mauvaise mine, ma chérie... Tu ne te sens pas mieux?

ROMÉE

Si... un peu.

RIEMKE

Veux-tu du thé?

ROMÉE

Non, merci.

RIEMKE

Qu'est-ce que tu as?

ROMÉE

Je te l'ai dit. Je suis fatiguée. Cela m'a prise tout à l'heure, au bord de l'eau.

RIEMKE

Il n'y a que vingt minutes de marche, de ta maison ici... Ce n'est pas une si petite distance qui a pu...

ROMÉE

En effet... Et pourtant, j'ai senti tout à coup une pesanteur, une lassitude singulière. *(Un silence. Elle regarde Riemke.)* Riemke, si je te confie un secret, puis-je être sûre que tu le garderas pour toi?

RIEMKE

Certainement. Mais pourquoi ce mystère?

ROMÉE

Il me déplairait beaucoup que ce que je vais te dire servît de prétexte à des conversations, à des hypothèses... Il vient de m'arriver quelque chose d'inexplicable... Je marchais tranquillement sur le sentier qui longe les étangs, quand, à la hauteur de la petite barrière blanche qui sert d'entrée à votre propriété, cette pesanteur dont je te parlais tomba sur moi. Je sais très bien que ce n'était pas de la fatigue. C'était une dépression extraordinaire, sans raison. En même temps, tout devint... pas naturel, autour de moi, et par là-même pénible, tu comprends?... Le rideau d'arbres, de l'autre côté de l'étang, était devenu tout plat, sans vie... On aurait dit des arbres de tapisserie... Il n'y avait plus d'effets de lumière ou d'ombre, plus de vent... Tout était... intensément tranquille et désagréable. Cette gêne, cette oppression augmentaient à chaque pas... J'avais conscience de quelque chose d'insolite... et même d'effrayant... A ce moment, un brouillard a enveloppé l'étang et j'ai vu tout à coup sur l'eau, à ma gauche, une tête d'homme... Il n'était pas loin

du bord et je distinguais très bien ses traits... Je le reconnaîtrais entre mille.

RIEMKE

Ce ne pouvait pas être un baigneur. En cette saison, l'eau est dangereuse.

ROMÉE

C'est ce que je me dis tout de suite. Cet homme était certainement en train de se noyer. Mais au bout de quelques secondes, sa tête disparut aussi subitement qu'elle m'était apparue

RIEMKE

Et tu n'as pas crié ? Appelé au secours ?

ROMÉE

Je ne pouvais pas. D'ailleurs, je savais que cela n'aurait servi à rien.

RIEMKE

Comment, tu savais ?

ROMÉE

Oui, cet homme était peut-être à dix mètres du bord et pourtant, j'avais la sensation qu'il en était séparé par d'énormes distances, qu'on ne pouvait pas l'atteindre.

RIEMKE

Et alors ?

ROMÉE

C'est tout. Peu à peu, la peur et l'oppression m'ont quittée... Le brouillard s'est dissipé... Les

choses ont repris leur aspect ordinaire et je suis entrée dans votre jardin. Peux-tu comprendre ce qui m'est arrivé ?

RIEMKE

Non... Je suis aussi troublée que toi... Il y a un point qui me frappe, dans ton récit. Tu dis que les objets avaient une apparence pas naturelle... Et pourtant, tu les décris avec une extrême précision... Crois-tu que l'homme existait réellement... ou bien que tu l'as vu dans une espèce d'hallucination, de rêve éveillé ?

ROMÉE

Oh ! je ne rêvais pas. Tout me semblait vrai.

RIEMKE

Tu as parlé du brouillard. Il n'a pas fait de brouillard.

ROMÉE

Je t'assure que si. Une brume très légère, qui n'a duré qu'un instant. Ce que vous appelez des flammes de mer.

RIEMKE

J'ai pu ne pas remarquer.

ROMÉE

J'étais si lucide que j'ai immédiatement observé les changements que vous avez faits à cet endroit-là, depuis ma dernière visite.

RIEMKE

Quels changements ?

ROMÉE

Mais les roseaux, d'abord. Vous avez fait couper les roseaux le long de la berge.

RIEMKE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que tu me dis là ? Nous n'avons pas fait couper les roseaux.

ROMÉE

Si, voyons... à l'entrée de la propriété... Il n'en reste plus un seul...

RIEMKE

Mais Romée... je t'assure que tu te trompes. Tu parles bien de la rive qui est à nous ?

ROMÉE

Oui... près de la barrière blanche.

RIEMKE

On n'a pas coupé les roseaux à cet endroit-là... On ne les a coupés nulle part, depuis que la propriété nous appartient.

ROMÉE

C'est trop fort. Et vous n'avez pas placé là une barque ? Une barque verte ?

RIEMKE

Il n'y a pas de barque.

ROMÉE

Allons vérifier.

RIEMKE

Inutile, on voit l'endroit d'ici. Regarde.

ROMÉE, *devant la baie.*

Tu as raison... Les roseaux sont là, comme avant.

RIEMKE

Comme toujours.

ROMÉE

Il n'y a pas de barque. (*Un silence angoissé.*) Il faut que j'aie eu... ce que tu disais... une espèce d'hallucination... J'ai pourtant vu...

RIEMKE, *réfléchissant.*

Évidemment, tu as vu.

ROMÉE

Cette barque était réelle... Les bancs... les rames étaient réels... Cette face était réelle...

RIEMKE

Au moment où tu as cru que l'homme se noyait, tu n'as pas appelé, disais-tu, parce que tu avais « la sensation qu'on ne pouvait pas l'atteindre ».

ROMÉE

Oui, c'est bizarre. Je le voyais tout près de moi... et je le savais à une distance énorme.

RIEMKE

Si cette distance n'était pas dans l'espace, mais dans le temps ?

ROMÉE

Comment, dans le temps?

RIEMKE

Si tu avais vu cet endroit non tel qu'il est actuellement, mais tel qu'il a été jadis?

ROMÉE

Et l'homme?

RIEMKE

L'homme a pu exister autrefois... se baigner là... s'y noyer...

ROMÉE

Je ne crois pas aux revenants...

RIEMKE

Tu connais Charlotte Brandès?

ROMÉE

Oui, je l'ai rencontrée ici.

RIEMKE

Elle se promenait un soir au fond de son parc, en Gelderland, quand elle aperçut de la lumière dans le pavillon de thé... Elle s'approcha, très intriguée, et, par les petits carreaux violets, elle vit une société attablée... Toute une famille en habits du siècle dernier, qui prenait le thé paisiblement.

ROMÉE

Que fit-elle?

RIEMKE

Elle eut assez de sang-froid pour revenir, cinq

minutes après, avec les domestiques. Le pavillon était vide, la serrure intacte. On mena une enquête qui n'aboutit à rien.

ROMÉE

Comment explique-t-elle cette apparition ?

RIEMKE

Elle ne l'explique pas, mais elle se sent portée à croire que les êtres peuvent laisser après eux comme des empreintes qui reparaîtraient quelquefois... C'est tout un moment du passé qui serait revenu l'atteindre.

ROMÉE

Depuis, elle n'a rien vu de semblable ?

RIEMKE

Jamais.

ROMÉE

Et elle est restée normale ?

RIEMKE

Elle ? C'est la femme la mieux équilibrée que je connaisse...

(Mme Beunke entre du fond, portant un seau de cuivre où repose une bouilloire sur des braises. Les jeunes filles se taisent jusqu'à ce qu'elle soit sortie.)

ROMÉE

Pourrait-on faire une enquête, sans que personne ·n doute ?

RIEMKE

On peut questionner Mme Beunke.

ROMÉE

Il y a longtemps qu'elle est dans la maison ?

RIEMKE

Près de quarante ans. Elle était au service des anciens propriétaires. Elle sait beaucoup.

ROMÉE

Comment la faire parler ?

RIEMKE

C'est facile.

(Mme Beunke entre de nouveau, portant un plateau d'argent, avec le service à thé et les gâteaux.)

RIEMKE

Madame Beunke, voulez-vous prendre le thé avec nous ?

MADAME BEUNKE

Merci, mademoiselle... Ces demoiselles n'attendent pas M. Nico ?

RIEMKE

Non, Mlle Romée a froid. *(Mme Beunke remplit la théière.)* Dites-moi, madame Beunke, nous parlions des Van Asbeck, qui habitaient ici avant nous... et Mlle Romée demandait s'ils avaient eu des enfants... Le savez-vous ?

MADAME BEUNKE

Ils sont morts sans enfants, mademoiselle, et c'est grand dommage, car c'était une des meilleures familles de la province.

ROMÉE

Vous êtes restée longtemps près d'eux?

MADAME BEUNKE

Plus de quinze ans, mademoiselle.

ROMÉE

Vous pouvez nous verser le thé.

(Mme Beunke verse le thé et offre le sucre.)

ROMÉE, *se servant.*

Merci.

RIEMKE

Est-ce que la maison a beaucoup changé, depuis eux?

MADAME BEUNKE

Non, mademoiselle... A part les communs et la terrasse devant l'aile nord, que monsieur votre père a fait bâtir.

ROMÉE

Et la propriété?

MADAME BEUNKE

Non plus. Les arbres ont poussé, voilà tout.

RIEMKE

Et les roseaux?

MADAME BEUNKE

Les roseaux, mademoiselle ?

RIEMKE

Y en avait-il autant qu'à présent ?

MADAME BEUNKE

Oh ! non, Mme Van Asbeck les faisait couper; elle trouvait cela plus distingué.

(*Les jeunes filles se regardent.*)

RIEMKE

Alors, la rive de l'étang était dégagée ?

MADAME BEUNKE

Complètement, mademoiselle.

RIEMKE

C'était plus commode pour pêcher ou pour canoter... Il devait y avoir une barque.

MADAME BEUNKE

Non, M. et Mme ne pêchaient pas, ne canotaient pas...

ROMÉE

Ils ne se baignaient pas non plus, dans leur étang ?

MADAME BEUNKE

Non, mademoiselle.

RIEMKE

Et personne d'autre ne s'y baignait ?

MADAME BEUNKE

Si, mademoiselle... M. Henry... (*Elle s'arrête, puis se lève.*) Mais je crois que j'entends la voiture.

RIEMKE

Restez, madame Beunke, j'y vais. (*Elle sort vivement à gauche.*)

ROMÉE

Vous disiez, M. Henry...

MADAME BEUNKE

Le neveu de M. Van Asbeck. C'était un fort nageur. Tous les jours, en été, il faisait une pleine eau dans l'étang.

ROMÉE

Ah?...

MADAME BEUNKE

Cela ne plaisait pas beaucoup à Madame. Aussi, quand venait l'heure du bain de M. Henry, elle faisait baisser les stores.

ROMÉE

Pourquoi?

MADAME BEUNKE

Mais... pour la décence, mademoiselle.

ROMÉE, *faisant semblant de rassembler ses souvenirs.*

Henry Van Asbeck... Est-ce qu'on ne m'a pas raconté qu'il était mort noyé?

MADAME BEUNKE

Oh! non, mademoiselle. Il vit encore.

ROMÉE

Tiens?

MADAME BEUNKE

Mademoiselle aura sans doute entendu parler d'un accident qui lui est arrivé.

ROMÉE

Ici?

MADAME BEUNKE

Oui, dans l'étang.

ROMÉE

Quel accident?

MADAME BEUNKE

Une crampe qui l'a pris... non loin du bord... Heureusement qu'on l'a entendu crier.

ROMÉE

Il y a longtemps?

MADAME BEUNKE

Oh! plus de trente ans. (*Bruit de voix au dehors.*) Ah! voici M. Nico...

(*Nico entre vivement de gauche, suivi de Riemke et de Saïdyah. Nico est un jeune homme de vingt-cinq ans. Une face rasée, très pâle, des yeux inquiets, les manières saccadées que l'excitation momentanée d'un départ ou d'une arrivée donne aux solitaires. Saïdyah, qui a dépassé la cinquan-*

taire, est un Javanais au teint cuivré. Il est vêtu d'un sarong, d'un veston européen et coiffé d'un turban. Il porte un paquet volumineux enveloppé d'une étoffe aux couleurs vives.)

NICO, *serrant les mains de Romée.*

Cette chère Romée...

ROMÉE, *qui l'a suivi des yeux, dès son entrée, avec une espèce d'attention hébétée.*

Bonjour...

SAÏDYAH, *saluant Romee à l'orientale.*

Salut, Nonna Cremers. (*Elle lui répond par un signe de tête. Il salue Mme Beunke.*) Comment tu vas, Nonna Beunke? Tu n'as pas changé, tu sais...

MADAME BEUNKE, *aimable.*

Vous non plus, Saïdyah.

SAÏDYAH

Eh si, ma mère. Il y a dix ans, je rabattais encore dans la chasse au tigre. Mais toi, tu étais déjà toute vieille, toute ridée, toute petite.

NICO, *à Romée.*

Je suis heureux, tu sais, bien heureux de te revoir.

ROMÉE

Moi aussi, Nico.

BIEMKE, *à Nico.*

Eh bien, l'aurais-tu reconnue?

NICO

Non, je ne crois pas.

RIEMKE, *à Romée.*

Et toi ?

ROMÉE, *secouant sa torpeur.*

Certainement, tout de suite.

RIEMKE

Allons, servez-lui du thé, madame Beunke.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le salon. Un feu vif de bois de sapin. Il est onze heures du matin, mais le ciel est si épais, les brouillards collent si obstinément à la vitre qu'il règne une demi-nuit dans la pièce.

Romée vient d'arriver. Nico la débarrasse de son imperméable.

NICO

Tu en as, du courage, de venir par un temps pareil !

ROMÉE

Pourquoi ? J'adore le brouillard.

NICO, *la conduisant près du feu.*

Viens te sécher.

ROMÉE

Riemke n'est pas descendue ?

NICO

Si, mais elle fait exprès de nous laisser seuls.

ROMÉE, *s'asseyant.*

Crois-tu qu'elle s'habitue à l'idée de nous voir partir ?

NICO

Elle se résigne. Je ne sais pas si elle est encore capable d'éprouver une souffrance aiguë. Elle redoute le chagrin, elle se défend d'avance contre lui et il la trouve déjà engourdie, comme morphinisée.

ROMÉE

Tout de même, j'aurais le cœur plus léger, si nous pouvions l'emmener.

NICO

Il ne faut pas y songer. Elle n'a jamais supporté le climat des Indes. Là-bas, la fièvre s'était installée en elle, à demeure. Elle jouait, riait, babillait, mais on la sentait dévorée par un feu intérieur. On eût dit qu'une étincelle de la grande flamme solaire avait pénétré dans ce petit corps pour le dessécher lentement.

ROMÉE

C'était une enfant. La fièvre n'épargne pas les enfants. Mais à présent...

NICO

Non. Tu ignores à quelles fragiles choses tient son existence. Elle ne pourrait plus quitter ce pays. S'il lui fallait dire adieu aux campagnes frappées de stupeur... au brouillard sur les chemins d'eau... elle mourrait... Elle tire sa vie de ce qui me détruit.

ROMÉE

Qu'est-ce qui te détruit, mon amour ?

NICO

Tu le sais bien. Ces vapeurs grises qui passent, qui passent pendant des semaines... Cette pluie qui est encore de la brume... cette brume qui est déjà de la pluie... cela me désagrège...

ROMÉE, *souriant.*

Que vous êtes drôles, tous les deux ! Toujours en train d'analyser le temps qu'il fait. Toujours à maudire ou à bénir le ciel ! Je ne le regarde pas, moi, je n'y pense pas...

NICO

Ce n'est ni très fort, ni très intelligent d'être ainsi dépendant d'une plus ou moins grande générosité de la lumière, je le sais, mais qu'y faire ? Dans la famille, nous sommes extrêmement sensibles à ces influences.

ROMÉE

Sais-tu ce que je pensais, tout à l'heure ? Si, au lieu de célébrer notre mariage là-bas, comme tu l'as décidé, on le célébrait ici, dans cette maison, je suis sûre que Riemke nous en serait reconnaissante. Elle nous verrait partir avec moins d'amertume.

NICO, *vivement.*

Oh, non ! pas ici.

ROMÉE

Pourquoi ?

NICO

Quand on a devant soi un grand bonheur, il

faut l'entourer de beauté. Or, ici, le bonheur est gâché, pourri d'avance.

ROMÉE

Soit. N'en parlons plus.

NICO

Te réchauffes-tu ?

ROMÉE

Je n'avais pas froid. Tu crois toujours que j'ai froid.

NICO, *prenant un album.*

Tiens, j'ai trouvé les photographies dont nous parlions hier.

ROMÉE, *vivement.*

Montre-les-moi...

NICO, *donnant de la lumière.*

Onze heures du matin et il fait nuit...

(Une lueur intime se répand autour de la cheminée. Le jour paraît plus blafard au dehors. Les jeunes gens feuillettent l'album.)

ROMÉE

Qu'est-ce que c'est que ces verdures étranges ?

NICO

C'est un coin de la forêt, derrière l'habitation de mes parents. (*Montrant d'autres photographies.*) Voici le port... le fleuve... une rizière... Voici la maison. La mer est tout près. De la véranda, on voit flamboyer son brasier bleu... et à l'heure du

jusant, on voit les barques malaises amarrées par l'arrière, se soulever imperceptiblement, comme pour essayer leur souffle. (*Il tourne la page.*) Le jardin.

ROMÉE

Oh !.

NICO

Chaque après-midi, le vent fait lever derrière les banyans de lourds nuages violets et l'odeur des fleurs devient aussi épaisse et sucrée qu'un sirop.

ROMÉE

Quel paradis !...

NICO

Souvent, les fougères arborescentes étalent sur une brume d'or la découpure de leurs palmes... Au cœur de la gerbe, une tige se recourbe sur elle-même, comme un doux serpent velu... Un corps humain luit à travers les bambous... Une frêle musique s'élève de la terre rouge... Tu verras... On ne peut plus vivre ailleurs.

ROMÉE, *se serrant contre lui.*

Quand je pense que ce sera là notre chez nous, notre univers, j'en frémis de bonheur et d'impatience... Mais avec toi, tu sais, je vivrais sur le plus moisi de nos canaux, n'importe où...

NICO, *se levant.*

Non. Ne dis pas n'importe où. Comment veux-tu oublier, sous un pareil couvercle ?

ROMÉE

Oublier quoi ?

NICO, *marchant de long en large.*

Ce que l'homme doit oublier : son destin, sa fatalité, cette idée que s'il peut à la rigueur se croire libre dans l'espace, il se sait prisonnier du temps. Là-bas, on arrive à ne plus y penser.

ROMÉE

Moi, je n'y pense jamais.

NICO

Tu es trop jeune. C'est une chose que l'on comprend tout à coup, vers la trentaine... Un jour, à Ceylan, j'étais seul au sommet d'une montagne. Il y avait une brume rose sur les pierres, et le soleil descendait dans un merveilleux gouffre de lumière. Soudain, j'entendis un son inexplicable... Il semblait sortir du soleil ; il était très doux, sûr, assez fort. Il cessa au bout de quelques instants, avec netteté, comme s'il avait rempli son rôle...

ROMÉE

Qu'est-ce que cela pouvait être ?

NICO

Qu'était-ce en réalité ? Je ne sais ; mais pour moi, ce fut tout à fait comme la vie.

ROMÉE

La vie ?

NICO

La vie humaine. Une harmonie inexplicable, qui résonne quelques instants et finit à un moment déterminé, marqué d'avance.

ROMÉE

Marqué d'avance ?

NICO

Oui... Un accord musical, condamné, malgré son charme, sa pureté, à être brusquement interrompu, sans raison, sans avertissement... Ah ! la seconde où cette note délicieuse s'est tue, j'ai réellement compris la féroce et l'inutile stupidité des lois de la vie.

ROMÉE, *réfléchissant.*

Nico, est-ce possible, est-ce certain, ce que tu dis là ?

NICO

Quoi donc ?

ROMÉE

La durée de l'existence serait mesurée d'avance, comme une bobine de fil ou une pièce de toile...

NICO

Pourquoi pas

ROMÉE

Ce serait affreux.

NICO

Oui, si l'homme connaissait cette mesure et la série de ses instants futurs. Heureusement qu'il l'ignore.

ROMÉE

Il est impossible qu'il la connaisse, n'est-ce pas ?

NICO

Certaines gens prétendent le contraire.

ROMÉE

Qui donc ?

NICO

Des initiés... dans l'Inde... J'en ai rencontré.

RIEMKE, *entrant de droite avec timidité.*

Bonjour.

ROMÉE

Bonjour, ma chérie.

RIEMKE

Je suis fâchée de vous déranger.

ROMÉE

Quelle idée...

RIEMKE

Mais l'architecte est arrivé, Nico.

NICO

Bien, j'y vais.

ROMÉE

Tu fais construire ?

NICO

Non, je rajeunis un peu notre vieille bâtisse.

RIEMKE, *souriant.*

Il s'imagine que je vivrai moins tristement dans une maison remise à neuf.

NICO

Cette face blafarde qui vous regarde à travers les arbres commençait à m'irriter. Et le parc... Il devenait une vraie forêt. Tu n'as pas remarqué nos hêtres, en arrivant ?

ROMÉE

Ils m'ont fait pitié. J'ai vu cinq ou six hommes en train de les mutiler.

NICO

Ils plongeaient toute l'aile nord dans une pénombre verte. On ne respirait plus, dans les chambres. Il faut du jour. (*Sortant.*) Je reviens tout de suite.

ROMÉE, *enlaçant Riemke.*

C'est effrayant, le bonheur... Depuis des années, nous n'avons pas été un seul jour sans nous voir, toi et moi : dans quelques semaines, il y aura quatre mille lieues entre nous... Et je ne suis pas triste... Je ne pleure pas... Je ne souffre pas...

RIEMKE

Je ne pleure pas non plus... Je souffre à peine... Il ne faut pas en parler.

(*Romée l'embrasse.*)

MADAME BEUNKE, *entrant du fond gauche.*

Bonjour, mademoiselle Romée.

ROMÉE

Madame Beunke.

RIEMKE

Qu'y a-t-il, madame Beunke ?

MADAME BEUNKE

Les émondeurs demandent du café, mademoiselle. Faut-il leur en faire servir ?

RIEMKE

Ont-ils fini leur travail ?

MADAME BEUNKE

Oui, mademoiselle, derrière la maison et sur l'étang, tout est fini.

RIEMKE

Comment, sur l'étang ?

MADAME BEUNKE

M. Nico leur a donné l'ordre de couper les roseaux.

(*Romée se lève.*)

RIEMKE

Ah ! je ne savais pas. (*Elle va à la baie et regarde au dehors. Après un temps, se retournant.*) Donnez-leur du café, madame Beunke.

MADAME BEUNKE

Bien, mademoiselle.

(*Depuis un instant, un soleil rougeâtre perce vaguement la brume au dehors. Mme Beunke*

éteint l'électricité, puis sort. Romée va à la fenêtre et s'arrête, frappée de stupeur. Riemke lui touche l'épaule. Elle tressaille.)

ROMÉE, *bas.*

C'est incompréhensible... Plus un roseau... et cette eau grise jusqu'au bord... L'endroit est à présent tel que je l'ai vu, il y a trois mois...

RIEMKE

Il me semble... que tu avais parlé d'autre chose, d'une barque ?

ROMÉE

Oui, mais à part ce détail... Riemke, d'où cette idée de faire couper les roseaux est-elle venue à Nico ?

RIEMKE

Je n'en sais rien.

ROMÉE

Il n'en a jamais parlé ?

RIEMKE

Jamais.

ROMÉE

Tu ne lui as pas raconté ce qui m'est arrivé là-bas ?

RIEMKE

Jamais.

ROMÉE, *désignant les étangs.*

Alors, comment expliquer ceci ?

RIEMKE

Mon Dieu... c'est une coïncidence... Il fait des changements dans la propriété. Ces roseaux étaient devenus trop touffus... Il le remarque et les fait couper. C'est assez naturel.

ROMÉE

Oui, à moins que...

RIEMKE

Quoi donc ?

ROMÉE, *se ravisant.*

Non, rien... Une idée... probablement absurde... Laisse-moi seule avec lui, tout à l'heure. Je voudrais lui poser quelques questions.

RIEMKE

Soit. Mais crois-moi, ne le mets pas au courant de ton aventure.

ROMÉE

Non, non.

RIEMKE

Elle le frapperait, l'inquiéterait ; il ne faut pas. Il est déjà très sombre en ce moment.

ROMÉE

Oui, j'ai remarqué.

NICO, *entrant de gauche.*

Cet architecte est un maçon. Il veut bâtir des tourelles ! Il ne comprend pas que je désire simplement que cette maison n'ait plus l'air d'un visage.

RIEMKE

Lui as-tu expliqué ta pensée ?

NICO

Oui. Il m'a soumis des devis ridicules. Il suffirait de supprimer une des lucarnes et de percer une fenêtre au premier. Cette symétrie humaine disparaîtrait.

RIEMKE

Veux-tu que je lui parle ?

NICO

Je t'en prie.

(Riemke sort au fond. Nico rejoint Romée près de la fenêtre.)

NICO

Tu vois, j'ai dégagé le bord de l'étang. Cela fait bien, n'est-ce pas ?

(Un silence. Ils reviennent près du feu.)

ROMÉE

Nico, tu disais tout à l'heure que tu avais rencontré des initiés, dans les Indes.

NICO

Oui.

ROMÉE

Est-il vrai qu'ils arrivent à connaître la destinée ?

NICO

J'ai vu un vieux prêtre, à Madras, qui prétendait xplorer à son gré le passé.

ROMÉE

Et l'avenir ?

NICO

L'avenir également. C'était une espèce de philosophe religieux, comme il y en a là-bas... Nous avons eu plusieurs entretiens. Il me faisait venir sur la terrasse de son temple, au coucher du soleil... Et là, devant la grande mer indienne, il me racontait ses voyages à travers le temps.

ROMÉE

Comment arrivait-il à pénétrer dans le domaine du passé, ou du futur ?

NICO

En s'exposant la nuit près du sol et en s'abandonnant aux forces inconnues. Dans cet état de suspens, de passivité proche de la mort, des visions naissaient en lui... et il savait qu'elles appartenaient à l'avenir, ou au passé.

ROMÉE

Mais quelles preuves en avait-il ?

NICO

Pour le passé, il cherchait à vérifier par les faits ce qu'il avait entrevu dans ses expériences.

ROMÉE

Et pour l'avenir ?

NICO

Le contrôle est plus difficile... Il m'a pourtant

montré une vision de guerre, notée il y a plus de vingt ans, et qui s'est réalisée dernièrement, jusque dans ses détails, lors d'une expédition en Afghanistan.

ROMÉE

Alors, d'après lui, l'avenir serait donc déjà existant, décidé ?

NICO

Il dit que le passé, le présent et l'avenir coexistent.

ROMÉE

C'est incompréhensible.

NICO

Évidemment, notre notion du temps nous empêche de le concevoir. Mais bien d'autres choses nous sont inconcevables, qui pourtant sont. Il me disait : « L'homme se promène dans le temps comme dans un jardin... Quelqu'un marche derrière lui, portant une toile et il ne peut voir les fleurs du passé. Quelqu'un marche devant lui, portant une autre toile et il ne peut pas encore voir les fleurs de l'avenir. Mais toutes ces fleurs coexistent derrière les deux toiles et les yeux de l'initié ne cessent de les contempler. »

ROMÉE

Tu ne l'as jamais questionné sur toi, sur ton avenir ?

NICO

Je n'ai pas voulu. A quoi bon se laisser inquiér ?

ROMÉE

Crois-tu que les initiés seuls puissent avoir de ces révélations ?

NICO

Non. Il y a, en Bretagne, de vieilles paysannes qui voient les enterrements un an d'avance. Elles désignent les personnes qui y assisteront. Les femmes sont toujours plus sensibles que nous à ces émanations du futur...

ROMÉE

Quel don merveilleux...

NICO

Merveilleux, sans doute, mais stérile.

ROMÉE

Comment ?

NICO

Je ne vois pas quelle peut être son utilité.

ROMÉE

Pourtant, si l'on apprend, par exemple, qu'un danger menace quelqu'un, on peut l'en avertir.

NICO

Et après ?

ROMÉE

Le danger ne peut-il être écarté ?

NICO

Non. Les voyants n'ont jamais rien empêché. On

ne change pas l'avenir, même le connaissant. Le temps est comme un mécanisme dont on ne peut ni retarder ni suspendre le déclenchement.

ROMÉE

Alors, si une femme voyait clairement une catastrophe suspendue sur l'être qu'elle aime le plus au monde... son enfant, je suppose, elle ne pourrait pas le sauver ?

NICO

Impossible.

ROMÉE

Et que devrait-elle faire ?

NICO

Rien.... Souffrir en silence... jusqu'à l'accomplissement.

ROMÉE

C'est au-dessus des forces humaines. Il y a de quoi devenir fou.

NICO, *lui prenant la main.*

Mais qu'as-tu donc ? Tes mains sont toutes moites... et elles tremblent.

ROMÉE

C'est cette idée qu'on ne pourrait rien... même si l'on savait... C'est horrible....

NICO

Comme tu es impressionnable... Rassure-toi... ne sait presque jamais ce qu'on redouterait de voir.

ROMÉE

Ah ! heureusement.

(*Riemke entre du fond.*)

NICO

Eh bien, a-t-il compris, cette fois ?

RIEMKE

Je l'espère. Il va te soumettre un autre devis.

NICO

Sans tourelles ?

RIEMKE

Il me l'a promis.

NICO

A la bonne heure.

RIEMKE

Mme Beunke vient de me dire qu'on peut se mettre à table.

NICO, *se dirigeant vers le fond.*

Bien. (*Romée fait signe à Riemke qu'elle veut lui parler. Nico se retourne.*) Vous venez ?

RIEMKE

Tout de suite.

(*Il sort.*)

ROMÉE, *bas.*

J'ai compris.

RIEMKE, *même jeu.*

Quoi ?

ROMÉE

Ce qui m'est arrivé près de l'étang... les roseaux... tout...

RIEMKE

Eh bien ?

ROMÉE

D'abord, il y a une chose que je ne t'ai pas avouée, pour ne pas te bouleverser... Aujourd'hui, tu dois savoir. Cette face d'homme qui m'est apparue dans l'eau, c'est celle de Nico.

RIEMKE, *stupéfaite.*

De Nico ?

ROMÉE

Quand il est entré, une demi-heure après, je l'ai reconnu au premier coup d'œil.

RIEMKE

C'est absurde, c'est impossible !

ROMÉE

Cela est. Et j'ai maintenant la certitude que ma vision ne se rapportait pas au passé, mais à l'avenir.

RIEMKE

Qu'est-ce que tu dis là ?

ROMÉE

Je dis que peu à peu, le paysage se modifie, deient conforme, non pas à ce qu'il était jadis, mais ce qu'il sera un jour... (*Un silence.*)

VOIX DE NICO

Vous ne venez pas ?

RIEMKE, *répondant.*

Voilà... voilà.

(*Elles se concertent du regard et sortent.*)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Le salon. Un radieux après-midi d'été. Mme Beunke est endormie sur une chaise, son carnet de comptes sur les genoux.

Nico et Romée entrent en se donnant le bras.

ROMÉE, *riant.*

Tiens, Mme Beunke s'est endormie.

NICO

Oui, cela lui arrive souvent.

ROMÉE

Elle vieillit.

NICO

Ce n'est pas la vieillesse.

ROMÉE

Est-ce qu'elle est malade ?

NICO

Pas plus que d'habitude. Sa maladie, c'est d'exis-er. Elle pèse quarante kilos et elle a une peine trême à mouvoir sa toute petite personne... Elle tourmente horriblement au sujet du thé... des

comptes... de la poussière... Elle ne peut supporter le poids de ces responsabilités... Pour y échapper, elle va à l'église... où elle s'endort d'ailleurs aussitôt... Elle pleure aussi quelquefois... La vie est trop lourde pour elle. (*Mme Beunke s'éveille.*)

NICO

Eh bien, madame Beunke ?

MADAME BEUNKE, *sursautant.*

Monsieur Nico !

NICO

Toujours fatiguée ?

MADAME BEUNKE, *avec inquiétude.*

Je ne dormais pas, monsieur... Je... je repassais mes comptes, mentalement.

NICO, *indulgent.*

Bien, bien, ne vous tourmentez pas... Reposez-vous. (*Mme Beunke sort au fond.*)

NICO

As-tu remarqué que beaucoup de personnes, ici, ne peuvent pas porter le poids de la vie ?

ROMÉE

Pas seulement ici.

NICO

Particulièrement ici.

ROMÉE

A quoi cela tient-il ?

NICO

Je ne sais pas, peut-être au ciel... peut-être à l'eau.

ROMÉE, *le regardant.*

A l'eau ?

NICO, *s'asseyant.*

L'eau est morte, ici... On devient comme elle... stagnant, moisi. Regarde nos voisins : ils ne sont pas plus vivants que leurs maisons... Ils sont aussi insensibles, aussi mornes qu'un arbre pourri, qu'une bâtisse rongée de lèpre ou qu'un canal d'eau croupie... Ce pays me fait du mal...

ROMÉE, *tendrement.*

Nous partirons, mon chéri, nous partirons bientôt.

NICO

Je me demande parfois s'il n'est pas trop tard.

ROMÉE

Trop tard pour quoi ?

NICO

Pour s'échapper.

ROMÉE

Et pourquoi serait-il trop tard ?

NICO

Je ne suis pas bien... Je suis certainement moins ·n qu'à mon arrivée... C'est inexact, ce que je di- · tout à l'heure au sujet de l'eau... Ce n'est pas

par l'immobilité qu'on se met à lui ressembler... C'est plutôt par la croissance d'innombrables végétations. Tu sais ce que je veux dire ? Ce pullulement de mousses, de lichens, qui finit par la couvrir d'un bord à l'autre des canaux. Eh bien, je me sens positivement rongé, envahi, étouffé par une lèpre de pensées, de tourments, de doutes.

ROMÉE

Quels tourments, mon chéri, quels doutes ?

NICO

Oh ! tu ne comprendrais pas... Tu te moquerais de moi... D'ailleurs, je sens moi-même que tout cela est mesquin, maladif... C'est... ce sont de vieilles histoires... Quand j'avais quinze ans, cela m'a presque tué... Puis, là-bas, cela s'est dissipé... A présent, tout revient... tout recommence... Il y a des jours où ça me serre la gorge... où ça m'étrangle.

ROMÉE

Pourquoi ne me disais-tu rien ?

NICO

Parce qu'il n'y a pas de remède... Je le sais bien.

ROMÉE

Mais de quoi s'agit-il ?

NICO

C'est le doute... le doute sur tout... sur la vie... sur les choses, sur moi-même. Quand j'étais enfant,

je m'imaginais que mon existence était une illusion... Je ne trouvais pas, dans mes sensations, de preuves suffisantes pour croire que j'étais réellement en vie... Un peu plus tard, j'avais remarqué, en étudiant l'astronomie, que les calculs des savants sur les mouvements des astres n'étaient qu'approximativement exacts. Il y avait presque toujours un écart, une incertitude. Alors, je m'étais pris à douter de l'existence réelle de ces astres... Je me demandais s'ils n'étaient pas une espèce de décor, de trompe-l'œil, sans aucun rapport avec ce que l'homme croit savoir de leur distance, de leur poids et de leurs dimensions... Un savant à qui je fis part de cette idée, me répondit qu'il la comprenait, qu'il ne la trouvait pas absurde... C'est cette année-là que j'ai voulu me tuer.

ROMÉE, *surprise.*

Tu as voulu te tuer ?

NICO

Oh ! pas par désespoir, mais plutôt par curiosité, pour assouvir enfin ma pensée.

ROMÉE

Et tu as vraiment essayé de...

NICO

Oui

ROMÉE

Quand cela ?

NICO

y a juste dix ans...

ROMÉE

Où était-ce ?

NICO

Ici.

ROMÉE

Ah ?

NICO

Personne ne l'a su.

ROMÉE

Pourtant, quelqu'un t'a sauvé ?

NICO

Non.

ROMÉE

Tu as regagné la rive tout seul ?

NICO, *étonné.*

Quelle rive ?

ROMÉE

C'était là, n'est-ce pas, dans l'étang ?

NICO

Non... Je me suis pendu dans le grenier, près de la lucarne du milieu... Le clou existe encore... Au bout de quelques secondes, la corde a cassé. Je me suis évanoui. Je n'ai pas recommencé.

(Un silence.)

ROMÉE

Pourquoi n'as-tu rien avoué à ta sœur ?

NICO

On m'aurait surveillé, enfermé peut-être. C'est

alors que nous sommes repartis pour les Indes. L'esprit s'apaise vite, là-bas... On ne souffre plus de l'inconnaissable. On accepte la vie. Ici, on la refuse. On demande à comprendre ! (*Aprement.*) Comprendre ?... Croire, voilà ce qu'il faudrait... Destinée ou liberté, âme ou matière, il faut se confier à l'un quelconque de ces mots vides. Le repos est à ce prix. Mon mal, c'est de ne pas vouloir, de ne pas pouvoir être dupe...

ROMÉE, *l'entourant de ses bras.*

J'ai appris quelque chose, mon chéri. Tous ces tourments de la pensée sont en nous à la place de l'amour... Tous, même la pitié, même la justice, dont j'ai tant souffert autrefois. A présent, je suis indifférente à tout ce qui n'est pas toi... Tu dis que tu m'aimes... M'aimes-tu assez ?

NICO

Je t'aime jusqu'à l'angoisse.

ROMÉE

Quelle angoisse ?

NICO, *bas, cherchant ses mots.*

Ce lien qui est entre nous... ce pouvoir de ta présence... Qu'est-ce que c'est ?... S'il n'y avait que le désir... tout serait simple, rassurant... C'est à la tendresse que l'énigme commence... Et il n'y a pas de réponse. J'ai cru que ton corps enfermait une réponse... Non... J'ai cru qu'on pouvait écraser la pensée sur ton cœur... Non... C'est dans tes bras

que cette exaltation devient le plus mystérieuse... Là, paroles, silence, tout a son venin... Qu'est-ce que c'est ?...

ROMÉE, *appuyant une main sur le front de Nico.*

Ne cherche pas, ne crains pas, ne pense pas.

NICO

Impossible.

ROMÉE

Alors, dis-moi chacune de tes pensées, la plus amère, la plus maladive. Cela te fera du bien. En ce moment, à quoi penses-tu ?

NICO

Nous nous aimons... et pourtant...

ROMÉE

Pourtant ?...

NICO, *péniblement.*

Nous... cela n'existe pas... Il y a toi... Il y a moi... Je suis seul...

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Le salon. Onze heures du soir. Clair de lune. Ni feu, ni lumière.

Riemke est assise près de la baie ouverte. Romée entre du fond. Elle a son chapeau et son manteau. Riemke fait un mouvement.

ROMÉE

Oh!... Qui est ici ?

RIEMKE

Moi. N'aie pas peur.

ROMÉE

Je t'ai cherchée dans ta chambre... Que fais-tu là ?

RIEMKE

Rien... Est-il tard ?

ROMÉE

Onze heures passées.... J'allais rentrer à la maison. Tu n'as pas eu froid, dans cette fenêtre ?

RIEMKE

Non. Il fait tiède.

ROMÉE, *la regardant.*

Pourquoi es-tu triste ?

RIEMKE

Suis-je triste ?

ROMÉE

Tu as pleuré.

RIEMKE

Je ne crois pas... Où est Nico ?

ROMÉE

Dans la bibliothèque.

RIEMKE

Il ne t'a pas reparlé de son projet ?

ROMÉE

Lequel ?

RIEMKE

Retarder votre départ. Rester ici tout un mois encore.

ROMÉE

Si. Je crois qu'il s'y est décidé.

RIEMKE

Pourquoi ? Sous quel prétexte ?

ROMÉE

Il dit qu'il se sent mieux, qu'il s'est acclimaté... Je crois en réalité que c'est pour toi qu'il reste.

RIEMKE, *machinalement.*

Il ne faudrait pas.

ROMÉE

Pourquoi ? Ne le trouves-tu pas plus calme, plus gai que le mois dernier ?

RIEMKE

Il s'illusionne sur son état. Toi aussi, d'ailleurs. S'il passe l'automne ici, tout recommencera comme autrefois. A la longue, vois-tu, cette lèpre verte qui est sur l'eau, sur les arbres, sur les murs, finit par gagner les cerveaux... Comment vivons-nous, dans cette maison ?... On boit du thé, on rêve, on lit, on philosophe... On n'agit pas... Peut-être sommes-nous retranchés de la vie ?

ROMÉE

Peut-être... Et c'est peut-être parce que je sens en moi une vie ardente, que vous m'êtes si précieux l'un et l'autre... J'aime votre faiblesse... J'aime ton cœur abrité des passions... Quant à Nico, ce qui me charme en lui, ce n'est pas tant son intelligence ou sa bonté que son inutilité, son détachement. Il n'a aucune espèce d'ambition. Il ne se trouve aucune espèce d'importance... L'autre jour, à ce thé, chez les Verloren, il y avait une vingtaine d'hommes et de femmes qui discutaient... Nico se taisait et les regardait de côté, les yeux à demi fermés... Il me semblait le seul réel, le seul sage, le seul noble...

RIEMKE

Oui, le silence est noble. Le goût de la mort aussi.

ROMÉE

Le goût de la mort ?

RIEMKE

Romée... J'ai peur de certains mots. Je crains de les appliquer aux êtres que j'aime, parce qu'ils classent, ils dépoétisent. Il faut tout de même les prononçer quelquefois... Nico est malade...

ROMÉE

Mais oui. Qui ne l'est pas ? Le doute peut être une maladie... La foi en est probablement une. Il y a des gens qui sont malades de certitude. J'en connais.

RIEMKE

Es-tu sûre que le doute soit son mal... son seul mal.. ?

ROMÉE

Que veux-tu dire ?

RIEMKE

Je me demande parfois s'il ne devient pas la proie d'une idée fixe.

ROMÉE

Laquelle ? Pourquoi es-tu inquiète ?

RIEMKE

Toi, tu ne l'es jamais ?... Plus jamais ?...
(*Un silence.*)

ROMÉE

Non, plus jamais.

RIEMKE

Évidemment. Le temps s'écoule, rien n'arrive... Alors, ce qui vous a paru plein de sens et de menace vous semble incohérent, indifférent.

ROMÉE

Ce n'est pas le temps qui m'a délivrée de l'inquiétude... C'est l'amour.

RIEMKE

Je ne comprends pas. Si le danger existait, il y a six mois, il existe encore. Nos sentiments n'ont pas de prise sur ce qu'on appelle destinée.

ROMÉE

Si. La tendresse peut briser l'enchantement. J'ai parfois l'impression étrange qu'il y a eu là-bas, dans le temps à venir où se construisent les destinées, un choc sourd, un déplacement... (*Avec ardeur.*) J'ai tellement désiré qu'il vive ! J'ai tellement poursuivi le bonheur de mes pensées ! Ce n'est pas en vain. Si les passions et les rêves ne pouvaient pas créer des avenirs nouveaux, la vie ne serait qu'une duperie insensée. Autant nous enfermer dans une cage de fer garnie de pointes et nous dire : « Dansez, vous êtes libres ! »... La vie n'est pas ça !...

RIEMKE

Tu espères, parce que tu es saine. Moi qui ru-

mine sans cesse dans mon coin des pensées ambiguës, j'ai moins de confiance... D'abord, je ne crois plus aux termes dont nous nous servons. Destinée, fatalité, n'ont plus de sens pour moi. Je crois que le mot de toutes les énigmes est en nous-mêmes. Ainsi, pour ce qui nous préoccupe... (*Elle s'arrête.*)

ROMÉE

Eh bien ?

RIEMKE, *à regret.*

C'est que je ne voudrais pas te troubler, t'accabler sous des responsabilités... Pourtant, je ne puis m'empêcher de penser que l'explication du mystère est en toi, en toi seule.

ROMÉE

En moi ?

RIEMKE, *se ravisant.*

Non... Je n'ai pas le droit de t'alarmer. Je ne suis pas assez sûre.

ROMÉE

Parle. Tes réticences m'inquiètent plus qu'une précision. Que crois-tu ? Que penses-tu ?

RIEMKE

Eh bien, je pense que quand tu as vu cette face dans l'étang, aucun danger ne menaçait mon frère. Ce n'était pas une révélation du passé ou de l'avenir... Ce n'était qu'une hallucination... Mais depuis... je me demande si ce délire de ton esprit ne se transforme pas en réalité.



ROMÉE, *réfléchissant.*

Est-ce qu'une pensée... une chimère, peut devenir une réalité ?

RIEMKE

Quelquefois... C'est contagieux, la pensée... Ce que tu as rêvé, Nico a pu le rêver à son tour.

ROMÉE

Comment ?

RIEMKE

Tu lui auras, sans le savoir, communiqué ta vision... Et maintenant... il est possible, oui, il est possible que le danger existe.

ROMÉE, *troublée.*

Tu n'as pas trouvé cette explication sans motif. Il y a quelque chose que tu ne dis pas. Tu sais qu'il est en danger.

RIEMKE

Non, non. Ce n'est qu'une supposition. J'ai réfléchi, voilà tout. Ne te tourmente pas, ma chérie.

ROMÉE, *lui prenant les mains.*

Tu sais bien que tu ne peux pas mentir... Est-ce donc si grave que tu n'oses pas me le dire ? Enfin, que se passe-t-il ?

RIEMKE, *craintive.*

Une chose toute naturelle, probablement... Je suis sûre qu'elle s'expliquera... C'est une lettre...

une lettre de lui... que j'ai trouvée ce soir dans le hall... Je l'ai ouverte... à cause de l'adresse...

ROMÉE

A qui est-elle adressée ?

RIEMKE

A Gelder, le constructeur de bateaux... Tiens, je l'ai là.

(*Elle lui tend une lettre.*)

ROMÉE *allume le lampadaire et lit en tremblant.*

« De toutes les embarcations que vous m'avez montrées, celle qui me conviendrait le mieux est la barque verte. Voulez-vous me l'envoyer à l'essai pour une semaine ?... » La barque verte !... Mon Dieu...

RIEMKE

Allons, te voilà bouleversée. Il n'y a pourtant rien à craindre, puisque nous sommes averties. Nous ne laisserons pas s'accomplir le malheur, n'est-ce pas ? Nous nous défendrons.

ROMÉE

Contre qui ? Contre quoi ? Et comment se défendre ?

RIEMKE

En éloignant Nico. Une fois qu'il sera parti, tu verras, nous rirons de nos angoisses...

ROMÉE

Comment l'éloigner ?



RIEMKE

J'ai trouvé un prétexte... Tu sais que mon amie Velsen se marie ? Elle habite les environs de Rotterdam... J'avais refusé son invitation, mais rien de plus simple que de...

ROMÉE, *l'interrompant tout à coup avec terreur.*

Riemke...

RIEMKE

Quoi ?

ROMÉE

J'ai commis une imprudence terrible. Il y a quelques jours, il me parlait de sa maladie... Il me disait qu'il avait voulu se tuer, autrefois...

RIEMKE

Je ne savais pas.

ROMÉE

Personne ne l'a su, mais il a essayé.

RIEMKE

Il s'est jeté à l'eau ?

ROMÉE

Ce fut ma première pensée, à moi aussi... Que ne l'ai-je cachée !... Que ne me suis-je tue !... J'étais si troublée par cet aveu, et en même temps si sûre d'avoir tout compris, que je lui ai parlé de l'étang... Je lui ai demandé comment on l'avait secouru...

RIEMKE

Eh bien ?

ROMÉE

Il m'a regardée, surpris : il ne s'était pas jeté à l'eau. Il s'était pendu dans le grenier. (*Elle sanglote.*) Tu avais raison... C'est moi qui lui ai donné cette idée... C'est moi qui le perdrai !...

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Le salon. C'est l'automne. Le soleil baisse dans un ciel d'or. Saïdyah est accroupi au milieu de la pièce, absorbé dans une rêverie sans objet.
Nico entre du fond.

NICO

Que fais-tu là, Saïdyah ? Tu es aussi immobile qu'un de nos vieux hêtres. A quoi songes-tu ?

SAÏDYAH

A rien, *toewan* [1], à rien.

NICO

Sans doute... A quoi pourrais-tu bien songer ?... Peut-être que ceux qui s'imaginent penser à quelque chose ne pensent à rien non plus. Car qui sait s'il y a quelque chose à quoi l'on puisse penser ?...

(*Saïdyah tire une pipe de sa ceinture et demande du geste s'il peut l'allumer.*)

Oui... oui... Allume-la. (*Il le fait.*) Tu n'as pas trop froid ?

SAÏDYAH

on, *toewan.*

[1] rononcez : *touvann.*

NICO

Nous ne resterons plus longtemps ici, Saïdyah. Avant l'hiver, nous aurons quitté ce pays. Es-tu content de retourner à Java ?

SAÏDYAH

Si le maître est content, je suis content. Mais à quoi bon changer de place ?

NICO

Oui, à quoi bon ?... Et d'abord, peut-on changer de place ? (*Il s'assied.*) J'aime causer avec toi, Saïdyah... Tu me comprends mieux que personne.

SAÏDYAH

Il faudrait que j'aime bien peu le maître pour ne pas le comprendre.

NICO

Ma sœur m'aime... Ma fiancée m'aime... Et cependant, depuis quelque temps, je ne peux plus causer avec elles... Saïdyah, sais-tu ce que c'est que l'espace ?

SAÏDYAH

C'est le petit chemin que parcourt la fourmi entre deux brins d'herbe... C'est le grand chemin vide que parcourt mon œil jusqu'aux étoiles.

NICO

Et le temps, sais-tu ce que c'est ?

SAÏDYAH

C'est un chemin aussi.

NICO

Saïdyah, ni l'espace ni le temps n'existent.

SAÏDYAH

Si le maître le dit, cela doit être vrai.

NICO

Je savais bien que tu me comprenais.

SAÏDYAH

Le soleil tombe déjà. Et les marais commencent à sentir... Faut-il fermer la fenêtre ?

(*Nico ne répond pas. Un silence.*)

NICO, *près de la baie.*

Regarde ces éphémères, au-dessus de l'étang... Ils tourbillonnent dans la lueur jaune, comme s'ils étaient ivres ou fous... Ce sont des vieillards qui s'accrochent à la lumière... Il y a quatre heures, ils n'étaient pas encore au milieu de leur vie... Depuis, ils ont senti passer sur eux trente ou quarante années d'une existence humaine. Ce soir — dans dix ans — ils mourront sous les roseaux... Le temps est un songe, Saïdyah...

SAÏDYAH, *hochant la tête.*

Depuis l'époque où le maître était enfant, depuis les matins où la babou lavait ses petits membres

dans le bassin de cuivre, sous la véranda... quelque chose a pourtant passé.

NICO, *s'étendant sur un canapé, tout près de Saïdyah.*

Non... C'est notre esprit qui a traversé un songe immobile. Hier, aujourd'hui, demain, ce sont des mots, Saïdyah... Des mots qui n'ont de réalité que pour nos mesquines cervelles. Hors d'elles, il n'y a ni passé, ni avenir... Rien qu'un immense présent... Dans l'éternité, nous sommes en même temps à naître, vivants et morts... Crains-tu la mort, Saïdyah?...

SAÏDYAH

Oui, tant que tu es vivant, *toewan.*

NICO

Elle m'est indifférente. Je ne sais même pas si... (*Il s'arrête.*) Mourir, ce n'est pas dormir, ce n'est pas rêver... C'est maintenant qu'on rêve... Les arbres, la terre, les vapeurs, voilà le rêve inexplicable. Mourir, c'est s'éveiller, c'est savoir, c'est peut-être atteindre ce point de l'éternité d'où le temps n'est plus un songe... cette marche où tout coexiste.

SAÏDYAH

Est-ce que le maître n'est pas heureux? Qui lui a fait de la peine?

NICO

Personne, Saïdyah, personne.

SAÏDYAH

Parfois, quand il était petit, le maître devenait triste et regardait devant lui, comme s'il allait s'endormir. Mais pour l'égayer, je n'avais qu'à lui montrer les ronds de la lumière sur la natte, ou les nuages dorés, au-dessus du bois de palmes.

NICO

Je ne crois plus aux nuages, Saïdyah... Je ne crois plus à la lumière... Ils n'existent pas... Ou s'il existe quelque chose qui corresponde à ce que nous appelons nuages... lumière... nous ne pouvons pas le connaître... Nous ne pourrons jamais rien connaître de ce que voient nos yeux, de ce qu'entendent nos oreilles, de ce qui traverse nos cerveaux... Ah ! Saïdyah, rêver n'est rien. L'affreux, c'est de savoir que l'on rêve... C'est de marcher et de savoir qu'il n'y a pas de sol sous nos pas... C'est d'étendre les bras et de savoir qu'ils ne peuvent rien étreindre... car tout est fantômes et reflets de fantômes... Dis, s'il existait un chemin vers la certitude, vers la réalité, est-ce que tu ne le prendrais pas joyeusement ?

SAÏDYAH, *hochant la tête.*

Le maître est malheureux et il ne veut pas dire pourquoi... Et je ne sais que faire pour le contenter. N'y a-t-il donc personne qui puisse l'apaiser ? N'aime-t-il plus rien sur cette terre ?

NICO, *réfléchissant.*

'aime l'eau. (*Un silence, mystérieusement.*) Il ne

faut le dire à personne... On ne comprendrait pas... On voudrait me séparer d'elle... Qui sait ce qu'on inventerait?

SAÏDYAH

Le maître peut avoir confiance en moi.

NICO

Au début, je n'aimais pas l'eau d'ici. Je la trouvais fangeuse, immobile, répugnante. Mais depuis, je l'ai beaucoup regardée, j'ai passé des heures tout seul penché au-dessus d'elle... et je me suis mis à l'aimer... Il y a des mares noires au pied des vieux remparts... On dirait des yeux fixes qui possèdent la vérité. Quant à l'eau du grand étang... je ne sais pourquoi, elle me rappelle Romée... Elle a des passions, des colères contenues, comme celles de Romée... Parfois, elle frissonne tout à coup par places, sans qu'on sache pourquoi... Eh bien, quand Romée éprouve une surprise ou une contrariété qu'elle veut dissimuler, une de ses joues se met soudain à trembler, comme l'eau... (*Un silence.*) Cet étang paraît clair : il ne l'est pas. Sous la surface où se reflète le ciel, il y a tout un monde obscur, impénétrable. (*Bas.*) Quand on regarde Romée dans les yeux, c'est la même chose... Leur clarté n'est qu'à la surface... En dessous, il y a la même ombre, le même froid mystérieux... C'est singulier, cette ressemblance... Je lui en ai parlé un jour... elle n'a pas compris... Pendant longtemps, j'ai cru qu'elle seule pouvait me donner l'apaisement, la certitude. A présent, je me de-

mande si la vérité n'est pas au fond de l'eau... tout au fond.... sous la vase...

SAÏDYAH, *à voix basse.*

Si la vérité se cache là où tu dis... Vive l'illusion, *toewan !*

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

Le salon, quatre heures de l'après-midi.

Mme Beunke rêvasse devant le feu. Riemke entre du fond. Elle est en manteau de voyage, porte un sac et achève de boutonner un gant.

RIEMKE

Vous avez demandé la voiture, madame Beunke ?

MADAME BEUNKE

Oui, mademoiselle. Jan est en train d'atteler.

RIEMK

M. Nico n'est plus ici ?

MADAME BEUNKE

Il est monté dans sa chambre.

RIEMKE

Vous en êtes sûre ?

MADAME BEUNKE, *surprise.*

Mais oui, mademoiselle. Il fait sa valise.

RIEMKE, *regardant sa montre.*

C'est à cause du train. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

MADAME BEUNKE

Quel jour faut-il compter vous revoir, mademoiselle ?

RIEMKE, *détournant la tête.*

Dimanche, madame Beunke. Dimanche sans faute. Nous reviendrons pour dîner.

MADAME BEUNKE, *sortant son carnet.*

Tout sera prêt. Vous ne voulez pas vérifier les comptes, avant de partir, mademoiselle ?

RIEMKE

Non, je n'ai pas le temps, et je suis déjà si fatiguée...

MADAME BEUNKE, *soupirant.*

Cela fait plus d'une semaine... que vous ne les avez vus. C'est si pénible pour moi... cette responsabilité.

(*Romée entre.*)

RIEMKE, *qui n'écoutait pas.*

Madame Beunke, voulez-vous monter chez M. Nico ? Je me sens trop fatiguée.

MADAME BEUNKE

Oui, mademoiselle. Pourquoi faire ?

RIEMKE

Mais pour le presser. Pour lui dire que nous 'attendons.

MADAME BEUNKE

Bien, mademoiselle. (*Elle sort.*)

RIEMKE, *bas.*

Alors, tu as bien retenu ce que tu dois faire. Nico et moi serons ce soir chez les van Velsen... La cérémonie aura lieu demain matin... Toi, tu restes ici, tu envoies ton télégramme après-demain soir... pas avant... et tu pars pour Rotterdam dimanche.

ROMÉE

C'est entendu. Vas-tu prévenir Ida van Velsen ?

RIEMKE

Non. Notre visite est toute naturelle. Voilà plusieurs semaines qu'elle m'avait invitée à son mariage. J'avais répondu que la présence de mon frère m'empêchait de m'absenter. Il se trouve que Nico veut bien m'accompagner chez elle... Je me ravise et nous arrivons. C'est l'explication que je lui ai donnée dans ma lettre. Elle est suffisante.

ROMÉE

Dis-moi... ce télégramme... si je le fais trop pressant, trop pessimiste, Nico recevra un choc. Par contre, si je le fais incertain, rassurant, il peut hésiter à partir, vouloir revenir ici, et prendre le bateau suivant.

RIEMKE

Oui. Il faudrait que la décision du départ brusqué vînt de toi. Tu dirais, par exemple : « Ai reçu cable Java... Parents inquiets... Père assez malade... Pas danger de vie... Mais aimerait que Nico presse son retour ». Et tu ajouterais : « Je

conseille partir immédiatement. Vapeur *Samarang* quitte Rotterdam lundi. Vous y attendrai avec Saïdyah et les bagages .»

ROMÉE

Ne pas parler de l'argent ?

RIEMKE

Non. Il a une lettre de crédit sur une banque de Rotterdam.

ROMÉE

Et s'il veut, malgré tout, repasser par ici ?

RIEMKE

Je l'en dissuaderai.

ROMÉE

Chut ! Le voici.

NICO, *entre du fond une valise à la main.*

C'est nécessaire ?... Vraiment nécessaire ?...

RIEMKE

Quoi donc ?

NICO

Cette visite ?

RIEMKE

Sans doute. Nous sommes attendus. Tu as promis.

NICO

On m'a fait promettre... Cela me paraît tout à oup si absurde ! S'en aller chez des gens que je 'ai pas vus depuis quinze ans... Il faudra causer vec leurs invités ?

RIEMKE

Pourquoi pas ?

NICO

Mais je n'ai rien à leur dire, moi... je n'ai rien à dire à personne.

ROMÉE

A personne ?

NICO, *la regarde, puis baisse les yeux.*

Il me semble, à présent, que chaque parole m'éloigne un peu plus des gens... même de ceux que j'aime.

RIEMKE, *avec tristesse.*

Nico !

NICO

Je n'y peux rien.

MADAME BEUNKE, *entrant.*

La voiture est là.

RIEMKE

Partons vite. (*Elle embrasse Romée.*) A dimanche, ma chérie. (*Elle sort à gauche.*)

ROMÉE, *bas, à Nico.*

Ne sois pas sombre... Ne pense pas à moi, si mon souvenir te pèse... Laisse-toi vivre... Personne ne veut t'opprimer... Tu es libre.

(*Mme Beunke a pris le sac de Riemke et est sortie à gauche.*)

NICO

Oh ! il vaut peut-être mieux être l'esclave des

êtres vivants que de sa pensée... (*Avec une contrariété enfantine.*) Mais pourquoi ne me laisse-t-on pas en repos ? Pourquoi me traîne-t-on chez ces gens ? Si j'ai envie d'être seul, de me coucher par terre et de dormir ?

ROMÉE, *vivement.*

Tu as besoin de distractions... Cette visite te fera du bien, crois-moi.

NICO

Tu vois, toi non plus, tu ne me laisses pas... Personne ne me laisse....

VOIX DE RIEMKE

Viens-tu, Nico ? Nous allons manquer le train.

NICO *a un geste d'agacement, puis embrasse Romée.*

Au revoir.

ROMÉE

A bientôt, mon chéri.

(*Nico sort. Romée va à la fenêtre et regarde s'éloigner la voiture. Elle agite la main, en signe d'adieu. Mme Beunke rentre.*)

MADAME BEUNKE

Vous ne voulez pas dîner avec moi, mademoiselle ?

ROMÉE

Merci. Profitez donc de ces quelques jours de solitude pour vous reposer ; vous avez l'air si fatiguée en ce moment.

MADAME BEUNKE, *avec agitation.*

Oh ! je le suis toujours. Je le serai jusqu'à la fin. La fatigue n'est rien. Ce qui me tue, c'est le souci, mademoiselle, les préoccupations.

ROMÉE, *surprise.*

Qu'est-ce qui peut vous préoccuper à ce point ?

MADAME BEUNKE

Les comptes, mademoiselle. Habituellement, Mlle Riemke les examine chaque jour. C'est un grand soulagement pour moi. Depuis une semaine, elle pense à autre chose, elle n'a plus le temps d'y jeter les yeux... Figurez-vous qu'il s'est glissé une erreur, dans ces comptes. Une erreur de quatre florins. Je n'ose pas en parler. J'ai refait mes additions des centaines de fois. L'erreur est introuvable. Je n'en dors plus, mademoiselle...

ROMÉE

Vous n'avez qu'à remettre les quatre florins de votre poche.

MADAME BEUNKE, *au désespoir.*

Cela ne supprimera pas l'erreur... Les quatre florins ne sont rien... C'est l'erreur qui est terrible. (*Sortant son carnet.*) Vous ne voulez pas revoir les additions, mademoiselle ? Qui sait, peut-être que la différence vous sautera aux yeux.

ROMÉE, *presque durement.*

Non, non, madame Beunke. Je n'aime pas qu'on détruise sa vie avec des absurdités.

MADAME BEUNKE

Excusez-moi, mademoiselle... (*Sonnerie au téléphone. Mme Beunke répond.*) Allo... M. van Eyden vient de partir... Qui est-ce qui téléphone ?... Vous dites ?... Non, Monsieur ne reviendra pas avant dimanche.

ROMÉE

Qui est-ce ?

MADAME BEUNKE

M. Gelder, le constructeur de bateaux.

ROMÉE

Ah ! je suis au courant... Donnez. (*Elle prend le récepteur.*) Allo... Qu'y a-t-il, monsieur Gelder ? Une lettre ?... Au sujet de cette barque ? C'est possible... Il n'en a rien dit... Bien, je lui transmettrai vos excuses. Comment ?... Qu'est-ce que vous dites ?... Mais non, c'est inutile, puisqu'il est absent... Attendez, attendez quelques jours... D'ailleurs, je crois qu'il a changé d'avis... Pardon ?... Ah ! déjà... Eh bien, il faut... vous pourriez peut-être... Non, évidemment... il n'y a rien à faire. Au revoir. (*Elle raccroche le récepteur.*) Il paraît qu'on vient d'apporter une barque de chez Gelder. Vous n'avez rien vu ?

MADAME BEUNKE

Non, mademoiselle. C'est sans doute le jardinier qui en aura pris livraison. (*Avec inquiétude.*) Y a-t-il une note à payer ?

ROMÉE

Je l'ignore.

MADAME BEUNKE

Mademoiselle ne m'a pas laissé d'argent.

ROMÉE, *à la fenêtre, à elle-même.*

C'est cela, c'est bien cela...

MADAME BEUNKE

Je ne paie rien avant le retour de mademoiselle.

SAÏDYAH, *entrant du fond.*

Est-ce vrai, Nonna, qu'il est parti sans me dire adieu ?

ROMÉE

Il revient dans deux jours, Saïdyah !

SAÏDYAH

Il s'en va parce qu'il n'est pas heureux ici.

ROMÉE, *se retournant.*

Comment le sais-tu ?

SAÏDYAH

Il me dit tout... Il souffre parce qu'il cherche la voie.

ROMÉE

Quelle voie ?

SAÏDYAH

La voie de la vérité... Je sais ce que c'est... J'ai vu de saints hommes, aux Indes, qui lui ressemblaient. Femme, sœur, enfants, aucun être n'est agréable à leur cœur. Alors, ils partent... avec un disciple ou un boy pour mendier leur riz... et ils

vont... ils visitent les villes, les bazars, les lieux saints... ils marchent des années. Un jour, ils rencontrent le Bouddah sur une montagne ou dans un carrefour et ils sont heureux... Mais il y en a qui ne rencontrent pas le Bouddah. Ceux-là se laissent mourir de faim au fond d'une jungle... (*Un silence, hochant la tête.*) Je ne crois pas que notre enfant rencontre jamais le Bouddah... Je savais bien qu'il partirait un jour, mais j'espérais qu'il m'emmènerait avec lui. Je l'aurais suivi partout... et je l'aurais laissé seul avant la fin... car il arrive que le Bouddah se manifeste à la dernière heure, à la dernière minute... Notre enfant n'a pas voulu de moi ; je ne le reverrai plus.

ROMÉE

Mais Saïdyah, puisqu'on te dit qu'il revient dimanche.

SAÏDYAH

J'ai reçu les nouvelles, Nonna.

ROMÉE

Quelles nouvelles ?

SAÏDYAH

Les nouvelles du vent, Nonna.

MADAME BEUNKE

Laisse-nous ; tu vois que tu ennuies Mlle Romée.

SAÏDYAH, *sortant.*

Bien, bien, je m'en vais.

ROMÉE

Pauvre Saïdyah. Riemke dit qu'il donnerait sa vie pour Nico.

MADAME BEUNKE

Ce n'est pas une raison pour le tolérer au salon. Si on le laissait faire, il viendrait y fumer sa pipe tous les jours... Mademoiselle Riemke est d'une indulgence !

ROMÉE, *brusquement.*

Quelle heure avez-vous, madame Beunke ?

MADAME BEUNKE, *regardant sa montre.*

Cinq heures, mademoiselle.

ROMÉE

C'est l'heure du train ?

MADAME BEUNKE

Oui.

ROMÉE, *soupirant avec soulagement.*

Ils doivent être en wagon maintenant. Vous pensez qu'ils sont en wagon, n'est-ce pas ?

MADAME BEUNKE

Mais oui, probablement, si le train n'a pas de retard.

ROMÉE, *mettant son chapeau.*

Bien. Une belle journée, madame Beunke.

MADAME BEUNKE

Un peu brumeuse, depuis un instant.

ROMÉE, *regardant à la fenêtre.*

Tiens, c'est vrai.

MADAME BEUNKE

Ces brumes-là ne durent pas ; ce sont des flammes de mer.

(Romée se tait, immobile près de la fenêtre. Sonnerie au téléphone.)

ROMÉE

Encore...

MADAME BEUNKE, *au téléphone.*

Allo... Oui... C'est Mme Beunke... Comment ? Je ne comprends pas... Voulez-vous répéter ? Mais qui est-ce qui téléphone ? Quoi ?... Qu'est-il arrivé ?... Ne criez pas si fort.

ROMÉE

Qu'y a-t-il ?

MADAME BEUNKE

Je n'en sais rien, mademoiselle, je ne comprends même pas qui téléphone...

ROMÉE

Attendez ! (*Elle prend l'appareil.*) Allo... C'est Mlle Cremers... Qui êtes-vous ?... (*Avec surprise.*) Jan, le cocher ?... Pourquoi ne sont-ils pas partis ?... Mais qu'est-ce qu'elle a ?... (*A Mme Beunke.*) Riemke est souffrante.

MADAME BEUNKE

Oh ! mon Dieu...

ROMÉE, *au téléphone.*

Quand est-ce arrivé ? (*A Mme Beunke.*) Elle s'est trouvée mal, à la gare. (*Au téléphone.*) Et qui est ce médecin ? Bien... Écoutez... Dites-lui que je viens tout de suite et demandez-lui s'il a besoin de quelque chose...

MADAME BEUNKE

Est-ce grave, mademoiselle ?

ROMÉE

Non. Ce n'est qu'un évanouissement, j'espère. Le docteur Krall se trouvait à la gare. Il l'a transportée dans une salle d'attente. Il est auprès d'elle.

MADAME BEUNKE

Elle n'était pas bien, ces jours-ci. Elle ne peut rien supporter. Un départ, des bagages, c'est trop pour elle.

ROMÉE, *au téléphone.*

Allo... Bien. (*A Mme Beunke.*) Mme Beunke, voulez-vous me chercher un peu d'éther dans la pharmacie ? (*Mme Beunke sort vivement au fond. Au téléphone.*) Allo... Vous êtes sûr qu'il n'a rien demandé d'autre ?... Bon... Mademoiselle se trouve-t-elle mieux ? Elle n'a pas encore repris connaissance ? Oui, enfin, je viens. J'irai en courant par le parc. J'en ai pour cinq minutes.

(Elle raccroche le récepteur. Mme Beunke rentre, portant une fiole d'éther.)

MADAME BEUNKE

Voulez-vous que j'aille avec vous, mademoiselle ?

ROMÉE

Non. Préparez plutôt son lit. On peut la ramener d'un moment à l'autre.

(Elle sort rapidement à gauche. Mme Beunke sort au fond. La scène reste vide un long moment, puis Nico entre de gauche. Il s'étend et s'absorbe dans une méditation profonde.)

MADAME BEUNKE, *entre du fond, son carnet de comptes à la main. Elle sursaute en apercevant Nico.*

Vous, monsieur Nico ?

NICO, *immobile.*

Oui. Elle n'a besoin de personne. Le médecin es là.

MADAME BEUNKE

Vous n'avez pas rencontré Mlle Romée ?

NICO

Non.

MADAME BEUNKE

Elle est partie dès que Jan a téléphoné. Elle est sortie par le parc.

NICO

Je suis revenu par la route.

MADAME BEUNKE

Vous n'êtes pas inquiet, monsieur Nico ?

NICO

Riemke ?... Si, elle se réveillera trop tôt. On

se réveille toujours trop tôt... (*Levant les yeux sur elle.*) Pourquoi me regardez-vous comme une bête curieuse ? Que tenez-vous là ?...

MADAME BEUNKE

Mes comptes, monsieur Nico... J'ai fait une erreur. Alors, j'étais en train...

NICO

Montrez. (*Elle lui montre le carnet et lui indique la page. Il vérifie une addition, d'abord mentalement, puis à voix basse.*) Sept et trois neuf.

MADAME BEUNKE

Dix, monsieur Nico, dix.

NICO

Pourquoi pas neuf, ou douze ?

MADAME BEUNKE, *interloquée.*

Sept et trois font dix...

NICO

Démontrez-le ?...

MADAME BEUNKE

Mais...

NICO

On ne peut pas. On ne peut même pas démontrer que deux et deux font quatre. Les nombres n'existent pas. C'est une convention de la pensée... Vos comptes ne sont pas réels. Ce ne sont que des signes

de choses mangées, bues, dispersées, détruites. Vos comptes seront toujours faux, madame Beunke.

(Il jette le carnet à terre.)

MADAME BEUNKE, *inquiète.*

Qu'avez-vous donc, monsieur Nico?

NICO

Sommeil. Mais c'est si court, le sommeil!... Et au réveil, tout recommence.

MADAME BEUNKE

Tout quoi, monsieur Nico?

NICO

La vie, madame Beunke. Et on ne peut pas, non plus, démontrer qu'elle existe!

MADAME BEUNKE

Ça me fait mal, de vous entendre.

NICO

Dites, si un chirurgien vous apprenait qu'il existe un moyen de supprimer la cause de votre mal... Oui, de vous enlever cette petite conscience qui vous fait tant souffrir... vous ne le prieriez pas de vous opérer tout de suite?

MADAME BEUNKE

...est sûrement un péché d'écouter de pareils ...s.

NICO

Vous tenez à vos neuf cent quatre-vingt-quinze grammes de cervelle? Moi pas. Elle n'est pas lourde, la cervelle de l'homme. Et pourtant, elle l'écrase d'un poids intolérable! C'est un poids dont on n'a pas le droit d'accabler d'autres êtres. Ah, si l'on pouvait s'en délivrer! *(Il se lève.)* Songez donc, finis les tourments, finis les comptes, la poussière, le ménage... Tout disparaîtrait : murs, arbres, terre, étoiles, tout!... Et vous-même, par conséquent!

MADAME BEUNKE

Mais qu'avez-vous, monsieur Nico? Je ne vous ai jamais vu comme aujourd'hui.

NICO, *murmurant.*

Moi non plus. Parce qu'aujourd'hui, je sais que vous n'existez pas là où je vous vois. *(Se touchant le front.)* C'est là que vous êtes. Là seulement. *(Elle recule, effrayée.)* Quant à ce fantôme qui a l'air de parler, de bouger devant moi... je ne sais rien de lui. *(Il ferme les yeux. Sa figure se contracte.)* Je puis le voir ailleurs... lui répondre ailleurs.

MADAME BEUNKE

Il ne faut pas que ces demoiselles entendent des choses pareilles, quand elles reviendront! Elles auraient peur, monsieur Nico. Moi aussi, j'ai peur.

NICO

Rassurez-vous, madame Beunke. Personne n'aura plus peur de moi.

MADAME BEUNKE, *agitée.*

C'est qu'elles vont rentrer d'un moment à l'autre!... Ne restez pas ici, monsieur Nico... Je vais vous conduire dans votre chambre.

(Nico rouvre les yeux, détourne la tête et répond à une madame Beunke imaginaire, à l'autre bout de la pièce.)

NICO

J'irai seul.

(Il traverse lentement vers la gauche.)

MADAME BEUNKE

Pas par là. Votre chambre est par ici.

(Elle désigne le fond.)

NICO, *parlant toujours vers la gauche.*

Je vais changer de chambre, madame Beunke.

MADAME BEUNKE

Il n'y a pas de chambres, de ce côté-ci de la maison.

NICO, *arrivé près de l'entrée, fait le geste de toucher légèrement l'épaule à quelqu'un.*

Bonsoir, madame Beunke, bonsoir.

MADAME BEUNKE

Mais c'est la porte du jardin...

NICO

Je cherche une porte... une porte ouverte... pour sortir...

(Il sort sans se retourner. Madame Beunke avance, à pas tremblants, vers la gauche.)

MADAME BEUNKE

Où allez-vous donc, monsieur Nico?

(Elle sort derrière lui. Romée entre du fond, quelques instants après.)

ROMÉE, *appelant.*

Madame Beunke, où êtes-vous?

MADAME BEUNKE, *rentrant de gauche.*

Voilà... Voilà...

ROMÉE

Je l'ai ramenée dans l'auto du docteur... Elle va mieux. Sa chambre est-elle prête?

MADAME BEUNKE, *agitée.*

Pas encore, mademoiselle.

ROMÉE

Comment, pas encore? Je vous avais dit de la préparer.

MADAME BEUNKE

Je n'ai pas pu, mademoiselle.

ROMÉE

Pourquoi donc? Qu'avez-vous fait?

MADAME BEUNKE

C'est monsieur Nico.

ROMÉE, *affolée.*

Nico est revenu?

MADAME BEUNKE

Oui, tout à l'heure... Et il m'a dit des choses... Oh, il n'est sûrement pas bien!

ROMÉE, *même jeu.*

Où est-il?

MADAME BEUNKE

Il vient de sortir, mademoiselle.

ROMÉE, *même jeu.*

Dans le jardin?

MADAME BEUNKE

Je l'ai vu descendre du côté des étangs...

ROMÉE

Du côté des étangs... Ah!

(Elle se précipite à la fenêtre. A peine a-t-elle jeté les yeux au dehors qu'elle chancelle, comme frappée d'un coup de feu, et s'abat silencieusement.)

RIDEAU

NOTE

—

Avant leur création à Paris, le *Temps est un Songe* et les *Ratés* furent représentés à Genève, au théâtre Pitoëff. C'est M. Rodolphe Darzens et la Société Coopérative des Auteurs dramatiques français qui firent venir au Théâtre des Arts M. Georges Pitoëff et sa compagnie pour y donner ces ouvrages.

Dans le système de mise en scène adopté par M. Georges Pitoëff pour les *Ratés*, une ingénieuse division de l'espace, obtenue grâce à un praticable et à des rideaux, permet à l'action de se dérouler sur deux étages, en sept emplacements différents. Il en résulte une grande rapidité dans l'enchaînement des tableaux. De plus, l'impression de mobilité que doit produire cette succession de petits dialogues se trouve heureusement rendue par des changements de lieu véritables. La partie strictement décorative de cette mise en scène se réduit à des fonds équipés sur des perches. Le peintre décorateur chargé d'évoquer l'atmosphère particulière de chaque tableau, c'est la lumière.

Il en est de même pour le *Temps est un Songe*,

dont un jeu de tentures grises et quelques sarongs constituent tout le décor.

Il va sans dire que ces deux pièces peuvent se plier à des conceptions scéniques fort différentes. Les *Ratés* ont été joués à Berlin (par Mme Tilla Durieux), au *Tribüne Theater*, où les décors sont encore plus rudimentaires qu'au Théâtre Pitoëff. Par contre, la mise en scène que le *Stadsschouwburg* d'Amsterdam prépare pour le *Temps est un Songe* reconstitue avec une minutie tout à fait réaliste un intérieur hollandais.

H.-R. L.

Paris, septembre 1921.

TABLE

Extrait du Catalogue

THÉATRE COMPLET DE

H.-R. LENORMAND

TOME I

LES RATÉS - LE TEMPS EST UN SONGE.

TOME II

LE SIMOUN - LE MANGEUR DE RÊVES.

TOME III

LA DENT ROUGE - UNE VIE SECRÈTE.

TOME IV

L'HOMME ET SES FANTOMES - A L'OMBRE DU MAL.

TOME V

LE LACHE.

TOME VI

L'AMOUR MAGICIEN - L'INNOCENTE.

TOME VII

MIXTURE.

TOME VIII

LES TROIS CHAMBRES - CRÉPUSCULE DU THÉATRE.

TOME IX

ASIE - LA FOLLE DU CIEL.

TOME X

LA MAISON DES REMPARTS - TERRE DE SATAN.

DU MÊME AUTEUR

DÉSERTS. Nouvelles exotiques.

LES CONFESSIONS D'UN AUTEUR DRAMATIQUE.

Éditions Albin Michel

Ets Busson, Impr. Paris (FRANCE)